





LES AVENTURES

DE

CALEB WILLIAMS.

TOME II.

LES AVENTURES

DE

CALEB WILLIAMS,

OU

LES CHOSES COMME ELLES SONT,

PAR W. GODWIN;

Traduites de l'anglais sur l'édition derniérement publiée par l'Auteur, avec des changemens et corrections.

Amidst the woods, the Leopard knows his kind;
The Tyger preys not on the Tyger brood.
Man only is the common foe of man.

Le Léopard, au fond des bois, respecte son semblable; le Tigre n'a pas soif du sang du Tigre; l'homme seul est l'ennemi naturel de l'homme.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ Mme. Ve. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1813.

LES AVENTURES
DE
CALEB WILLIAMS.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai rapporté le récit qui m'a été fait par M. Collins, en y mêlant seulement quelques éclaircissemens que j'ai été à portée de recueillir ; j'y ai mis toute l'exactitude que m'a pu fournir ma mémoire aidée de plusieurs notes que j'ai prises dans le temps même. Je ne prétends garantir l'authenticité de ces mémoires que pour ce qui est venu directement à ma propre connaissance ; et quant à ceci, je le rapporterai avec autant de candeur et de fidélité, que si

j'avais à plaider devant un juge souverain, pour tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je n'ai pas voulu, par les mêmes motifs, changer la moindre chose au style de M. Collins, ni rien faire pour donner à son récit le ton qu'eût pu me suggérer mon goût personnel. On pourra bientôt s'apercevoir combien ce récit est essentiel pour jeter du jour sur ma propre histoire.

L'intention de mon ami, en me faisant cette confidence, avait été de me soulager; mais dans le fait, il ne fit qu'ajouter à l'embarras de ma position. Jusques-là je n'avais eu aucune relation avec le monde et avec ses passions; et quoique je les connusse un peu telles qu'elles sont dépeintes dans les livres, je sentais que cette connaissance m'était d'un bien faible secours quand je me trouvais en présence avec elles. Le sujet de ces passions placé continuellement sous mes yeux, des événemens qui étaient arrivés hier, pour ainsi dire, dans le

lieu même que j'habitais ; c'était une toute autre nature de choses. Il y avait dans le récit que je venais d'entendre, une marche suivie et progressive qui n'avait pas le moindre rapport avec tous les petits incidens de village dont j'avais été témoin jusques alors. Je m'étais senti successivement intéressé pour les différens personnages qui avaient paru sur la scène. J'éprouvais de la vénération pour M. Clare ; j'applaudissais à la noble intrépidité de madame Hammond. J'étais frappé d'étonnement qu'il eût existé une créature humaine aussi monstrueusement perverse que M. Tyrrel. Je ne pus refuser un tribut de larmes à la mémoire de l'innocente miss Melville. Enfin, je trouvais mille nouveaux motifs d'aimer et d'admirer mon maître.

Dans le premier moment, je ne fis que considérer chacun des événemens de cette histoire, du côté le plus simple et le plus apparent. Mais cette histoire ne sortait pas un instant de ma pensée,

et je mettais un dégré d'intérêt particulier à la bien comprendre dans toute son étendue, et dans chacune de ses parties. Je la tournai et retournai mille fois dans ma tête en l'examinant sur toutes les faces imaginables. Dans la première communication qui m'en avait été donnée, elle m'avait paru suffisamment claire et satisfaisante; mais à mesure que je la méditais, j'y découvrais successivement de l'obscurité et du mystère. Le caractère d'Hawkins avait quelque chose de bien étrange. Si ferme, si inébranlable dans ses principes de justice et d'honnêteté, comme il s'était montré d'abord, et tout d'un coup devenir un assassin! Comme sa première conduite, pendant sa persécution, était faite pour prévenir fortement en sa faveur! Certes, s'il était coupable, c'était une grande cruauté de sa part de laisser subir un jugement pour son crime, à un homme aussi respectable que M. Falkland. Avec cela, il m'était impossible de ne pas plaindre

amèrement le sort de cet honnête paysan, traîné de fait à l'échafaud par l'effet des machinations diaboliques de cet infernal Tyrrel. Et son fils! ce fils pour l'amour duquel il avait sacrifié tout ce qu'il avait au monde, expirer avec lui au même gibet! Certainement, on ne pouvait rien imaginer de plus capable d'émouvoir.

Après tout, n'était-il pas possible que ce fût M. Falkland lui-même qui fût l'assassin! Le lecteur aura peine à croire qu'il me passa par la tête l'idée de lui en faire la question à lui-même. Ce ne fut qu'une idée fugitive, mais elle peut servir comme une preuve de la simplicité de mon caractère. Ensuite revenaient à ma pensée toutes les vertus de mon maître, presque trop élevées, trop sublimes pour la nature humaine; ses souffrances si inouies, si peu méritées; je me grondais moi-même d'avoir pu concevoir un tel soupçon. L'aveu que Hawkins avait fait en mourant, se repré-

sentait alors à mon souvenir, et je sentais qu'il n'y avait plus moyen d'entretenir un doute. Mais cependant, que signifiaient ces terreurs, ces angoisses de M. Falkland? Enfin, cette idée ayant une fois frappé mon esprit, elle y resta fixée pour jamais. Mes pensées flottaient de conjecture en conjecture, mais c'était là le centre autour duquel elles tournaient et revenaient sans cesse. Je me déterminai à observer mon maître, et à m'attacher à tous ses mouvemens.

Aussitôt que je me fus donné cet emploi, j'y trouvai une sorte de plaisir fort étrange. Nous trouvons toujours des charmes à faire ce qui est défendu, parce que nous sentons confusément que la défense renferme en soi quelque chose d'arbitraire et de tyrannique. Me faire l'espion de M. Falkland! Le danger que présentait un pareil office ne servit qu'à y ajouter encore plus d'attrait et de piquant. Je me rappelais la sévère réprimande que j'avais reçue;

son air terrible et menaçant ; et ce souvenir me causait une sorte de palpitation qui n'était pas sans quelque jouissance. Plus j'allais, plus l'attrait de cette sensation devenait insurmontable. Je m'imaginais me voir à tout moment sur le point d'être surpris et contreminé dans mon projet, et à tout moment réveillé par la nécessité de me tenir sur mes gardes. Plus M. Falkland était déterminé à être impénétrable, plus ma curiosité devenait irrésistible. Au total, j'éprouvais bien quelques inquiétudes sur les dangers personnels auxquels je m'exposais, mais j'étais guidé par tant de franchise et de simplicité, j'avais si bien la conscience de ne pas chercher à faire du mal, que j'étais toujours tout prêt à dire ce que j'avais dans l'ame, et que je n'aurais jamais pu me persuader que s'il eût été question de juger ma conduite, personne pût sérieusement m'en vouloir.

Ces réflexions m'amenèrent par dégrés

à une situation d'esprit nouvelle. Dans le commencement de mon séjour dans la maison de M. Falkland, la nouveauté du théâtre où je me voyais transporté m'avait rendu discret et attentif. La manière réservée et imposante de mon maître avait presque anéanti ma gaîté naturelle. Mais par dégrés je m'accoutumai à ma nouvelle condition, et insensiblement je secouai une partie de ma contrainte. L'histoire que je venais d'entendre et la curiosité qu'elle avait excitée en moi, me rendirent mon activité, ma hardiesse, ma vivacité. J'avais toujours senti un penchant à communiquer mes pensées; naturellement mon âge m'entraînait à parler; enfin je me hasardai de temps en temps à essayer quelques questions, comme pour voir si je pourrais en venir par ce moyen jusqu'à exprimer mes sentimens en présence de M. Falkland.

Au premier essai que je fis en ce genre, il me regarda avec un air de

surprise, ne me répondit rien, et prit aussitôt un prétexte pour me laisser. Bientôt après je répétai mon expérience. Mon maître paraissait à demi-porté à m'encourager, et pourtant encore incertain s'il oserait s'aventurer jusques-là. Depuis long-temps il était étranger à toute espèce de dissipation, et mes remarques naïves semblaient lui promettre de l'amusement. Quel danger pouvait avoir un amusement de ce genre? Dans cet état d'incertitude il lui aurait été impossible de trouver dans son cœur la force de réprimer avec sévérité les innocentes effusions du mien. Il fallait bien peu pour m'encourager; mon ame agitée ne cherchait qu'à s'ouvrir. Ma simplicité était l'effet de ma parfaite ignorance du monde; mais mon esprit cultivé par la lecture n'était pas sans acquit ni sans talent. Aussi mes remarques avaient toujours quelque chose à quoi on ne s'attendait point; elles annonçait tantôt une extrême ignorance,

tantôt de la sagacité et de la finesse, mais toujours de la candeur, de la franchise et du courage. Elles avaient l'air d'être faites innocemment et sans dessein: et cela même après que la curiosité m'eût excité à comparer mes observations et à en étudier les conséquences, car un projet tout nouvellement conçu et à peine encore mûr, ne pouvait pas changer en moi ces manières naturelles et l'effet d'une longue habitude. La situation de M. Falkland était celle d'un poisson qui se joue avec l'amorce préparée pour le prendre. Ma façon d'agir l'encourageait à un certain point à mettre de côté sa réserve habituelle, et à se relâcher un peu de sa dignité; mais bientôt une observation ou une question imprévue lui donnait l'alarme et le rappelait à lui-même. Il était toujours bien évident qu'il portait au fond de l'ame une secrette blessure. Toutes les fois qu'il m'arrivait de toucher à la cause de ses chagrins, même de la manière la

plus indirecte et la plus éloignée, aussitôt son visage s'altérait; tous les symptômes de sa maladie reparaissaient, et c'était avec la plus grande peine qu'il venait à bout de surmonter son émotion. Tantôt il faisait un effort pénible sur lui-même pour se vaincre, tantôt il tombait dans un accès de démence furieuse, et courait s'ensevelir dans la solitude. Souvent je me sentis porté à interpréter ces apparences comme autant d'indices propres à fonder mes soupçons, quoiqu'avec autant de probabilité et plus de bienveillance, j'aurais aussi bien pu les attribuer aux cruelles mortifications qu'il avait eues à essuyer sur l'objet exclusif de son ambition. M. Collins m'avait fortement engagé au secret; et M. Falkland, toutes les fois que mon geste ou l'émotion de son ame lui faisait naître l'idée que j'en savais plus que je ne disais, me lançait un coup-d'œil perçant et plein d'effroi, comme pour deviner jusques à quel

point j'étais instruit, et comment j'avais pu l'être. Mais dès notre première entrevue, mes manières vives et franches lui rendaient la tranquillité, effaçaient l'émotion que j'avais causée, et nous remettaient l'un vis-à-vis de l'autre dans la première situation. Plus cette innocente familiarité avait duré de temps, plus il aurait fallu d'efforts pour la supprimer; et M. Falkland n'aurait voulu ni me mortifier par une injonction sévère de me taire, ni paraître donner à mes paroles l'importance qu'une pareille injonction aurait pu faire supposer. Quelque pressé que je fusse par la curiosité, il ne faut pas croire que l'objet de mes recherches fût toujours présent à mon esprit, ou que mes questions et mes remarques fussent dirigées avec toute l'habileté d'un vieil inquisiteur blanchi dans le métier. La plaie secrette qui rongeait l'ame de M. Falkland était plus constamment présente à sa pensée qu'à la mienne; et je l'ai vu mille

fois, sur des remarques qui survenaient dans nos conversations, faire des applications à lui-même, que je n'avais pas moi-même la moindre idée de faire, et dont je n'étais averti que par l'altération soudaine de sa figure. D'un autre côté, Monsieur Falkland sentait jusques à quel point sa sensibilité malade pouvait influer sur son imagination, et vraisemblablement pour s'assurer si ces applications n'étaient pas un effet de sa propre prévention, il cherchait à revenir à la charge, et l'idée qui se présentait souvent à lui de mettre fin à la liberté de mes conversations, lui faisait éprouver, par cette raison, une sorte de honte.

Je citerai un seul exemple de nos conversations, et comme je le choisis dans celles qui commençaient sur les matières les plus générales et les plus indifférentes, il sera facile au lecteur de se faire une idée de l'agitation et du trouble qu'endurait presque à toute

heure une ame aussi alarmée et aussi cruellement susceptible que celle de mon maître.

« Je vous prie, monsieur, » lui dis-je un jour que je l'aidais à mettre en ordre quelques papiers avant de les transcrire dans sa collection, « dites-moi, com-
» ment Alexandre de Macédoine en
» vint-il à être surnommé le Grand ? »

— « Comment il en vint la ! est-ce
» que vous n'avez jamais lu son his-
» toire ? »

— « Pardonnez-moi, monsieur. »

— « Hé bien, Williams, est-ce que
» vous n'y avez pas vu la raison de ce
» que vous me demandez ? »

— « Point du tout. J'y trouve bien
» des raisons pour l'appeler fameux ;
» mais tous les hommes dont on parle
» beaucoup ne sont pas pour cela à ad-
» mirer. On a porté des jugemens fort
» différens sur le mérite d'Alexandre.
» Le docteur Prideaux dit dans son *His-
» toire des Juifs*, qu'il mérite seulement

» d'être surnommé le grand égorgeur,
» et l'auteur de *Tom-Jones* a fait un
» livre pour prouver que lui et tous les
» autres conquérans devraient être mis
» dans la même classe que Jonathan
» Wild. »

M. Falkland ne put s'empêcher de rougir à mes citations.

— « Quel blasphême! Ces auteurs se
» sont-ils imaginés que le cynisme gros-
» sier de leur censure viendrait à bout de
» détruire une renommée aussi juste-
» ment acquise? Comment avec du sa-
» voir, de la sensibilité, du goût, n'avoir
» pu se garantir d'une erreur aussi vul-
» gaire? Dites-moi, Williams, avez-vous
» jamais dans vos lectures trouvé de hé-
» ros plus vaillant, plus noble, plus gé-
» néreux? Jamais mortel a-t-il été plus
» parfaitement opposé à tout ce qui est
» égoïsme et sentiment personnel? Il se
» fit à lui-même une image sublime de
» la véritable grandeur, et il mit toute
» son ambition à réaliser cette image

» par sa propre vie. Voyez-le donnant
» tout ce qu'il possédait, quand il par-
» tit pour sa grande expédition, et ne
» se réservant autre chose, disait-il,
» que l'espérance. Rappelez-vous sa con-
» fiance héroïque dans Philippe, son
» médecin ; son amitié inaltérable et sans
» réserve pour Ephestion. Il traita la
» famille captive de Darius avec la plus
» douce affabilité, et la vénérable Sy-
» sigambis avec tous les égards et la
» tendresse d'un fils envers sa mère. Sur
» un pareil sujet, Williams, ne vous
» en rapportez jamais au jugement d'un
» pédant d'église ou d'un juge de paix
» de Westminster. Examinez par vous-
» même, et vous trouverez dans Alexan-
» dre un parfait modèle d'honneur, de
» désintéressement et de générosité. Vous
» y verrez un homme qui, par l'éléva-
» tion de son ame et la grandeur de ses
» desseins, est fait pour rester seul l'ob-
» jet de l'étonnement et de l'admiration
» de tous les siècles. »

— « Ah ! monsieur, il nous est bien
» aisé, à nous qui sommes ici fort tran-
» quillement assis, de faire son panégy-
» rique. Mais voulez-vous aussi que j'ou-
» blie à quel effroyable prix a été érigé
» le monument de sa renommée ? Ne fut-
» il pas le perturbateur du repos de
» l'espèce humaine ? N'a-t-il pas boule-
» versé des nations entières qui n'au-
» raient jamais entendu parler de lui,
» sans ses dévastations ? Combien de cent
» mille vies n'a-t-il pas sacrifiées dans
» sa carrière ? Que de choses à dire sur
» sa cruauté ? toute une tribu massacrée
» pour un crime commis par leurs an-
» cêtres cent cinquante ans auparavant ;
» cinquante mille hommes vendus com-
» me esclaves ; deux mille mis en croix
» pour avoir défendu vaillamment leur
» pays ? Il faut vraiment que l'homme
» soit une créature d'une espèce bien
» étrange, de ne jam is prodiguer plus
» d'éloges qu'à celui qui a répandu la

» ruine et la destruction sur la face de
» la terre. »

— » Votre façon de penser, Williams, est assez naturelle, et je ne saurais vous en blâmer; mais permettez-moi d'espérer que vous en viendrez à une manière plus grande et plus libérale d'envisager les choses. C'est une chose très-révoltante au premier coup-d'œil, que la mort de cent mille hommes; mais dans la réalité, est-ce que cent mille hommes de cette espèce sont plus qu'un troupeau de cent mille animaux? C'est l'homme moral et intellectuel, Williams, c'est la génération des vertus et des connaissances humaines qui a des droits à notre amour. C'était là l'idée et le grand projet d'Alexandre; il entreprit le vaste dessein de civiliser l'espèce humaine; il délivra l'immense continent de l'Asie de l'abrutissement et de la dégradation, en renversant la monar-

» chie des Perses, et quoiqu'il ait été
» arrêté par la mort au milieu de sa
» carrière, nous pouvons encore voir
» aisément les grands effets de cette su-
» blime entreprise. La littérature et la
» politesse grecques, les Séleucides, les
» Antiochus et les Ptolémées parurent
» après lui parmi des peuples qui jus-
» ques-là avaient été réduits à la con-
» dition des brutes. Alexandre n'est pas
» moins connu pour avoir fondé des
» villes que pour en avoir détruit. »

— « Avec tout cela, monsieur, j'ai
» bien peur que la pique et la hache
» ne soient pas les instrumens propres
» pour enseigner la sagesse aux hommes.
» Quand on supposerait qu'on peut sa-
» crifier sans remords la vie des hommes
» pour opérer un très-grand bien, ce-
» pendant pour amener la civilisation
» et les mœurs sociales; il me semble
» que c'est une voie bien détournée
» que le meurtre et le massacre. Mais,
» dites-moi, je vous prie, est-ce que

» vous ne trouvez pas que ce grand » héros était une espèce de fou enragé? » Que direz-vous donc de lui voir mettre en cendres le palais de Persépolis, » pleurer de n'avoir pas d'autres mondes à conquérir ; faire marcher toute » son armée à travers les sables brûlans » de la Lybie, simplement pour visiter » un temple, et pour persuader aux » hommes qu'il était le fils de Jupiter » Ammon ? »

— « Alexandre, mon enfant, a été » très-mal jugé, et on ne l'a pas compris. Les hommes en le peignant sous » de fausses couleurs, ont voulu se » venger de ce qu'il a tant éclipsé tout » le reste de leur espèce. Pour réaliser » son grand projet, il était nécessaire » qu'il fût pris pour un dieu. C'était le » seul moyen de s'assurer la vénération » des peuples stupides et superstitieux » de l'Asie ; c'est ce dessein, et non pas » une folle vanité, qui l'a porté à agir » ainsi. Et combien n'a-t-il pas eu à souf-

» frir à cet égard de l'opiniâtreté de
» quelques-uns de ses Macédoniens qui
» n'entendaient rien à ses vues ? »

— « Hé bien ! monsieur, au bout de
» tout, Alexandre n'a fait qu'employer
» des moyens dont tous les grands poli-
» tiques ont fait usage aussi bien que
» lui. C'est aussi par des *dragonades* et
» des *fraudes pieuses* qu'il a voulu don-
» ner aux hommes, malgré eux, la sa-
» gesse et le bonheur. Mais ce qu'il y
» a de pire, monsieur, cet Alexandre,
» dans les accès de sa fureur aveugle,
» n'épargnait ni amis ni ennemis. Vous
» n'entendez sûrement pas justifier les
» excès de cette colère qu'il ne pouvait
» réprimer. Il est impossible de dire un
» mot en faveur d'un homme qui, pour
» une provocation passagère, se laisse
» entraîner à commettre des meurtres. »

A l'instant que j'eus lâché ces paroles, je sentis ce que je venais de faire. Il y avait entre mon maître et moi une sorte de sympathie magnétique, ensorte qu'el-

les n'eurent pas plutôt fait leur effet sur lui, que je sentis aussitôt ma consience me reprocher la barbarie de l'allusion. Nous restâmes confondus l'un par l'autre. J'avais l'œil sur M. Falkland; je vis à travers sa peau fine et transparente le sang disparaître et revenir tout-à-coup avec rapidité et violence. Je n'osais pas proférer une syllabe, dans la crainte de commettre une faute encore pire que celle dans laquelle je venais de tomber. Après un effort court mais pénible pour continuer la conversation, M. Falkland reprit d'une voix tremblante, en se calmant peu-à-peu :

— « Vous n'êtes pas de bonne foi...
» Alexandre... Il faut mettre plus d'in-
» dulgence.... Je veux dire qu'Alexan-
» dre ne mérite pas d'être traité aussi
» sévérement. Rappelez-vous ses larmes,
» ses remords, sa résolution de ne plus
» prendre de nourriture, dont on eut
» tant de peine à le faire revenir. Tout
» cela ne prouve-t-il pas une vive sen-

» sibilité et un sentiment profond de
» justice au fond du cœur ?... Oui, oui,
» Alexandre était un véritable et judi-
» cieux ami de l'humanité, et on a fort
» peu senti son vrai mérite. »

Je ne sais comment rendre la situation de mon ame en ce moment. Quand une idée s'est emparée de l'esprit, il est presque impossible de l'empêcher de se faire passage. Une faute, une fois commise, a je ne sais quel pouvoir magique qui nous entraîne à en faire une seconde: elle nous ôte cette confiance en nous-mêmes, ce sentiment de notre force auquel nous devons la plupart de nos vertus. La curiosité est un penchant toujours actif et inquiet ; souvent il nous presse d'une manière d'autant plus irrésistible, qu'il y a plus de danger à le satisfaire.

« Clitus, repris-je, était un homme
» dont les manières étaient très-brutales
» et très-choquantes, n'est-ce pas ? »

M. Falkland sentit toute la force de

cet appel; il me lança un regard perçant, comme s'il eût voulu voir au fond de mon ame, et aussitôt détourna les yeux; je pus m'appercevoir qu'il était saisi d'un frisonnement convulsif qu'il comprimait fortement et qui était à peine sensible, mais qui avait je ne sais quoi d'effrayant. Il laissa ce qu'il faisait, fit quelques pas dans la chambre : sa figure prit par dégrés une expression singulière de férocité; il sortit brusquement, et poussa la porte avec une violence capable d'ébranler toute la maison.

Est-ce là, me dis-je, l'effet d'une conscience criminelle? ou bien, est-ce l'indignation d'un homme d'honneur injustement accusé d'un crime?

CHAPITRE II.

Le lecteur doit voir avec quelle rapidité j'avançais au bord du précipice. J'avais bien un sentiment confus qui m'avertissait de ce que j'allais faire, mais je ne pouvais m'arrêter. Est-il possible, me disais-je, que M. Falkland, accablé comme il l'est, de l'idée de s'être vu injustement déshonoré à la face de la terre, veuille supporter plus long-temps la présence d'un indiscret et importun jeune homme qui est sans cesse à lui ramener son déshonneur sous les yeux, et qui semble le plus acharné à entretenir une odieuse imputation?

A la vérité, je sentais que M. Falkland ne se déciderait pas facilement à me renvoyer, par la même raison qui le faisait s'abstenir de beaucoup d'autres actions qui auraient pu décéler en lui une sensibilité trop chatouilleuse et trop

timorée. Mais cette réflexion était fort peu consolante. Qu'il allât nourrir contre moi dans son cœur, une haine toujours croissante, et qu'il se crût forcé de me retenir auprès de lui comme une croix dont on ne peut se délivrer, c'était une idée qui ne me promettait rien de bon pour ma tranquillité à venir.

Ce fut quelque temps après ceci, qu'en vidant un bureau, j'aperçus un papier qui avait glissé derrière un des tiroirs, et auquel on n'avait pas pris garde. Dans un autre temps, ma curiosité aurait peut-être cédé aux principes de la délicatesse, et j'aurais rendu le papier sans l'ouvrir à mon maître, à qui il appartenait. Mais tout ce qui avait précédé, avait trop vivement excité en moi le désir d'acquérir des éclaircissemens, pour me permettre de négliger l'occasion qui s'offrait. Le papier se trouva être une lettre de Hawkins père, et il paraissait d'après son contenu, qu'elle avait été écrite à l'époque où il avait

commencé à songer à se dérober par la fuite aux persécutions de M. Tyrrel. Elle était ainsi conçue :

Mon honorable Monsieur,

« J'ai été pendant quelque temps dans
» l'espérance que votre honneur serait
» de retour d'un jour à l'autre dans
» nos cantons. Le père Warnes et sa
» femme, qui sont restés pour garder
» votre maison, m'ont dit qu'ils ne pou-
» vaient pas m'informer au juste quand
» cela serait, ni me dire en quel en-
» droit de l'Angleterre vous étiez pour
» le moment. Quant à ce qui me re-
» garde, le malheur m'en veut à tel
» point, qu'il faut que je prenne un
» parti, c'est une chose bien sûre, et
» cela tout de suite. Notre seigneur,
» qui m'a d'abord traité avec assez de
» bonté, il faut que j'en convienne,
» quoique j'aie bien peur qu'il l'ait
» fait en partie pour faire dépit à
» M. Underwood, s'est butté depuis

» à me détruire tout-à-fait. Au moins, » monsieur, je ne me suis pas laissé » écraser comme un ver, je me suis » défendu de mon mieux, car, après » tout, dieu merci, un homme en » vaut un autre, comme on dit; mais » il était trop fort pour moi.

» Peut-être que si j'avais poussé jus» qu'à la ville du marché, en m'adres» sant à Munsse, votre avocat, il au» rait pu me donner les moyens d'écrire » à votre seigneurie. Mais après avoir » espéré et attendu en vain, il m'est » venu d'autres idées là-dessus. Je n'ai » pas cherché, monsieur, à vous aller » ennuyer de mes affaires; car je n'aime » pas à importuner personne; je gardais » cela pour ma dernière ressource. Or » donc, à présent qu'elle m'a aussi man» qué, je suis, pour ainsi dire, hon» teux d'y avoir songé. Est-ce que je » n'ai pas, me suis-je dit, des bras et » des jambes aussi bien qu'un autre? » Me voilà chassé de ma maison, sans

» feu ni lieu. Hé bien, qu'est-ce que » cela fait? Je ne suis pas un chou pour » mourir, parce qu'on m'a mis hors de » ma terre. Je suis sans un sou, cela est » vrai; et combien y en a-t-il par cen» taines et par milliers, qui vivent au » jour le jour pendant toute leur vie? » Et puis, me suis-je dit (j'en demande » pardon à votre seigneurie), si nous » autres petites gens, avions seulement » l'esprit de nous suffire à nous-mêmes, » les autres ne seraient pas d'insipides » et d'orgueilleux fainéans comme ils » sont. Ils se trouveraient bien embar» rassés d'eux-mêmes.

» Mais il y a une autre chose qui m'a » décidé plus que tout le reste. Je ne » sais comment vous dire cela, mon» sieur. Mon pauvre enfant, mon Léo» nard, tout le bonheur de ma vie, est » depuis trois semaines dans la prison » du comté. Cela est de toute vérité, » monsieur. C'est M. Tyrrel qui l'a fait » mettre là. A présent, monsieur, je ne

» repose pas de fois ma tête sur l'oreil-
» ler, dans ma pauvre chaumière, que
» le cœur ne me saigne de la situation
» de mon Léonard. Ce n'est pas tant
» pour la souffrance, ce n'est pas-là ce
» qui m'inquiète; je ne m'attendais pas
» qu'il n'eût pas de peine à endurer
» dans sa vie, je ne suis pas assez sot
» pour le croire. Mais qui sait ce qui
» peut lui arriver dans une prison? J'ai
» été trois fois pour le voir, et il y a
» dans le même coin de prison que lui
» un homme qui a une si mauvaise fi-
» gure! Je ne sais pas comment sont les
» autres. Certainement Léonard est un
» des braves garçons qu'il y ait. J'es-
» père bien qu'il n'écoutera pas de pa-
» reilles gens. Mais qu'il en arrive ce
» qu'il voudra, je suis bien résolu à ne
» le pas laisser dans cette compagnie-là
» encore douze heures de plus. Je ne
» suis peut-être qu'un obstiné et un
» vieux fou; mais je l'ai mis dans ma
» tête, et cela sera. Ne me demandez

» pas ce que c'est ; s'il me fallait écrire
» à votre seigneurie, et attendre la ré-
» ponse , cela prendrait huit ou dix
» jours de plus ; il n'y faut pas penser.
» M. Tyrrel est fort opiniâtre , et
» vous, n'en déplaise à votre seigneurie,
» vous êtes tant soit peu vif. Je ne veux
» pas que personne ait du bruit par
» rapport à moi. Il n'y a déjà eu que
» trop de mal de fait ; et je ne veux
» autre chose que me tirer de la presse.
» Ainsi j'écris ceci à votre seigneurie,
» seulement pour me décharger le cœur.
» Je me sens tout aussi obligé à vous
» respecter et à vous aimer comme si
» vous aviez fait pour moi tout ce que
» vous n'auriez pas manqué de faire,
» j'en suis sûr , si la chance eût tourné
» différemment. Il y a beaucoup à pa-
» rier que vous n'entendrez plus parler
» de moi davantage. Si cela est , tenez
» votre digne cœur en repos. Je me
» connais trop bien pour être jamais
» tenté de rien faire qui soit réellement

» mal. Il faut maintenant que j'aille
» chercher ma fortune dans le monde.
» J'ai été assez mal traité, dieu le sait ;
» mais je n'en garde pas de rancune ;
» mon cœur est en paix avec tous, et
» je pardonne à qui m'a fait mal. Je
» crois bien que ce pauvre Léonard et
» moi nous n'aurons pas mal de peines
» à endurer, au milieu d'étrangers, et
» étant obligés de nous cacher comme
» des voleurs de grand chemin. Mais je
» défie la malice du sort, quelle qu'elle
» soit, de nous pousser à rien de vi-
» cieux. C'est-là la consolation qui nous
» soutiendra toujours contre les tra-
» verses et les croix de ce malheureux
» monde.

» Que Dieu bénisse votre seigneurie !
» Ce sont-là les vœux de votre humble
» serviteur, à vous obéir. »

BENJAMIN HAWKINS.

Je lus cette lettre avec une extrême attention, et elle me fit naître bien des

réflexions. Suivant moi, elle portait la vive empreinte d'une ame simple et droite. C'est une réflexion bien triste, me disais-je à moi-même; mais c'est ainsi que l'homme est fait. A juger sur les apparences, on aurait dit : Voilà un brave homme capable de supporter, avec un cœur incorruptible, la bonne et la mauvaise fortune. Et pourtant, voyez où tout cela aboutit ! Ce même homme a pu devenir ensuite un meurtrier, et finir ses jours au gibet. O pauvreté! on peut dire que ton influence est toute-puissante! Tu nous brises l'ame par le désespoir ; tu détruis en nous nos principes les plus chers et les plus profondément enracinés; tu nous remplis de vengeance et de méchanceté, et tu nous rends capables des actions les plus atroces. Puissé-je ne jamais sentir ta funeste puissance dans toute son étendue!

Après avoir contenté ma curiosité, j'eus soin de déposer cette lettre, de manière à ce qu'elle pût être trouvée par

M. Falkland, en même-temps que par une suite du sentiment qui me dominait alors, je voulais qu'en frappant son attention, ce papier lui fit naître l'idée qu'il avait pu passer par mes mains. Je vis M. Falkland le lendemain matin, et quand la conversation, que je n'étais déjà plus embarrassé d'entamer, fut une fois en train, je m'arrangeai pour l'amener insensiblement au point où je la voulais. Après beaucoup de questions, de répliques et de préliminaires, je continuai ainsi :

« Avec tout cela, monsieur, quand » je réfléchis à la nature humaine, je ne » puis m'empêcher de voir avec peine » qu'il n'y a pas de fonds à faire sur sa » constance, et qu'au moins, parmi les » gens sans éducation et sans culture, » des commencemens qui promettent le » plus en apparence peuvent finir par » la honte et l'infamie. »

— « Ainsi, vous pensez donc qu'un » esprit orné par les lettres et cultivé par

» l'étude, est le seul garant de la solidité
» de nos principes? »

— « Hum!... mais pourquoi suppo-
» seriez-vous, monsieur, que le talent
» et l'instruction ne servent pas souvent
» plutôt aux gens à cacher leurs crimes,
» qu'à les empêcher d'en commettre?
» Nous trouvons là-dessus d'étranges
» choses dans l'histoire. »

— « Williams, dit M. Falkland, un
» peu troublé, vous avez un bien sin-
» gulier penchant à la censure et à la
» misantropie. »

— « J'espère que non. Assurément je
» n'aime pas moins à voir le revers du
» tableau, et à considérer combien il y
» a de gens qui ont été calomniés, et
» même, dans un temps ou dans un
» autre, déchirés et presque mis en
» pièces par leurs compatriotes, et qui
» pourtant se sont trouvés faits pour
» être chéris et vénérés, quand on a pu
» les bien juger.

« En vérité, reprit en soupirant mon-

» sieur Falkland, quand je pense à tout
» cela, je ne m'étonne pas de l'excla-
» mation de Brutus mourant : ô vertu !
» je t'ai cherchée comme une réalité, et
» je trouve que tu n'es qu'un vain nom.
» Je ne suis que trop porté à penser
» comme lui. »

— « A coup sûr, monsieur, l'inno-
» cence et le crime sont souvent, dans
» cette vie, confondus l'un avec l'autre.
» Je me rappelle une histoire bien inté-
» ressante d'un pauvre homme du temps
» d'Elisabeth, qui aurait été infaillible-
» ment pendu pour meurtre, par la
» force des circonstances qui déposaient
» contre lui, si le veritable auteur n'eût
» pas été de lui-même se présenter au
» jury et empêcher la condamnation. »

En disant ceci, je touchais la corde sensible qui réveillait toutes ses douleurs. Il vint sur moi d'un air furieux, comme déterminé à m'arracher de force le fond de ma pensée. Une sorte d'avertissement soudain parut lui faire changer d'idée ;

il retourna en arrière avec un tremblement convulsif, en s'écriant : « maudit
» soit mille fois le monde et les lois qui
» le gouvernent! L'honneur, la vertu,
» la justice! toutes jongleries de fripons!
» J'abîmerais tout-à-l'heure l'univers
» entier dans le néant, si j'en avais la
» force. »

» Ah! monsieur, répliquai-je, les
» choses ne sont pas si mal que vous le
» supposez. Le monde a été fait pour
» que les sages le conduisissent à leur
» gré; ses affaires ne peuvent être en
» de meilleures mains que dans celles
» des vrais héros; et comme au bout
» du compte, ce sont-là les amis et les
» protecteurs naturels de la société, la
» multitude n'a rien à faire qu'à les
» contempler, se régler sur eux et admirer. »

M. Falkland fit un grand effort pour reprendre sa tranquillité. « Williams,
» dit-il, vous me donnez une excellente
» leçon. Vous avez des idées justes des

» choses, et j'espère très-bien de vous.
» Je veux prendre sur moi; je me domp-
» terai; j'oublierai le passé et ferai mieux
» pour l'avenir. L'avenir, l'avenir est
» toujours à nous. »

— « Je suis affligé, monsieur, de
» vous avoir fait de la peine. Je ne sais
» si je dois dire tout ce que je pense;
» mais j'ai opinion qu'à la fin tout s'é-
» claircira, que justice sera faite, et
» que la vérité se fera connaître, malgré
» toutes les fausses couleurs dont on aura
» voulu la couvrir. »

L'idée que je suscitais dans l'esprit de M. Falkland, ne lui fut pas agréable. Il essuya une rechute d'un moment. « Jus-
» tice! reprit-il entre ses dents; je ne
» sais pas ce que c'est que justice. Mon
» mal est au-delà des remèdes ordinai-
» res; peut-être est-il sans remède. Tout
» ce que je sais, c'est que je suis le plus
» malheureux des hommes. J'ai com-
» mencé ma vie avec les intentions les
» plus pures, avec le plus ardent amour

» de l'humanité, et me voici... malheu-
» reux... malheureux au-delà de tout
» ce qu'on peut exprimer, de tout ce
» qu'il est possible de supporter. »

Après ces paroles, il se recueillit tout-à-coup en lui-même, et reprit sa morgue et sa dignité ordinaires. « Comment cette
» conversation est-elle venue, s'écria-t-
» il? Qui vous a donné le droit de vous
» faire mon confident? Bas, artificieux
» serpent que vous êtes; apprenez à
» vous comporter avec plus de respect.
» Suis-je fait pour que mes passions
» soient soulevées et appaisées au gré
» d'un insolent domestique? M'avez-vous
» pris pour un instrument sur lequel
» vous pouviez vous jouer à plaisir, pour
» tâcher d'en exprimer tous les secrets
» de mon ame? Sortez, et craignez que
» je ne vous fasse payer cher votre folle
» témérité. »

Ces paroles étaient accompagnées d'une expression de figure si énergique et si prononcée qu'elles ne souffraient pas de

réplique. Je restai muet; je me sentis comme privé de tout mouvement actif, et je ne pus sortir que machinalement de la chambre.

CHAPITRE III.

Deux jours après cette conversation, M. Falkland me fit appeler.

(Dans le compte que je rendrai de ce qui s'est passé entre nous, je continuerai de rapporter non-seulement les paroles, mais même le langage muet de nos conversations. Il avait habituellement dans l'extérieur quelque chose de bien plus expressif et de plus animé qu'aucun homme que j'aie jamais vu. C'était-là l'objet de mon étude continuelle, aiguillonné comme je l'étais par la curiosité qui constituait alors, comme je l'ai dit, ma passion dominante. Il pourra aussi très-bien arriver, tandis que je m'occupe ainsi à réunir les matériaux épars de mon histoire, que dans certaines occasions, je joigne aux apparences qui m'ont frappé, un éclaircissement que

j'étais alors bien loin de posséder, et que la suite des événemens a pu seule me suggérer.)

Dans la conjoncture actuelle, le visage de M. Falkland portait un air de calme peu ordinaire. Avec céla ce calme ne paraissait pas être le resultat d'une satisfaction intérieure, mais plutôt l'effort d'un homme qui, se préparant pour une scène importante, s'arrange d'avance pour rester toujours maître de soi, et ne rien perdre de sa présence d'esprit.

« Williams, me dit il, je suis déter-
» miné, quelque chose qu'il puisse m'en
» coûter, à avoir avec vous une expli-
» cation. Vous êtes un garçon fort in-
» discret et fort inconsidéré; vous m'a-
» vez extrêmement déplu : vous auriez
» dû sentir que si je vous laisse causer
» avec moi sur des matières indifféren-
» tes, il est bien peu convenable à vous
» d'amener la conversation à rien qui
» puisse avoir trait à mes intérêts per-

» sonnels. — Dernièrement vous m'avez
» dit plusieurs choses d'une manière
» très-mystérieuse et qui annonce que
» vous en savez plus que je ne présu-
» mais. Je serais aussi en peine de dire
» comment ce que vous savez a pu ve-
» nir à votre connaissance, comme de
» deviner en quoi il consiste. Mais je
» crois voir en vous beaucoup trop de
» disposition à vous jouer de ma tran-
» quillité; c'est ce qui ne devrait pas
» être, et je n'ai pas mérité un pareil
» procédé de votre part. Mais, quoi
» qu'il en soit, il est trop pénible pour
» moi de me voir ainsi obligé d'être
» continuellement avec vous sur le qui-
» vive, c'est une sorte de petite guerre
» que vous faites à ma sensibilité, et
» que très-résolument je suis déterminé
» à faire cesser. J'attends donc de vous
» que vous mettiez de côté tout mystère
» et toute équivoque, et que vous m'ex-
» pliquiez franchement sur quoi vous
» bâtissez vos perpétuelles allusions. Que

» savez-vous? Que cherchez-vous à sa-
» voir? Je n'ai déjà été que trop exposé
» à des mortifications et à des traverses
» sans exemple, et je ne puis plus sen-
» tir ainsi continuellement froisser mes
» blessures. »

« Je sens, monsieur, répondis-je,
» combien j'ai de torts, et je suis hon-
» teux que quelqu'un comme moi ait
» pu vous causer tant de déplaisir et
» d'inquiétude. Je l'ai bien senti dans
» le temps, mais j'ai été entraîné malgré
» moi, sans savoir comment. J'ai tou-
» jours voulu m'arrêter, mais le démon
» qui me possède est plus fort que moi.
» Je ne sais rien, monsieur, que ce que
» m'a appris M. Collins. Il m'a raconté
» l'histoire de M. Tyrrel, de miss Mel-
» ville et de Hawkins; bien sûrement,
» monsieur, il ne m'a rien dit qui ne
» fût à votre honneur, et qui ne fît
» voir que vous êtes un ange plutôt
» qu'un homme. »

— « Fort bien, monsieur; j'ai trouvé

» l'autre jour une lettre écrite par ce
» Hawkins; cette lettre ne vous a-t-elle
» pas tombé entre les mains? ne l'avez-
» vous pas lue? »

— « Pour l'amour de Dieu, mon-
» sieur, renvoyez-moi de votre maison;
» punissez-moi de manière ou d'autre,
» pour que je puisse me pardonner à
» moi-même. Je suis un insensé, un mi-
» sérable, le plus méprisable des hom-
» mes: je l'avoue, monsieur, j'ai lu cette
» lettre. »

— « Et comment avez-vous osé la
» lire? cela est certainement très-mal à
» vous; mais nous y reviendrons tout-
» à-l'heure. Hé bien, qu'est-ce que vous
» avez dit de cette lettre? Vous savez,
» à ce qu'il paraît, que Hawkins a été
» pendu. »

— « Ce que j'en ai dit, monsieur....
» oh! c'est pour cela qu'il m'est venu à
» l'esprit de la lire. J'en ai dit, ce que
» je vous disais avant-hier; quand je
» vois un homme qui paraît avoir de

» si bons principes, s'abandonner en-
» suite, de propos délibéré, au dernier
» des crimes, il m'est impossible de sup-
» porter une pareille idée. »

— « Voilà ce que vous vous êtes dit!..
» Bon... il paraît que vous savez aussi
» (souvenir exécrable!) que j'ai été ac-
» cusé de ce crime? »

Je ne répondis rien.

— « Fort bien, monsieur. Vous sa-
» vez peut-être aussi que du moment
» où le crime fut commis.... Oui, mon-
» sieur; ce fut là l'époque, » (et en di-
sant ceci, il y avait dans son air quel-
que chose d'effrayant, je dirais presque
de diabolique).... « Je n'ai pas eu une
» heure de repos; du plus heureux des
» hommes, je suis devenu la plus misé-
» rable des créatures; le sommeil a fui
» de mes yeux; toute pensée de joie ou
» de consolation a été étrangère pour
» moi: le néant serait mille fois préfé-
» rable à la triste existence que j'ai eu
» à supporter. Dès le moment où j'avais

» été capable de faire un choix, j'avais
» choisi l'honneur et l'estime des hom-
» mes comme le premier de tous les
» biens. Vous n'ignorez pas, à ce qu'il
» semble, de combien de manières j'ai
» été traversé dans l'objet de toute mon
» ambition.... Je ne remercierai pas
» Collins pour s'être fait l'historien de
» mon déshonneur.... Plût au ciel que
» cette horrible soirée fût à jamais effa-
» cée de la mémoire des hommes!....
» Mais loin de s'anéantir, cette soirée
» est devenue pour moi une source de
» calamités toujours nouvelles, une sour-
» ce à jamais intarissable! Est-ce dans
» l'état où je suis, plongé dans un abîme
» de misère, que vous deviez me choi-
» sir pour exercer sur moi votre infa-
» tigable activité, et pour vous instruire
» dans l'art de tourmenter une ame?
» N'est-ce pas assez que j'aie été désho-
» noré publiquement? que je me sois
» vu arracher, par je ne sais quelle
» puissance infernale, la seule ressource

» qui me restât pour venger mon hon-
» neur? Non, pour surcroît d'infor-
» tune, j'ai été accusé d'avoir, dans ce
» moment critique, intercepté moi-
» même ma vengeance par le plus noir
» de tous les crimes. Tout cela est passé.
» Le malheur qui me poursuit n'avait
» rien à me réserver de plus cruel, si ce
» n'est la peine que vous m'avez infli-
» gée, en paraissant douter de mon in-
» nocence, ce qu'après l'examen le plus
» approfondi et le plus solennel, per-
» sonne n'avait encore osé faire. Vous
» m'avez forcé à en venir à cette expli-
» cation; vous avez arraché de mon
» sein une confidence que je n'étais pas
» disposé à en laisser sortir. Mais c'est
» encore une partie des maux de ma
» déplorable destinée, que je suis à la
» merci du dernier des hommes, quel
» qu'il soit, qui se sentira disposé à se
» jouer de ma détresse. Soyez satisfait;
» vous m'avez mis assez bas.»

— « Ah, monsieur! je ne suis pas satisfait;

» satisfait; je ne puis pas être satisfait.
» Je ne puis supporter l'idée de ce que
» j'ai osé faire. Je n'aurai jamais le front
» de regarder en face le meilleur des
» maîtres et le meilleur des hommes. Je
» vous le demande comme une grâce,
» monsieur, renvoyez-moi de votre ser-
» vice, que j'aille me cacher pour ja-
» mais loin de vos yeux. »

L'air de M. Falkland avait été extrêmement sévère pendant toute cette conversation; mais en ce moment il devint plus dur et plus menaçant qu'auparavant. « Comment, misérable! s'écria-
» t-il, vous voudriez me quitter, dites-
» vous? Qui vous dit que j'aie envie de
» vous renvoyer?... mais vous ne pouvez
» supporter de vivre avec un être aussi
» profondément malheureux que je le
» suis? vous n'avez pas le courage d'en-
» durer les caprices d'un homme aussi
» chagrin et aussi injuste? »

— « Ah, monsieur, ne me parlez pas

» ainsi ; faites de moi tout ce qu'il vous
» plaira, tuez-moi, si vous voulez ? »

— « Que je vous tue ! »

(Il faudrait des volumes pour peindre les émotions avec lesquelles cet écho de ma dernière phrase, sortit de sa bouche et frappa mon oreille.)

« Monsieur, je mourrais pour vous
» servir. Je vous aime plus que je ne
» puis l'exprimer ; je vous vénère comme
» un être d'une nature supérieure ; je
» suis un insensé, un étourdi, sans ju-
» gement et sans expérience ;... je suis
» cent fois pis que tout cela..... mais
» jamais une pensée contraire à la fidé-
» lité que je vous dois n'est entrée dans
» mon cœur. »

Notre conversation finit là ; il est impossible de rendre l'impression qu'elle fit sur une ame jeune et simple comme la mienne. J'étais étonné, même transporté, quand je songeais aux égards et à la bonté que m'avait laissé voir M. Falkland à travers toute la sévérité de ses

reproches. Je ne pouvais revenir de ma surprise de me voir pauvre, obscur et ignoré comme je l'étais , devenu tout-à-coup d'une telle importance au bonheur d'un des hommes les plus éclairés et les plus accomplis de l'Angleterre ; mais ce sentiment m'attacha à mon maître plus vivement que jamais , et je jurai mille fois, en méditant sur ma situation, de ne jamais me montrer indigne d'un aussi généreux protecteur.

CHAPITRE IV.

N'EST-IL pas inconcevable qu'au milieu de ce redoublement de vénération pour mon maître, les premiers élans de mon émotion furent à peine calmés, que je sentis revenir à ma pensée ce premier doute qui avait excité mes conjectures : *serait-ce lui qui aurait été l'assassin ?* Il y avait dans ma fatale destinée quelque chose qui m'entraînait à ma perte malgré moi. Je ne m'étonnais pas du trouble qu'éprouvait M. Falkland à toute allusion, quelque éloignée qu'elle fût, qui avait trait à sa cruelle affaire. Son excessive sensibilité sur l'article de l'honneur expliquait ce trouble aussi complètement qu'eût pu le faire la supposition d'un crime atroce. L'idée remplie que son nom avait été une fois souillé par une imputation aussi odieuse,

il était naturel qu'il fût dans une gêne continuelle, et prêt, à la moindre occasion, à soupçonner quelque reproche indirect. Près de tout homme avec lequel il avait communication, il avait à redouter d'être en secret l'objet des soupçons les plus odieux. A mon égard, il avait découvert que j'avais reçu des informations sur son compte, sans qu'il lui fût possible de deviner jusqu'où elles allaient, si on m'avait dit vrai ou faux, si on m'avait raconté les faits avec candeur où avec malice. Il avait aussi quelque raison de supposer que j'entretenais des idées injurieuses à son honneur, et que je n'en jugeais pas aussi favorablement que l'exigeait l'extrême sensibilité de sa passion dominante. Toutes ces considérations devaient naturellement le tenir dans un état habituel d'agitation et de mal-aise. Mais, quoique je ne trouvasse rien qui pût réellement fonder l'ombre d'un doute, cependant il m'était impossible de sortir de l'incertitude

et du tourbillon perpétuel de mes conjectures.

L'état flottant de mon ame amena en moi une lutte de principes opposés qui se disputaient-tour-à-tour l'empire de ma conduite. Tantôt j'étais dominé par la plus profonde vénération pour mon maître ; je mettais une confiance sans réserve dans son intégrité et ses vertus, et je lui soumettais aveuglément ma raison et mon jugement. Une autre fois, le flux de respect et de confiance qui était venu avec l'abondance d'un torrent, commençait à refluer en sens contraire; je redevenais, comme auparavant, défiant, soupçonneux, attentif, tourmenté de mille conjectures sur la signification des actes les plus indifférens. M. Falkland, qui était sans cesse dans la plus pénible alerte sur tout ce qui pouvait avoir trait à son honneur, apercevait très-bien toutes ces variations, et trahissait l'impression qu'elles lui faisaient, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, sou-

vent avant que je m'en fusse aperçu moi-même, quelquefois même avant qu'elles existassent. Notre situation à tous deux était affreusement pénible; nous étions une peste l'un pour l'autre; souvent je ne pouvais comprendre qu'à la fin la patience et la bonté de mon maître ne fussent pas à bout, et qu'il ne se déterminât pas à se débarrasser pour jamais d'un observateur aussi insupportable. A la vérité, dans notre tourment commun, il y avait une différence essentielle entre sa part et la mienne. Moi, au milieu de mon agitation continuelle, j'avais quelque consolation. La curiosité porte avec soi ses plaisirs aussi bien que ses peines. L'esprit se sent aiguillonné sans relâche; il est comme s'il touchait à chaque moment au terme de sa course, et attendu que c'est un désir insatiable de se satisfaire, qui est son principe, il se promet dans cette satisfaction une jouissance inconnue, faite pour compenser,

suivant lui, tout ce qu'il peut avoir à souffrir dans le cours de son entreprise. Mais pour M. Falkand, il n'avait aucune sorte de consolation. Ce qu'il avait à endurer dans nos relations respectives, semblait un mal gratuit. Ce qu'il pouvait faire, était de désirer qu'il n'y eût pas au monde un être tel que moi, et de maudire l'instant où son humanité l'avait porté à me tirer de l'obscurité pour me prendre à son service.

Je ne dois pas passer sous silence un des effets que produisit en moi la nature extraordinaire de ma position. L'état constant de soupçon et de vigilance dans lequel se trouvait mon esprit, avait opéré un changement très-rapide dans mon caractère. Il paraissait y avoir fait tou ce qu'on aurait pu attendre d'une suite d'années d'observation et d'expérience. L'habitude où j'étais de fixer sans cesse un œil curieux et attentif sur ce qui se passait dans l'ame d'un homme, et de me promener toujours au milieu d'une

immensité de conjectures, avait fait de moi, pour ainsi dire, un adepte fort habile dans la science des diverses manières dont se déploient les ressorts les plus secrets de l'intelligence humaine. Je ne me disais pas à moi-même, comme j'avais fait dans le commencement : *Il faut que je demande à M. Falkland si c'est lui qui est l'assassin.* Au contraire, après avoir soigneusement examiné les différentes sortes d'évidences dont le sujet était susceptible, et m'être rappelé tout ce qui s'était passé, c'était avec une peine extrême que je me sentais hors d'état de découvrir aucun moyen qui pût me convaincre d'une manière complète et irrévocable de l'innocence de mon maître. Quant à la question de savoir s'il était coupable, il m'était presque impossible d'en venir à douter que d'une manière ou d'une autre, plutôt ou plus tard, je viendrais certainement à l'éclaircir, si réellement il l'était. Mais je ne supportais pas d'arrêter ma pensée,

ne fut-ce qu'un moment, sur ce côté de l'alternative, comme sur un fait; et au milieu de ce torrent de conjectures que je ne pouvais réprimer, et que faisaient naître tant de circonstances mystérieuses, malgré ce penchant d'un esprit jeune et sans expérience vers toutes les idées qui nourrissent son imagination de peintures sublimes ou terribles, je ne pouvais arriver à considérer monsieur Falkland criminel, autrement que comme la supposition la plus éloignée de toute probabilité.

J'espère que le lecteur me pardonnera de demeurer si long-temps sur ces circonstances préliminaires; je ne viendrai que trop tôt à l'histoire de mes malheurs. J'ai déjà dit qu'un des motifs qui m'engageait à tracer ces mémoires, était de trouver une distraction à des maux insupportables. Je trouve un triste plaisir à m'étendre sur des incidens qui m'ont imperceptiblement frayé la route vers l'abîme. Tandis que je me retrace

ou que je cherche à décrire ces momens passés d'une époque plus favorable de ma vie, mon attention se détourne pendant quelques instans de ce gouffre sans fond d'infortunes et de misère où je suis aujourd'hui plongé. Il serait bien dur et bien insensible, l'homme qui pourrait m'envier ce faible soulagement à mes peines.—Continuons.

Après l'explication qui avait eu lieu entre mon maître et moi, sa sombre mélancolie, loin d'être adoucie le moins du monde par la main bienfaisante du temps, alla sans cesse en augmentant. Ses accès de démence, (car faute d'une dénomination propre, il faut bien que je les désigne par ce mot, quoique peu convenable sans doute dans le sens admis par la faculté ou par les tribunaux), devinrent plus forts et plus durables que jamais. Il ne fut plus possible de les dérober entièrement à la connaissance des gens de la maison ni même des voisins. Quelquefois il restait deux ou trois jours

absent de chez lui, sans en prévenir, et sans se faire accompagner de qui que ce fût. Ceci était d'autant plus extraordinaire, qu'on savait fort bien qu'il ne faisait pas de visites et n'entretenait aucune relation avec les personnes du voisinage. Mais il était bien difficile qu'un homme de la distinction et de la fortune de M. Falkland, menât un pareil genre de vie sans qu'on en vînt à découvrir ce qu'il devenait, quoiqu'une grande partie de notre comté fût située dans un des cantons les plus déserts et les plus abandonnés du midi de l'Angleterre. M. Falkland avait été vu quelquefois grimpant sur des rochers, quelqufois immobile et penché pendant des heures entières sur le bord d'un précipice, ou bien plongé dans une sorte d'assoupissement léthargique à la chute d'un torrent. Il passait des nuits entières en plein air, sans prendre garde au lieu ni au temps, insensible à toutes les injures de la saison, ou plutôt paraissant se plaire

au tumulte et au désordre des élémens, pour distraire en partie son attention de l'état de désolation et d'affaissement qui accablait son ame.

Les premières fois, quand on nous donnait avis du lieu où s'était retiré M. Falkland, quelqu'un de sa maison, M. Collins ou moi, mais moi plus ordinairement, comme étant toujours au logis et toujours de loisir, au moins dans le sens vulgaire de ce mot, nous allions vers lui pour l'engager à revenir. Mais après quelques expériences, nous jugeâmes plus convenable de nous désister de cette poursuite, et de laisser notre maître prolonger ou terminer son absence, suivant que son inclination le lui suggérait. M. Collins à qui ses cheveux blancs et ses longs services semblaient donner une espèce de droit à se rendre importun, réussissait quelquefois; quoique dans ce cas même, rien n'était plus choquant pour M. Falkland, que ces sortes d'instances qui semblaient lui in-

sinuer qu'il avait besoin d'un tuteur pour prendre soin de sa personne, ou bien qu'il était tombé, ou au moins en danger de tomber dans un état à ne pouvoir juger par lui-même de ses propres actions. Quelquefois il cédait d'un air chagrin aux humbles et affectueuses sollicitations de son vénérable serviteur, en murmurant de la contrainte qu'on lui imposait, mais sans avoir même la force de mettre quelque énergie dans ses plaintes. Une autre fois, même en se rendant à ce qu'on demandait de lui, il éclatait tout-à-coup en reproches et en menaces. Dans ce cas-là, il y avait dans sa colère quelque chose de féroce, extraordinairement effrayant et qui rendait la position de la personne sur laquelle elle tombait, la plus humiliante et la plus insupportable possible. Pour moi, dans ces occasions, il me traitait toujours avec emportement, et me repoussait d'auprès de lui avec une véhémence hautaine et imposante, au-delà de tout

ce dont j'aurais cru la nature humaine capable. Ces évasions étaient toujours, à ce qu'il me semble, une espèce de crise de son mal, et toutes les fois qu'on le déterminait à un retour prématuré, il tombait immédiatement après dans une mélancolie noire et indolente qui lui durait ordinairement deux ou trois jours. Une fatalité opiniâtre, c'est que toutes les fois que je voyais M. Falkland dans ces situations déplorables, et particulièrement quand après l'avoir cherché parmi les rochers et les précipices, mon œil venait à se porter sur lui, que je le voyais pâle, maigre, hagard et farouche; alors en dépit de mon penchant, en dépit de ma conviction, en dépit de l'évidence, quelque chose d'involontaire me suggérait continuellement à l'idée: *à coup sûr cet homme est un assassin.*

CHAPITRE V.

Dans un des intervalles lucides, si je puis les appeler ainsi, qui eurent lieu pendant cette période, on amena un jour devant lui, en sa qualité de juge de paix, un paysan accusé de meurtre envers un de ses camarades. Comme M. Falkland passait dès-lors pour un homme valétudinaire et rongé de mélancolie, il est vraisemblable qu'il n'eût pas été appelé dans cette circonstance, si ce n'est que deux ou trois des juges de paix du voisinage se trouvant à-la-fois absens, il n'y en avait aucun autre à plusieurs lieues à la ronde auquel on pût s'adresser. Avec cela, et quoique je me sois servi du terme de *démence* en décrivant les symptômes de son mal, il ne faut pas que le lecteur s'imagine que M. Falkland fût le moins du monde regardé, par la généralité de ceux qui avaient occasion

de le voir, comme une espèce d'insensé. Il est vrai qu'en certaines circonstances sa conduite était singulière et inexplicable, mais dans toutes les autres, elle portait un si grand caractère de dignité, de circonspection et de prudence ; il savait si bien commander le respect et l'obéissance; il régnait dans ses actions tant de grandeur et de générosité, dans ses manières tant d'égards et de politesse, que bien loin qu'il eût rien perdu de l'estime publique et de la confiance des malheureux, tous les environs ne retentissaient que de ses louanges.

J'étais présent à l'examen de l'affaire de ce paysan. Dès l'instant que j'avais appris le sujet qui amenait cette foule de survenans, une idée m'avait soudain frappé. J'avais conçu la possibilité de faire servir cet incident à la grande recherche qui absorbait toutes mes facultés. Je me dis : cet homme est accusé de meurtre, et le mot seul de *meurtre* est le grand ressort de la sensibilité de

M. Falkland. Je vais l'observer ; je ne le perdrai pas un instant de vue ; je veux suivre pas à pas le dédale de ses pensées ; à coup sûr, voici le moment où la gêne secrette de son ame va se dévoiler dans ses traits ; à coup sûr, si j'y mets bien tous mes soins, je vais le voir condamner ou absoudre par le plus redoutable et le plus infaillible des tribunaux.

Je pris mon poste de la manière la plus favorable à l'objet qui m'occupait tout entier. Quand M. Falkland entra, il me fut aisé d'apercevoir dans sa figure une extrême répugnance pour l'affaire dont il était obligé de s'occuper ; mais il n'y avait pas pour lui possibilité d'éluder. Sa contenance était inquiète et embarrassée. A peine aperçut-il une seule des personnes de l'assemblée. Il n'y avait pas long-temps que l'examen de l'affaire était commencé lorsqu'il lui arriva de tourner les yeux vers l'endroit de la salle où j'étais. Il nous arriva dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres,

que nous échangeâmes en silence un regard qui nous disait à l'un et à l'autre un million de choses. M. Falkland changea plusieurs fois successivement de couleur. Je compris parfaitement ce qui se passai dans son ame, et j'aurais voulu me retirer : mais cela m'était impossible; mes passions étaient trop fortement engagées ; j'étais cloué à ma place; quand il se serait agi de ma propre vie, de celle de mon maître, ou presque du sort de toute une nation, je n'aurais pas été le maître de changer de lieu.

Toutefois le premier mouvement de surprise étant calmé, M. Falkland prit un air de résolution et d'assurance, et il parut regagner infiniment plus d'empire sur lui-même qu'on n'aurait pu l'attendre de son entrée. Vraisemblablement il serait venu à bout de soutenir ce rôle jusques à la fin, si ce n'est que la scène, au lieu d'être continue, fut en quelque sorte perpétuellement changeante. L'homme qui était amené de-

vant lui était vivement chargé par le frère du mort d'avoir agi avec la méchanceté la plus noire. Celui-ci déclara sur son serment qu'il avait existé une rancune d'ancienne date entre les parties, et il en rapporta plusieurs exemples. Il affirma que le meurtrier avait cherché l'occasion de satisfaire sa vengeance, qu'il avait porté le premier coup; et quoique en apparence la contestation ne fût qu'un simple défi ordinaire à coups de poing, qu'il avait guetté le moment pour adresser un coup mortel qui avait tué presque aussitôt son adversaire.

Tandis que l'accusateur déduisait ses charges et ses preuves, l'accusé manifestait la plus vive sensibilité. Tantôt une profonde douleur se peignait dans tous ses traits, et des larmes involontaires coulaient le long de son visage mâle et austère ; tantôt il tressaillait de surprise à la tournure défavorable qu'on donnait aux faits, sans pourtant témoi-

gner aucune impatience ni aucune envie d'interrompre. Jamais je ne vis un homme d'un extérieur qui annonçât moins la cruauté. Il était grand, bien fait et d'une belle figure. Il y avait dans ses traits de la simplicité et de la bonté, sans bêtise. Il était accompagné d'une jeune femme qui était sa maîtresse; c'était nne personne tout-à-fait agréable, et dont les regards témoignaient assez l'intérêt qu'elle prenait au sort de son amant. Les spectateurs, que le hasard avait amenés, étaient partagés entre l'indignation contre la noirceur du prétendu criminel et la compassion pour l'aimable et malheureuse fille qui l'accompagnait. Ils paraissaient ne pas trop prendre garde à l'extérieur prévenant de l'accusé; ce ne fut que par la suite que ce témoignage muet attira plus puissamment leur attention. Pour M. Falkland, il était quelquefois absorbé tout entier par la curiosité et le désir ardent de découvrir la vérité; puis le moment d'a-

près, il laissait voir une émotion soudaine et comme une sorte de retour sur lui-même, qui semblait lui rendre cet examen trop pénible pour le supporter plus long-temps.

Quand l'accusé en vint à établir sa défense, il n'hésita pas à convenir de la mésintelligence qui avait existé entre lui et le mort, et il avoua que ce dernier était le plus grand ennemi qu'il eût eu au monde. C'était à la vérité son seul ennemi, et il lui était impossible de dire la cause de cette inimitié. Il avait fait tous les efforts imaginables pour appaiser son animosité, mais sans succès. Le défunt avait cherché sans cesse les occasions de le mortifier et de lui jouer de mauvais tours; mais lui, il avait pris la ferme résolution de ne jamais entrer en querelle avec cet homme, et jusques à ce moment là il y avait toujours réussi. Si le malheur qui lui était arrivé eût eu lieu avec toute autre personne, au moins on aurait pu penser que c'était un ac-

cident ; mais dans la conjoncture présente, il sentait bien que tout le monde croirait qu'il avait agi par méchanceté et par esprit de vengeance.

Le fait était que lui et sa maîtresse étaient allés à une foire voisine, où ils avaient été rencontrés par cet homme. Celui-ci avait toujours cherché à l'affronter, et ayant pris sa patience et sa modération pour de la lâcheté, avait été encouragé par-là à redoubler de grossièretés et de mauvais procédés. Enfin, voyant que l'accusé avait enduré, sans se fâcher, plusieurs insultes personnelles, sa brutalité s'était alors tournée contre la jeune fille. Il les avait poursuivis ; il avait essayé mille manières de les harceler et de les tourmenter ; ils avaient cherhé vainement à se débarrasser de lui. La jeune fille était fort effrayée. L'accusé en était venu à une explication avec cet agresseur, et lui avait demandé comment il pouvait être assez barbare pour s'acharner à effrayer

une femme? l'autre avait répliqué d'un ton insultant : « hé bien, il faut que cette » femme cherche quelqu'un en état de » la défendre ; les gens qui se lient avec » de mauvais sujets, et qui se fient sur » eux, méritent ce qui leur arrive. » L'accusé avait essayé tous les moyens possibles de prévenir une querelle ; à la fin il n'y avait pu tenir davantage ; il avait perdu patience, la colère s'était emparée de lui, et il avait défié son adversaire. Le défi avait été accepté ; on avait fait un cercle ; il avait donné sa maîtresse en garde à l'un des assistans, et malheureusement il était arrivé que le premier coup qu'il avait porté avait été mortel.

L'accusé ajouta qu'il ne se souciait guères de ce qui arriverait de lui. Son vœu le plus cher avait été de passer sa vie sans faire mal à personne, et voilà que ses mains étaient teintes de sang. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'on lui rendrait service de le débarrasser de

la

la vie le plutôt possible ; car sa conscience ne lui laisserait pas un moment de repos ; que tant qu'il vivrait, il aurait sans cesse devant les yeux l'image de ce mort, tel qu'il l'avait vu étendu sans mouvement à ses pieds. Que cet homme, qui était plein de santé et de vigueur, eût été le moment d'après levé de terre comme une masse froide et insensible, et tout cela par son fait, c'était une pensée trop affreuse pour qu'il pût la supporter. Il avait aimé de tout son cœur la pauvre fille qui avait été la cause innocente de ce malheur, mais il ne pouvait plus la regarder. Cette vue amenait après elle une légion de démons déchaînés contre lui. Un malheureux moment avait empoisonné toutes ses espérances, et lui avait rendu la vie à charge... En disant ceci ses bras s'abattirent, tous ses traits se renversèrent, et il resta immobile, dans l'attitude du désespoir.

Telle était l'histoire que M. Falkland

avait à écouter. Quoique les incidens fussent pour la plupart fort différens de ceux que j'ai eu à rapporter, et qu'il y eût eu dans la rencontre de ces deux villageois beaucoup moins de politique et de talens déployés de part et d'autre, cependant pour un homme dont l'esprit était fortement imbu de la première de ces aventures, il y avait dans celle-ci beaucoup de traits propres à suggérer une ressemblance suffisante. Dans l'une comme dans l'autre, c'était un homme brutal et grossier que la bienveillance et la circonspection de son adversaire n'avaient pu fléchir, et qu'un coup soudain et terrible avait frappé au milieu de sa carrière. Ces traits martelaient continuellement le cœur de M. Falkland. Dans un moment il tressaillait de surprise; dans un autre, il changeait sans cesse de posture, comme quelqu'un qui ne peut plus résister au mal qui le presse. Ensuite on voyait ses muscles se tendre de nouveau, pour se monter au

ton de la patience la plus opiniâtre; mais, au milieu de l'inflexible immobilité de sa figure, j'apercevais une larme de douleur rouler dans ses yeux et s'échapper le long de ses joues. Il n'osait pas tourner les yeux du côté de la salle où j'étais, ce qui donnait à sa contenance un air d'embarras et de contrainte. Mais, quand l'accusé en vint à parler de ses propres sentimens, qu'il vint à peindre la profondeur et l'amertume de ses regrets pour une faute involontaire, M. Falkland ne put pas y tenir davantage; il se leva tout d'un coup et sortit brusquement de la salle avec tous les signes de l'horreur et du désespoir.

Cette circonstance fut assez indifférente pour l'affaire de l'accusé. Les parties restèrent environ une demi-heure à attendre. M. Falkland avait entendu lui-même ce qu'il y avait de plus essentiel dans les preuves. Cet intervalle écoulé, il envoya demander M. Collins hors de la salle. Les faits allégués par l'accusé

étaient confirmés par beaucoup de témoins présens à l'événement. Il fut dit à l'assemblée que mon maître était indisposé, et en même-temps la décharge de l'accusé fut prononcée. Néanmoins, à ce que j'appris par la suite, la vengeance du frère ne s'en tint pas là, et celui-ci trouva un magistrat ou plus scrupuleux ou plus despotique qui ordonna l'arrestation de l'accusé.

Cette affaire ne fut pas plutôt terminée que je courus bien vîte au jardin m'enfoncer dans un des bosquets les plus épais. J'avais la tête remplie de manière à en suffoquer. Je ne me sentis pas plutôt à l'abri de tous les regards, que mes pensées se firent passage malgré moi, et que dans un accès d'enthousiasme que je ne pouvais contenir : « Voilà, m'écriai-je, voilà le meurtrier.
» Les Hawkins étaient innocens! j'en
» suis sûr! j'y mettrais ma vie! tout
» est dit, tout est découvert! cou-
» pable, coupable sur mon ame. »

Tandis que je marchais ainsi à pas précipités le long des allées les plus écartées, et que de temps en temps je donnais carrière au tumulte de mes pensées par des exclamations involontaires, il me semblait sentir s'opérer dans toute ma machine une révolution totale. Mon sang bouillonnait dans mes veines. J'éprouvais un espèce de transport que je ne pouvais définir. Quoique agité des plus vives émotions, je me sentais plus de dignité et d'importance, en même-temps que j'étais plein d'énergie et brûlant d'indignation. Au milieu de la tempête et du fracas de toutes ces passions, il me semblait que mon ame jouissait du calme le plus ravissant. Je ne saurais mieux exprimer l'état où je me trouvais en ce moment, qu'en disant que je n'avais jamais si parfaitement goûté la vie.

Cet état d'exaltation mentale dura pendant plusieurs heures, mais à la fin il s'appaisa, et fit place à la réflexion. Une

des premières questions qui se présentèrent alors à moi fut celle-ci : *Que vais-je faire de cette connaissance que j'ai eu tant de désir d'acquérir ?* Je n'avais pas l'envie de devenir un délateur; je sentais ce dont je n'avais eu auparavant aucune idée, c'est qu'il était possible d'aimer un meurtrier, et même, comme je le jugeais alors, le plus criminel des meurtriers. Je trouvais que c'était le dernier dégré de l'absurdité et de l'injustice de détruire un homme fait pour rendre à l'hùmanité les services les plus essentiels et les plus étendus, et cela simplement parce qu'en revenant sur sa vie passée, il s'y trouvait une action qui, telle qu'en pût être la gravité, n'en était pas moins aujourd'hui totalement irréparable.

Cette réflexion me conduisit à une autre à laquelle je n'avais pas pris garde d'abord. Si j'avais été d'humeur à me rendre dénonciateur, ce qui s'était passé ne constituait nullement un genre de

preuve admissible devant une cour de justice. « Hé bien donc, ajoutais-je, s'il
» n'est pas de nature à être admis par
» un tribunal criminel, suis-je sûr
» qu'il soit tel que je puisse l'admettre
» pour moi-même? A cette scène, dont
» je prétends inférer une aussi parfaite
» connaissance, il y avait vingt per-
» sonnes avec moi. Pas une d'elles n'a
» vu la chose sous le même jour que je
» l'ai vue. Toutes l'ont regardée comme
» une circonstance accidentelle et indif-
» férente, ou bien ils l'ont trouvée suf-
» fisamment expliquée par les malheurs
» de M. Falkland et par son état d'in-
» firmité. Renfermait-elle donc réelle-
» ment une telle étendue d'applications
» et de conséquences, qu'il n'y avait
» personne que moi qui eût eu le dis-
» cernement de les apercevoir? »

Mais tous ces raisonnemens ne produisirent aucun changement dans ma façon de penser. Je ne pouvais, pendant tout ce temps, ôter une seule mi-

nute de mon esprit : *M. Falkland est l'assassin ! Il est coupable ! je le vois, je le sens, j'en suis sûr :* c'était ainsi que m'entraînait au précipice une inexorable destinée. L'état de mes passions dans leur marche rapide et progressive, l'ardeur et l'impatience de ce principe de curiosité qui dominait toutes mes pensées, semblaient rendre inévitable la détermination à laquelle je m'arrêtais.

Pendant que j'étais au jardin, il survint un incident qui ne fit pas grande impression sur moi pour le moment, mais que je me rappelai quand le mouvement de mes idées fut un peu ralenti. Au milieu d'une de mes exclamations involontaires, et quand je me croyais le plus absolument seul, il me sembla voir passer rapidement, à une petite distance de moi, comme l'ombre d'un homme qui cherchait à m'éviter. Quoique j'eusse à peine pu l'entrevoir, cependant il y avait quelque chose dans

les circonstances du moment qui me fit croire que ce devait être M. Falkland. La seule possibilité qu'il eût pu entendre les paroles qui m'étaient échappées, me fit frissonner. Mais, toute alarmante que fût cette idée, elle n'eût pas cependant la force d'arrêter sur-le-champ le cours de mes réflexions. Néanmoins des circonstances subséquentes la rappelèrent encore à mon esprit. A peine me resta-t-il un doute sur sa réalité quand je vis arriver l'heure du dîner, sans qu'il fût possible de trouver M. Falkland. Le souper et la nuit se passèrent de même. La seule conclusion qu'en tirèrent ses domestiques, c'est qu'il était allé errer, comme à son ordinaire, dans les solitudes des environs.

CHAPITRE VI.

L'ÉPOQUE à laquelle cette histoire est maintenant arrivée, paraît être vraiment l'instant critique qui décida du sort de M. Falkland. Les incidens se pressèrent les uns sur les autres. Le lendemain matin, sur les neuf heures, le bruit se répand que le feu était à l'une des cheminées de la maison. Rien de plus commun en apparence qu'un tel accident ; cependant l'incendie se manifestait avec tant de violence qu'il paraissait évident que les flammes avaient gagné quelque poutre, imprudemment placée dans le bâtiment lors de sa construction. On craignit du danger pour la totalité de l'édifice. Ce qui rendait encore la confusion plns grande, était l'absence du maître, ainsi que celle de M. Collins, l'intendant. Tandis qu'une

partie des gens de la maison était occupée à essayer d'éteindre le feu, il parut à propos que les autres se missent à transporter les meubles les plus précieux sur une pièce de gazon, dans le jardin. Je pris sur moi de donner quelques ordres dans cette circonstance; comme, dans le fait, mon emploi dans la maison semblait m'y autoriser, et comme on m'en jugeait d'ailleurs assez capable par mon intelligence et les ressources de mon ésprit.

Après avoir indiqué quelques mesures générales, je pensai que ce n'était pas assez faire que de rester là pour surveiller et ordonner, mais que je devais contribuer de ma personne au travail qu'exigeait la conjoncture présente. Je sortis donc pour cela, et par je ne sais quelle secrette fatalité, mes pas se portèrent vers cette pièce particulière qui était à l'extrémité de la bibliothèque. Arrivé là, comme je regardais autour de moi, mes yeux tombèrent tout-à-coup sur ce coffre

dont j'ai parlé dans le premier chapitre de cette histoire.

J'avais l'esprit monté au dernier point. Il y avait dans l'appui de l'une des croisées de la chambre un ciseau et quelques autres outils de charpentier. Je ne sais quel moment de délire s'empara de moi tout-à-coup. C'était une impulsion trop forte pour pouvoir y résister. J'oubliai l'affaire pour laquelle j'étais venu, j'oubliai les gens de la maison, et l'urgence du danger général. La chambre où j'étais aurait été toute enveloppée de flammes que j'en aurais fait de même. Je m'emparai d'un outil propre à mon dessein, je me mis à terre et tentai bien vîte l'ouverture de ce qui renfermait l'objet de mon ardente curiosité. Après deux ou trois efforts où toute l'énergie d'une passion indomptable se joignit à ma force physique, la garniture céda, le coffre s'ouvrit, et tout ce que je brûlais de voir et d'apprendre se trouvait déjà en ma puissance.

J'en étais à lever le couvercle quand entra M. Falkland essoufflé, l'œil farouche et hagard. Il avait été ramené chez lui par la vue des flammes qu'il avait aperçues de fort loin. A l'instant le couvercle m'échappe des mains et retombe. Il ne me voit pas plutôt que la rage étincelle dans ses regards. Il vole à une paire de pistolets chargés qui étaient sur une table, en saisit un, et me le présente à la tête. Je vis son dessein et m'esquivai pour l'éviter; mais abandonnant sa résolution aussi rapidement qu'il l'avait formée, il court à la fenêtre et décharge le pistolet dans la cour. Il m'ordonne de sortir avec cet accent énergique et irrésistible qui lui était ordinaire; et moi, confondu déjà par la honte d'avoir été surpris dans une telle action, j'obéis sur-le-champ.

L'instant d'après, une partie considérable de la cheminée vint à s'écrouler avec fracas dans la cour, et une voix s'écria que le feu était plus violent que

jamais. Ces circonstances eurent l'air de produire sur mon maître une effet machinal ; après avoir fermé le cabinet, il paraît aussitôt en dehors de la maison, monte sur le toît et en un moment se montre partout où sa présence peut sembler nécessaire. Bientôt le feu fut totalement éteint.

Il serait difficile au lecteur de se former une idée de l'état où je me trouvais alors réduit. Ce que j'avais fait, était en quelque sorte un acte de démence; mais quand j'y reportais ma pensée, quel sentiment inexprimable que celui que j'éprouvais! c'était un premier mouvement, une impulsion du moment, une aliénation d'esprit passagère; mais que penserait M. Falkland de cette aliénation d'esprit? Pour tout le monde, quelqu'un qui s'est une fois montré capable de se laisser aller à un pareil écart, doit paraître un homme dangereux; combien devrait-il donc le paraître aux yeux d'une personne dans la situation où était

M. Falkland? Tout-à-l'heure j'avais eu un pistolet appuyé sur mon front par une main décidée à terminer mon existence. A la vérité le moment était passé; mais qui savait ce que l'avenir me réservait encore? ne sentais-je pas sur ma tête la vengeance, l'insatiable vengeance d'un Falkland, d'un homme que mon imagination me représentait avec des mains teintes de sang, et avec un cœur familiarisé au meurtre et à la cruauté? Quelles ressources n'avait-il pas dans son esprit si inventif et si entreprenant, ressources dorénavant conjurées pour ma ruine! Tel était pourtant le terme de cette fatale et indomptable curiosité, de cette impulsion que je m'étais représentée comme si simple et si excusable.

Dans l'effervescence de la passion, je n'avais pas songé aux conséquences. J'étais comme au sortir d'un rêve; est-il donc dans la nature de l'homme de se précipiter de lui-même au fond des abîmes, ou de s'élancer sans hésiter au

milieu des flammes? Comment était-il possible que j'eusse oublié un seul instant l'air si imposant, si menaçant, si terrible de Falkland, et la fureur implacable que j'allais exciter dans son ame? Il ne m'était pas entré dans l'esprit une seule idée sur ma sécurité à venir. J'avais agi sans le moindre plan. Je ne m'étais nullement occupé des moyens de cacher mon entreprise après qu'elle aurait été effectuée; mais il n'était plus temps, une minute avait changé ma situation d'un extrême à l'autre avec une promptitude dont les événemens humains n'offrent presque pas d'exemple.

J'ai toujours été embarrassé de pouvoir me rendre raison du mouvement qui m'a entraîné tout-à-coup à une action aussi monstrueuse. C'était une sorte de puissance secrette et sympathique. Par les lois de la nature un sentiment en attire un autre du même caractère. C'était la première fois que j'étais témoin des dangers d'un incendie. Tout était

confusion autour de moi, et tout contribuait à jeter le désordre dans ma tête. Mon peu d'expérience me faisait regarder la situation générale comme tenant du désespoir, et, par contagion, le désespoir s'était aussi emparé de moi. D'abord j'avais paru, jusques à un certain point, calme et recueilli; mais c'était encore de ma part un effort de désespoir, et quand il fut épuisé, une sorte de démence instantanée lui avait succédé.

J'avais maintenant tout à craindre, et pourtant quelle était ma faute? Elle ne provenait d'aucun de ces principes qui excitent à juste titre l'aversion des hommes; ce n'était ni la soif des richesses, ni celle du pouvoir, ni la satisfaction des sens qui m'avaient fait agir. Mon cœur ne renfermait pas une ombre de malignité. J'avais toujours eu de la vénération pour les qualités sublimes de M. Falkland; j'en avais encore. Une soif inconsidérée d'apprendre constituait toute mon offense.

Cette offense toutefois était de nature à n'admettre ni rémission ni grâce. Cette cruelle époque a été la crise de ma destinée; c'est elle qui sépare ce que je pourrais appeler la partie offensive de ma vie, d'avec cette défensive continuelle qui fut ensuite l'unique affaire du reste de mes jours. Mon offense fut courte, hélas! aucune intention sinistre n'en aggrava la faute; mais que les terribles représailles qu'elle me coûte sont longues! Elles ne peuvent se terminer qu'avec ma vie.

L'état dans lequel je me trouvai, quand le souvenir de ce que j'avais fait revint se présenter à moi, ne me permettait pas de rien résoudre. Tout était chaos et incertitude au-dedans de moi. L'effroi qui enveloppait toute ma pensée, ne lui laissait aucune activité. Je sentis que mes facultés intellectuelles m'avaient abandonné, que les ressorts de mon ame étaient paralysés, et que j'étais réduit à attendre en silence l'orage d'infortunes

qui m'était réservé. J'était comme un homme qui frappé de la foudre et privé pour jamais de la faculté de se mouvoir, aurait encore néanmoins conservé le sentiment de sa situation. Un désespoir mortel était la seule idée dont je fusse capable.

Telle était encore la situation de mon ame, quand M. Falkland m'envoya chercher. Ce message me tira de mon égarement; en revenant à moi, j'éprouvai ces sensations de mal-aise et de dégoût qu'on pourrait supposer dans un homme qui reviendrait du sommeil de la mort. Je recouvrai par dégrés la faculté d'arranger mes idées et de diriger mes pas. J'appris que M. Falkland s'était retiré dans sa chambre aussitôt que le feu avait cessé. La soirée était déjà avancée quand il me fit appeler.

Je le trouvai avec tous les signes du dernier abattement, si ce n'est qu'un air de dignité calme et triste régnait dans tout son maintien. Pour le moment

on n'y découvrait rien de sombre, d'altier ni de sévère. Lorsque j'entrai, il leva les yeux, et voyant que c'etait moi, il m'ordonna de fermer la porte en dedans. J'obéis; lui-même il fit le tour de la chambre et examina avec soin toutes les autres ouvertures. Je tremblais de tout mon corps : je me disais en moi-même : quelle scène sanglante Roscius se prépare-t-il à jouer!

« Williams, » me dit-il d'un ton qui annonçait plutôt de la douleur que du ressentiment, « j'ai attenté à votre vie ! » je suis un misérable dévoué au mé- » pris et à l'exécration des hommes ! » Il s'arrêta.

« S'il y a sur toute la terre un être » capable de sentir plus fortement qu'un » autre le mépris et l'exécration qui me » sont dus, c'est moi-même. J'ai été » long-temps dans un état de torture » continuelle et livré à la plus affreuse » démence. Mais je puis mettre un ter- » me à cet état et à ses conséquences ;

et, au moins en ce qui regarde mes relations avec vous, je suis déterminé à le faire. Je connais tout le prix qu'il y faut mettre, et..... mon parti est pris.

» Je veux votre serment, ajouta-t-il, il faut vous lier par tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, de ne jamais dévoiler ce que j'ai à vous dire.... » Il dicta la formule du erment et je la répétai à contre cœur. 'e n'avais pas la force d'objecter un ıot.

» Cette confidence, dit-il, c'est vous qui l'avez cherchée et non pas moi; elle m'est aussi odieuse qu'elle est dangéreuse pour vous. »

Après ce préambule il fit une pause. l eut l'air de se recueillir comme pour ın grand effort de courage. Il s'essuya e visage avec son mouchoir. L'eau dont l était couvert n'était pas des larmes, nais de la sueur.

« — Regardez-moi, observez-moi bien.

» N'est-il pas étrange qu'un être tel que » moi conserve encore les traits d'une » créature humaine ? Je suis le dernier » des scélérats. Je suis le meurtrier de » Tyrrel, je suis l'assassin des Hawkins.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir d'effroi, mais je gardai le silence.

» — Quelle histoire que la mienne! » insulté, déshonoré, couvert d'op- » probre à la face d'une assemblée, je » devins capable de tout acte de déses- » poir. J'épiai le moment, je suivis M. » Tyrrel hors de la salle, et muni d'un » couteau très-aigu qui se trouva sous » ma main, j'allai derrière lui et le frap- » pai au cœur. Le corps gigantesque » de mon ennemi roula à mes pieds.

» Ce ne sont que les anneaux d'une » même chaîne. Un outrage! un meurtre! » Il fallut ensuite me défendre, il fallut » débiter un mensonge assez bien ourdi » pour qu'il pût en imposer à tous les » hommes. Fut-il jamais de tâche plus » pénible et plus insuportable?

» Jusques-là la fortune me seconda.
» Elle me favorisa par-delà mes désirs:
» le soupçon fut écarté bien loin de moi;
» il fut jeté sur un autre; mais c'était
» encore ce qu'il m'était réservé de souf-
» frir. D'où provinrent contre lui ces
» indices accidentels, ces traces de sang,
» ce couteau brisé? c'est ce que je ne
» saurais dire. Je suppose que par
» quelque hasard qui tient du prodige,
» il lui arriva de passer par-là, et qu'il
» chercha à assister son persécuteur ex-
» pirant. On vous a raconté l'histoire
» de Hawkins, vous avez lu une de ses
» lettres; mais vous ne connaissez pas
» la millième partie des preuves que
» j'ai eues de la simple et inaltérable
» droiture de son cœur. Son fils périt
» au même gibet que lui, ce fils dont
» il avait voulu conserver le bonheur
» et la vertu, au prix de tout ce qu'il
» possédait, pour qui il avait affronté
» la misère, et pour qui il aurait donné

» cent fois sa vie..... Ce que j'ai éprouvé,
» je ne suis pas en état de le rendre.

» Et voilà donc ce que c'est qu'un
» gentilhomme! Qu'un homme d'hon-
» neur! J'aimais la considération jusqu'à
» la démence. Ma vertu, ma probité,
» la paix de mon ame, rien ne m'a coûté
» pour le sacrifier à cette insatiable
» idole; mais ce qu'il y a de plus cruel,
» c'est que rien de ce qui est arrivé n'a
» contribué le moins du monde à me
» guérir. Cet amour frénétique de l'hon-
» neur et de la considération, je le porte
» encore plus que jamais dans mon cœur;
» j'y tiendrai jusqu'au dernier soufile de
» ma vie. Quoique le plus noir des scé-
» lérats, je veux laisser après moi un
» nom sans tache et partout honoré. Il
» n'y a pas de forfait si atroce, pas de
» scène de sang si horrible, que la pour-
» suite de cet objet ne puisse me faire
» entreprendre. Il n'importe que ces
» choses vues de loin excitent mon aver-
» sion.....

» sion..... Je suis sûr de ce que je dis;
» qu'on me mette à l'épreuve, je céderai.
» Je me méprise, je me déteste moi-
» même; mais c'est ainsi que je suis; les
» choses ont été trop loin pour reculer.

» Qu'est-ce qui me force à cette con-
» fidence? Le soin de mon honneur. La
» vue d'un pistolet dans mes mains,
» d'un instrument de mort quelconque
» à ma disposition me fait frémir; peut-
» être que le premier meurtre que j'au-
» rai à commettre n'aura pas le succès
» des autres. Je n'avais plus d'autre al-
» ternative que de vous prendre pour
» confident ou pour victime. Il valait
» mieux vous confier la vérité toute
» entière, sous le sceau du secret, que
» de vivre dans une crainte continuelle
» de votre pénétration ou de votre té-
» mérité.

» Savez-vous ce que vous avez fait?
» Pour satisfaire une vaine fantaisie de
» curiosité vous vous êtes vendu vous-
» même. Vous resterez à mon service;

» mais vous n'aurez jamais de part à
» mon affection. Je vous ferai du bien
» sous le rapport de la fortune, mais
» vous serez tóujours l'objet de ma haine.
» Si jamais un mot inconsidéré vient à
» sortir de votre bouche, si jamais vous
» donnez lieu à mes soupçons ou à ma
» défiance, attendez-vous à l'expier par
» votre mort ou peut-être plus cher
» encore. Vous venez de conclure un
» terrible marché; mais il est trop tard
» pour reculer. Par tout ce qu'il y a
» de plus sacré et de plus épouvantable
» au monde, songez à garder votre foi.

» Pour la première fois depuis plu-
» sieurs années, ma langue vient de
» parler aujourd'hui d'après mon cœur,
» et dès ce moment tout commerce
» entre eux est fermé pour jamais. Je
» n'ai pas besoin de pitié, je ne désire
» pas de consolation : environné d'hor-
» reurs comme je le suis, je saurai con-
» server jusques au bout la force de
» l'ame. Si j'eusse été réservé à d'autres

» destinées, j'avais des qualités faites
» pour soutenir une meilleure cause.
» Je puis être insensé, misérable, fré-
» nétique, mais même au milieu de mon
» délire je sais conserver ma présence
» d'esprit et ma prudence. »

Tel était le fond de cette histoire que j'avais tant désiré connaître; quoique pendant des mois entiers ce sujet eût été l'objet de toutes mes méditations, il n'y avait pas ici une syllabe qui ne fût venue à mon oreille avec toute la force de la nouveauté. « M. Falkland
» est un assassin! me disais-je, en me
» retirant de cette conférence. (Cet ef-
» froyable nom d'assassin me glaçait le
» sang dans les veines). Il a tué M. Tyr-
» rel parce qu'il n'a pu se rendre maître
» de son ressentiment et de sa colère;
» il a sacrifié les deux Hawkins, le
» père et le fils, parce qu'il n'a pu sup-
» porter, à quelque prix que ce fût,
» de perdre publiquement l'honneur:
» comment me serait-il possible d'es-

» pérer de n'être pas tôt ou tard la vic-
» time d'un homme aussi emporté et
» aussi inexorable dans ses passions ? »

Mais malgré cette effrayante conclusion, (conclusion qui contribue peut-être, de près ou de loin, pour les neuf-dixièmes, à l'horreur que le vice inspire aux hommes,) je ne pouvais m'empêcher de revenir de temps en temps à des réflexions d'une nature toute opposée.
« M. Falkland est un assassin, repre-
» nais-je ! Il pourrait pourtant encore
» être le plus excellent des hommes,
» s'il voulait seulement se regarder
» comme tel. Serait-ce donc seulement
» de nous juger nous-mêmes vicieux
» qui contribue principalement à nous
» le rendre ? »

Au milieu du renversement d'idées que me causait cette affreuse conviction, à laquelle, au milieu de tous mes soupçons, je n'avais jamais osé m'arrêter jusques alors, je trouvais encore de nouveaux motifs d'admirer mon

maître. A la vérité, ses menaces étaient terribles; mais quand je réfléchissais sur mon procédé si offensant, si contraire à tous les principes de la société, si insolent et si dur, si insupportable pour un homme du rang de M. Falkland et dans une situation comme la sienne, j'étais encòre surpris de sa patience. Il y avait bien, il est vrai, des raisons assez sensibles de ce qu'il n'avait pas voulu prendre un parti extrême contre moi; mais avec cela, que sa conduite était calme et mesurée, que son langage était plein de modération, en comparaison des images terribles que mon imagination s'était formées! A cet égard, je me crus quitte pour un moment de tous les maux dont l'attente m'avait fait trembler, et je m'imaginais qu'ayant affaire à un homme aussi noble et aussi généreux que M. Falkland, je n'avais rien de rigoureux à craindre.

« C'est, me disais-je, une perspec-
» tive effrayante qu'il veut tenir sans

» cesse devant mes yeux. Il croit que
» je ne suis retenu par aucuns prin-
» cipes, que je suis insensible à l'excel-
» lence de ses qualités personnelles ;
» mais je veux qu'il reconnaisse qu'il
» s'est mépris sur mon compte. Jamais,
» je ne ferai de mal à mon maître ;
» ainsi je ne l'aurai pas pour ennemi.
» Au milieu de toutes ses infortunes et
» de toutes ses fautes, je sens que je
» ne soupire qu'après son bien-être.
» S'il a été criminel, il faut l'imputer
» aux événemens ; dans d'autres cir-
» constances, les mêmes qualités l'au-
» raient appelé, ou plutôt l'ont appelé
» de fait, aux actes de la plus sublime
» bienfaisance. »

Sans doute que mes raisonnemens étaient infiniment plus favorables à mon maître que ceux qu'on a coutume de faire en pareil cas sur les gens désignés sous le nom de *grands criminels*. Il n'y a pas de quoi s'en étonner, si l'on considère que moi-même je venais de

fouler aux pieds les bornes du devoir, telles qu'elles sont établies dans la société, et que par conséquent je pouvais éprouver pour les autres coupables une commisération de sympathie. Ajoutez à cela que dans le principe, j'avais commencé à voir M. Falkland comme une divinité bienfaisante. J'avais observé à loisir et avec une attention minutieuse qui ne pouvait me tromper, les excellentes qualités de son cœur, et je lui trouvais l'esprit, sans nulle comparaison, le plus fécond et le plus accompli que j'eusse jamais rencontré.

Mais quoique la première impression de terreur qui m'avait frappé fût considérablement adoucie; avec cela, ma situation ne laissait pas d'être encore fort misérable. Le contentement, le bien-être, cette douce insouciance de la jeunesse m'avaient abandonné pour jamais. Une voix inexorable répétait sans cesse à mon oreille : *Plus de repos ni de sommeil pour toi.* J'étais tourmenté par

le poids d'un secret qui devait à perpétuité peser sur mon ame, et ce sentiment était pour moi la source d'une mélancolie continuelle. Je m'étais rendu prisonnier, dans le sens le plus intolérable de ce mot, et cela pour des années, pour le reste de ma vie peut-être. En supposant même ma prudence et ma discrétion infaillibles, j'étais condamné à sentir à tout moment à mes côtés un inspecteur vigilant, infatigable, sans cesse éveillé par le cri de sa conscience coupable, sans cesse animé par le ressentiment des moyens inexcusables par lesquels j'avais arraché son affreux secret, et toujours disposé au moindre caprice à prononcer en maître absolu sur tout ce que j'avais de plus cher. Ce n'est rien que la vigilance d'un despotisme public et organisé, comparée à celle qu'aiguillonnent ainsi les passions les plus actives d'une ame inquiète et jalouse. Je ne savais quel refuge implorer contre un pareil genre de per-

sécution. Je n'osais ni fuir l'œil de mon observateur, ni rester exposé à sa dangereuse attention. A la vérité, je fus bercé d'abord jusques à certain point, par des idées de sécurité, jusques au bord du précipice. Mais il ne se passa guères de temps sans que je ne fusse à toute heure, averti de ma véritable position par mille circonstances. Parmi les plus mémorables sont celles que je vais rapporter.

CHAPITRE VII.

Il n'y avait pas long-temps que M. Falkland m'avait fait cette fatale ouverture, lorsque M. Forester, un frère aîné qu'il avait du côté de sa mère, vint à faire une résidence de quelques jours dans notre maison. C'était une circonstance singulièrement opposée aux habitudes et aux inclinations de mon maître. Comme je l'ai déjà dit, il avait rompu tout commerce de visites avec ses voisins; il se refusait toute espèce d'amusement et de dissipation. Il fuyait la société des hommes, et ne se trouvait jamais assez enseveli dans l'obscurité et la solitude. Pour un homme ferme dans ses résolutions, ce plan de conduite était, dans presque toutes les circonstances, d'une exécution assez facile; mais il n'y avait pas moyen pour M. Falkland d'éviter la visite de M. Forester.

Ce gentilhomme arrivait du continent où il avait fait un séjour de plusieurs années ; il avait demandé à son frère un appartement jusqu'à ce que sa propre maison, qui était à quinze lieues de là, fût en état de le recevoir, et il avait fait cette demande avec un ton d'assurance qui n'admettait guères la possibilité d'un refus. Tout ce que put dire M. Falkland, c'est que l'état de sa santé et de son humeur était tel qu'il avait à craindre qu'un séjour dans sa maison ne fût fort peu agréable à son frère ; et de son côté, M. Forester imaginant qu'un pareil genre d'indisposition était de nature à augmenter à proportion du peu de résistance qu'on lui opposait, espérait que sa compagnie engagerait M. Falkland à se relâcher de ses habitudes solitaires, et lui rendrait un vrai service. M. Falkland n'insista plus ; il n'aurait pas voulu marquer de froideur à un parent pour lequel il avait une estime particulière, et gêné par la crainte

de laisser entrevoir ses véritables motifs, il n'osa pas pousser plus loin ses objections.

Sous bien des rapports, le caractère de M. Forester était l'opposé de celui de mon maître. Comme lui, il avait beaucoup vu le monde; mais à en juger par la rondeur et la simplicité de ses manières, on aurait pu croire qu'il n'était jamais sorti du coin de son feu. Cependant, sous cet extérieur tout uni, il était aisé de distinguer une grande variété de connaissances, un discernement très-fin, et une ame forte et active. Il blâmait l'exagération en quelque genre que ce fût, en même temps qu'il était l'homme du monde le plus facile à s'y laisser prendre. Il affectait cette rudesse cynique qui se plait à peindre tous les objets sous les couleurs les plus sombres, en même temps que son cœur était naturellement plein de bonté et d'indulgence. Il aimait à paraître dur et implacable, et se targuait d'être inac-

cessible à toute espèce de retour quand une fois il avait eu sujet de haïr, tandis que pour une offense qui lui aurait été personnelle, il n'aurait fallu qu'un premier aveu fait avec quelque candeur pour le désarmer bientôt. Il était positif en tout, même dans des circonstances où le bon sens indiquait qu'il y avait lieu de douter; et où la vraie sagesse n'aurait vu qu'une erreur à reprendre, la rudesse de sa vertu supposait aussitôt des intentions perverses. La même inconséquence le suivait partout. Plein de génie et d'originalité, il se piquait de mépriser ces qualités dans les autres. Sa maxime favorite était de se moquer de tout ce que le monde pourrait dire, et de ne viser qu'à bien faire. Pourvu qu'à cet égard, disait-il, sa conscience fût en repos, il ne ferait pas un pas pour acheter tous les applaudissemens du monde, ou pour éviter le blâme universel. Il faisait trop peu de cas de l'opinion publique pour être flatté de l'ob-

tenir ou mortifié de la perdre. Il croyait que la considération qu'obtiennent quelquefois les gens à talens était plutôt le profit malhonnête d'une combinaison, que la juste récompense du mérite, et il se plaisait à pousser cette thèse jusques à la rigueur. Un honnête laboureur, selon lui, etait plus utile à la société que tout ce qui a jamais existé de poètes et de philosophes. En un mot, M. Forester était un de ces hommes qui, avec tout ce qu'on peut désirer pour arriver à la découverte des vérités les plus importantes, passent toute leur vie sous le joug des préjugés les plus grossiers et les plus ridicules.

Les particularités du caractère de ce gentilhomme ne manquèrent pas de se manifester dans la nouvelle scène où il se trouva introduit. Etant naturellement fort sensible, il fut bientôt vivement touché de la situation malheureuse de son parent. Il fit tout ce qu'il put pour y porter remède; mais il y avait de la

rudesse et de la gaucherie dans ses tentatives. Il exhortait son hôte à se faire une raison, à s'armer de courage, à prendre le dessus sur le maudit démon qui le subjuguait. Le ton de ces exhortations ne trouvait pas de corde à son unisson dans le cœur de M. Falkland ; et plus il voulait développer les articles de sa doctrine, moins il s'y trouvait de rapports avec celle de mon maître. Il n'avait pas assez d'adresse pour faire pénétrer la conviction dans un jugement aussi fortement obsédé par l'erreur, et cela d'autant moins que tout l'effort de son esprit était appliqué depuis longtemps à énoncer hardiment et positivement ses principes, plutôt qu'à analyser les élémens dont ils avaient été formés. En un mot, après avoir tenté sur ce cœur malade tout ce que sa tendresse put lui suggérer, il retira toutes ses batteries, en grondant de son peu de succès, mais plutôt mécontent de l'impuissance de ses efforts que piqué de

l'obstination de M. Falkland. Son affection pour celui-ci n'en souffrit aucune diminution, et il éprouvait une peine réelle de lui avoir fait si peu de bien. Dans cette rencontre, les deux parties rendirent réciproquement justice à leur mérite respectif, en même-temps que la disparité d'humeur s'opposait à ce qu'il pût en résulter le moindre effet. A peine y avait-il un seul point de contact dans leurs caractères. M. Forester n'était pas dans le cas de causer jamais à M. Falkland ce dégré de plaisir ou de peine qui fait sortir l'ame de sa tranquillité, et peut lui faire perdre un moment l'empire d'elle-même.

Notre nouveau commensal était d'une humeur extrêmement communicative, et singulièrement disposé à causer, toutes les fois qu'il n'avait ni interruption ni contradictions à redouter. Il ne tarda pas à sentir qu'il était chez nous tout-à-fait hors de son élément. M. Falkland s'était voué à une vie solitaire et

contemplative. A l'arrivée de son parent, il s'était bien un peu contraint, quoique même alors son goût favori perçât à tout moment. Mais quand ils se furent vus pendant quelque temps, et qu'il fut bien évident que leur compagnie était, l'un pour l'autre, un fardeau plutôt qu'un plaisir, ils convinrent, par une sorte de convention tacite, de se laisser mutuellement en liberté de suivre leur inclination. Dans un sens, M. Falkland gagnait le plus à ce marché; il revenait à ses habitudes, et agissait à-peu-près comme il aurait fait, si M. Forester n'eût pas été au monde. Mais pour celui-ci, tout était perte; il avait tous les désavantages de la retraite, sans pouvoir, comme il aurait fait chez lui, s'entourer de ses sociétés et de ses amusemens ordinaires.

Dans cette situation, il jeta les yeux sur moi. C'était sa maxime de faire tout ce que lui dictait sa volonté, sans s'embarrasser des usages du monde. Il ne

voyait pas de raison pour qu'un paysan, qui avait quelque éducation, ne fût pas une aussi bonne compagnie qu'un grand seigneur; en même temps qu'il était pénétré cependant d'une profonde vénération pour les anciennes institutions. Réduit donc, comme il l'était, à user de toutes les ressources, il me trouva plus propre à ses vues qu'aucun autre des gens de la maison. Ma simplicité habituelle lui convenait extrêmement, et j'observerai en passant qu'il aimait à soutenir et encourager les talens, par-tout où il croyait en découvrir, tout en faisant profession d'être leur ennemi.

La manière dont il entama cette espèce de commerce entre nous, ne laissa pas d'être assez caractéristique, et quoiqu'un peu brusque, elle portait l'empreinte de la véritable bonté d'ame. Son début eut tout l'air d'une boutade; mais, dans le cas sur-tout d'une relation aussi inégale, il y avait quelque chose

d'engageant dans cette rusticité même par laquelle il semblait vouloir descendre dans la classe du peuple. J'avais besoin qu'il me fît des avances ; lui-même avait aussi à prendre sur lui, non pas pour mettre de côté la vanité aristocratique, car il en avait une très-petite dose, mais pour me faire la première ouverture, car il ne pouvait pas souffrir la moindre gêne. Tout cela produisit un peu d'indécision et de désordre dans ses idées, et donna une allure fort originale à sa conduite.

De mon côté, j'étais loin d'être ingrat de la distinction qu'on me témoignait. Si mon esprit avait un peu perdu de son ressort et de sa vivacité, au moins la réserve qu'il avait fallu m'imposer ne portait-elle aucun mélange de misantropie ni d'insensibilité. Cette réserve ne tint pas long-temps contre les attentions pleines de condescendance de M. Forester. Je me sentis par dégrés plus rassuré, plus encouragé, plus con-

fiant. J'avais un désir ardent de m'avancer dans la connaissance des hommes, et quoique personne peut-être n'eût aussi chèrement payé ses premières leçons dans cette école, mon envie d'apprendre n'avait nullement diminué. M. Forester était la seconde personne que j'eusse vue qui me parut mériter l'analyse, et il me semblait presque aussi digne d'être étudié que M. Falkland lui-même. J'étais charmé de pouvoir m'arracher au tourment de mes pensées, et les momens que je passais avec ce nouvel ami n'étaient pas empoisonnés par l'image des maux dont j'étais à toute heure menacé.

Avec de telles dispositions, j'étais ce qu'il fallait à M. Forester, un auditeur zélé et attentif. J'étais susceptible de vives impressions, et à mesure que mon ame les recevait, elles se manifestaient sensiblement dans mes traits et dans mes gestes. Les observations que M. Forester avait faites dans le cours de ses voyages,

les opinions qu'il s'était formées, étaient pour moi autant de sujets d'amusement et d'intérêt. Sa manière de raconter une histoire ou d'énoncer ses idées était nette, expressive et originale; le style de sa conversation avait quelque chose de singulièrement piquant, et tout en paraissant dépouillé d'art et d'ornemens, était rempli d'images sans prétention, mais vives et hardies; souvent même, sous une affectation de simplicité et de bonhomie, il s'élevait à la véhémence de l'art oratoire. La manière dont je faisais aussi ma partie dans ces entretiens ne laissait pas de lui plaire. Naturellement les hommes aiment à échanger entre eux des idées, et quand, par malheur, ils se trouvent dans une position à ne pas oser faire cet échange à conditions égales, comme se trouvait M. Forester vis-à-vis de moi, alors quelques observations courtes et légères hasardées de temps en temps avec modestie leur causent un plaisir singulier,

et ils les reçoivent comme une sorte de dédommagement. Telles étaient les conditions de notre commerce. Ainsi il n'est pas surprenant qu'il devînt d'un jour à l'autre plus intime et plus cordial.

M. Falkland était destiné à être toujours malheureux, et on eût dit qu'il ne pouvait pas survenir un seul incident dont il ne sût extraire de quoi alimenter son incurable maladie. Excédé par une perpétuelle répétition des mêmes impressions, tout ce qui était nouveau lui causait un dégoût invincible. La visite de M. Forester était pour lui un objet d'antipathie ; à peine pouvait-il le voir sans témoigner sa répugnance par un mouvement que celui-ci ne manquait pas d'appercevoir, mais qui n'excitait que sa pitié, parce qu'il l'attribuait à un effet de l'habitude et de la maladie. Cependant il n'y avait pas une des actions de M. Forester qui ne fût observée avec soin ; la plus indifférente était un sujet d'inquiétude et

de mal-aise. A peine les premières ouvertures d'une sorte d'intimité entre M. Forester et moi eurent-elles lieu, qu'elles firent naître vraisemblablement dans l'ame de mon maître un sentiment de jalousie. Dès-lors il me fit entendre qu'il ne lui serait nullement agréable qu'il y eût trop de relation entre moi et son parent.

Que pouvais-je faire ? Fallait-il s'attendre qu'à mon âge j'irais faire le philosophe, et m'appliquer sans cesse à plier tous mes penchans ? Quelle que fût l'imprudence que j'avais à expier, pouvais-je m'assujettir volontairement à une pénitence éternelle et me séquestrer moi-même de tout commerce avec les vivans ? Pouvais-je repousser des avances dont la franchise était si bien à l'unisson de mon ame, et répondre par des froideurs à des démonstrations de tendresse dont mon cœur était ravi ?

Outre cela, j'étais fort mal préparé pour la soumission servile qu'exigeait

M. Falkland. Dans les premières années de ma vie, j'avais été habitué à être à-peu-près mon maître. Quand j'étais entré au service de M. Falkland, mes habitudes personnelles avaient un peu cédé à la nouveauté de ma position, et les hautes qualités de mon protecteur avaient gagné toutes mes affections. A la nouveauté et à son influence avait immédiatement succédé la curiosité. La curiosité, tant qu'elle avait duré, avait été en moi un principe plus puissant que même l'amour de l'indépendance. J'aurais sacrifié à cette passion ma liberté et ma vie; je me serais soumis à la condition d'un nègre des Antilles ou aux tortures infligées par les sauvages du nord de l'Amérique; mais maintenant l'effervescence de la curiosité était passée.

Tant que les menaces de M. Falkland s'étaient bornées à des termes vagues et généraux, j'avais pu les endurer. Je sentais toute l'inconvenance de l'action que

que j'avais commise, et ce sentiment me rendait soumis. Mais quand il alla plus loin , et en vint à me prescrire ma conduite article par article , je sentis ma patience à bout. Il voulut étendre son pouvoir au-delà des limites de la politique et de la prudence, et dès-lors il en rendit l'existence même contestable. Il me sembla que tout ce que pourrait m'infliger sa rage irritée par la rebellion la plus ouverte, ne serait rien auprès de l'esclavage qu'il prétendait actuellement m'imposer. J'avais couru des hasards pour satisfaire une curiosité puérile et déraisonnable; j'étais déterminé à m'exposer avec non moins de résolution , s'il le fallait , pour la défense du premier bien de la vie. Au reste, j'étais disposé à traiter à l'amiable d'une conciliation de nos intérêts; je consentais volontiers à l'engagement que M. Falkland n'aurait jamais rien à redouter de ma part; mais en revanche j'attendais aussi que je n'aurais à souf-

frir aucune usurpation sur mes droits, et qu'on me laisserait suivre la direction de mon propre jugement.

Je continuai donc à rechercher avec empressement la société de M. Forester, et c'est la nature d'un commerce d'amitié qui ne va pas en déclinant, d'augmenter toujours progressivement. M. Falkland en fit l'observation, et son trouble fut visible. Toutes les fois que je m'apercevais de ce trouble, et que j'en devinais la cause, je ne pouvais m'empêcher de témoigner quelque confusion ; ce qui ne tendait nullement à soulager son mal. Un jour il me tira à part, et avec un regard à-la-fois mystérieux et terrible, il me parla ainsi :

« Jeune homme, j'ai un avis à vous » donner. C'est peut-être la dernière » fois que vous pourrez en profiter. Je » n'entends pas être toujours le jouet » de votre simplicité et de votre inex- » périence ; je ne veux pas que votre » faiblesse triomphe de ma force. Ne

» vous jouez point à moi. Vous ne vous
» doutez guères de l'étendue de ma
» puissance. Dans ce moment les instru-
» mens de ma vengeance vous envi-
» ronnent de toutes parts ; ils vous en-
» veloppent sans que vous puissiez les
» apercevoir , et ils vous saisiront au
» moment où vous vous croirez le plus
» à l'abri de leur atteinte. Vous n'êtes
» pas plus sous la main toute-puissante
» de Dieu que sous la mienne. Si vous
» risquez seulement de me toucher du
» bout du doigt ; des heures, des mois,
» des années de tortures dont vous ne
» pouvez vous faire la moindre idée,
» seront le châtiment de votre témérité.
» Souvenez-vous en. Je ne parle pas en
» vain. Il n'y a pas un mot de ce que
» je vous dis qui ne soit exécuté dans
» toute sa rigueur si vous osez me pro-
» voquer. »

On peut croire que ces menaces ne furent pas sans effet. Je me retirai sans rien dire. Toutes les facultés de mon

ame se révoltaient contre le traitement que j'endurais, et pourtant je ne pus proférer un mot. Pourquoi ne pus-je pas rendre tout ce dont mon cœur était plein, ou proposer le compromis dont j'avais projetté les articles? Ce fut le défaut d'expérience et non de courage qui me réduisit au silence. Chacune des actions de M. Falkland portait un caractère nouveau, et je n'étais pas préparé à y répondre. Peut-être trouvera-t-on que le plus grand héros du monde est redevable de la propriété de sa conduite dans toutes les circonstances, à l'habitude qu'il a de rencontrer des difficultés, et d'appeler promptement à soi toute l'énergie de son ame.

Je contemplais avec le dernier étonnement les procédés de mon maître. Un sentiment d'humanité et de bonté générale était une des parties fondamentales de son caractère; mais, à mon égard, ce sentiment était stérile et inactif. Son intérêt personnel exigeait qu'il se con-

ciliât mon affection ; mais il aimait mieux me gouverner par la terreur, et me tenir sans cesse sous son œil infatigable. Je méditais avec les sensations les plus tristes sur la nature de mon infortune. Je n'imaginais pas de créature humaine dans une position aussi digne de pitié que la mienne. J'étais comme si chacun des atômes qui me composait eût eu une existence séparée, et que tous s'agitassent au-dedans de moi comme autant de vermisseaux. Je n'avais que trop de raison de croire que les discours de M. Falkland n'étaient pas de vaines paroles. Je connaissais son génie ; je sentais la force de son ascendant. Si j'en venais aux prises avec un tel homme, quel espoir avais-je de vaincre ? Si j'étais vaincu, quelle était la peine qui m'attendait ? Hé bien donc, le reste de ma vie sera dévoué à un assujettissement digne du dernier des esclaves ! affreux arrêt ! Et s'il était ainsi, qui me garantirait contre les injustices d'un homme

défiant, capricieux et déjà criminel? J'enviais le sort du malheureux attaché sur l'échafaud. J'enviais celui de la victime de l'inquisition au milieu des tortures. Au moins, m'écriais-je, ils savent ce qu'ils ont à souffrir; et moi, je ne puis que m'imaginer ce qu'il y a de plus épouvantable, et me dire ensuite: Le sort qui m'est réservé est pire encore que tout cela.

Heureusement pour moi, ces sensations n'étaient que passagères; la nature humaine ne pourrait pas supporter long-temps ce que j'éprouvais. Par dégrés mon ame secoua son fardeau. L'indignation succéda aux émotions de la terreur. Les sentimens hostiles de M. Falkland excitèrent en moi des sentimens de même nature. J'étais déterminé à ne jamais me permettre contre lui un seul mot qui pût blesser sa réputation, bien moins encore à rien laisser percer du grand secret de sa vie. Mais en abjurant entièrement tout rôle offensif, je pris

bien la résolution de me tenir ferme sur la défensive. A quelque prix que ce fût, je voulais conserver la liberté d'agir d'après les déterminations de ma volonté. Si je venais à avoir le dessous dans cet assaut, il me resterait au moins la consolation de penser que je m'étais comporté avec énergie. A mesure que je m'affermis dans cette détermination, je négligeai les petites attaques, afin de recueillir toutes mes forces pour mon grand objet, et je sentis la nécessité d'agir avec réflexion et avec une combinaison de mesures. Je roulais sans cesse dans ma tête des plans pour ma délivrance; mais j'étais fort occupé à ne pas me décider sur le choix avec trop de précipitation.

J'étais dans cet état d'irrésolution et d'incertitude, quand M. Forester mit fin à son séjour. Il s'aperçut d'un changement étrange dans ma conduite à son égard, et il m'en fit des reproches avec sa manière franche et ouverte. Je ne

lui répondis que par un coup-d'œil morne et mystérieux, et par un silence aussi triste qu'expressif. Il tenta de s'en expliquer avec moi ; mais je mettais autant de soin à l'éviter que j'avais mis auparavant d'empressement à le chercher ; et, comme il me l'a dit depuis, il nous quitta frappé de l'idée qu'il y avait une mauvaise destinée attachée à notre maison, qui rendrait malheureux tous ceux qui l'habitaient, sans qu'il fût possible à aucun observateur d'en pénétrer la cause.

CHAPITRE VIII.

Il s'était écoulé trois semaines depuis le départ de M. Forester, quand M. Falkland m'envoya pour affaires à une terre qu'il possédait dans le comté voisin, à environ 50 milles de la résidence principale. La route que j'avais à prendre était dans une direction fort éloignée de la demeure de M. Forester. Je revenais de l'endroit où l'on m'avait envoyé, quand je me mis à repasser dans mon imagination toutes les circonstances de ma position actuelle, et qu'enseveli dans ces profondes méditations, je vins à perdre toute idée des objets qui m'environnaient. La première résolution à laquelle je m'arrêtai, ce fut d'échapper à la jalousie clairvoyante et au despotisme insupportable de M. Falkland ; la seconde, fut de mettre toute la prudence et la réflexion possibles pour me pré-

munir contre les dangers dont je prévoyais que ma tentative serait accompagnée.

La tête remplie de tous ces sujets de méditation, je me laissai conduire par mon cheval pendant un espace de plusieurs milles avant de m'apercevoir que je m'étais tout-à-fait écarté de ma route. A la fin je revins à moi, et j'examinai tout ce qui m'entourait; mais je ne découvris aucun objet propre à me remettre sur la voie. De trois côtés je voyais la plaine s'étendre aussi loin que l'œil pouvait atteindre; et du quatrième j'aperçus à quelque distance un bois assez considérable. A peine y avait-il devant moi une seule trace qui témoignât que cet endroit eût été fréquenté par une créature humaine. Le meilleur expédient qui se présenta à moi, ce fut de diriger ma course vers le bois dont j'ai parlé, et ensuite de suivre, du mieux que je pourrais, les sinuosités de l'enclos. Par-là je me trouvai, au bout

de quelque temps, à l'extrémité de la plaine; mais je n'en étais pas moins embarrassé de savoir quelle route je devais suivre. Un ciel gris et nébuleux me dérobait le soleil; j'eus l'idée de longer toujours la lisière du bois, et je franchis avec quelque difficulté les haies et les autres obstacles qui se présentaient de temps en temps sur mon passage. J'avais l'esprit morne et abattu; la tristesse du temps et la solitude qui m'environnaient influaient sur la situation de mon ame. J'avais déjà fait beaucoup de chemin, et je me sentais accablé de faim et de fatigue quand je vins à découvrir une route et une petite auberge à peu de distance. Je poussai jusques-là, et après quelques informations prises, je trouvai qu'au lieu de suivre ma véritable route j'en avais pris une qui me conduisait plutôt à la demeure de M. Forester qu'à la nôtre. Je mis pied à terre, et j'allais entrer dans l'auberge quand M. Forester lui-même s'offrit à ma vue.

Il m'aborda amicalement, m'invita à entrer avec lui dans la chambre qu'il venait de quitter, et s'informa du hasard qui m'avait amené dans cet endroit. Tandis qu'il me parlait, je ne pus m'empêcher de penser à la singularité des circonstances qui nous rapprochaient encore une fois, ce qui me fit naître une foule d'autres idées. M. Forester me fit apporter quelques rafraîchissemens, et je m'assis. Pendant tout ce temps, une pensée me revenait toujours à l'esprit : « M. Falkland ne saurait jamais rien de cette rencontre; voici une occasion qui se présentait à moi, et si je n'en profitais pas, je méritais tout ce qu'il pourrait m'en arriver. J'étais à même de conférer avec un ami, un ami puissant, sans crainte d'être épié ou surveillé. » Est-il surprenant que j'aie été tenté de m'ouvrir à lui, non pas sur le sort de M. Falkland, mais sur ma propre situation, et de prendre les conseils d'un homme

de mérite et d'expérience, quand j'avais à ce qu'il me semblait les moyens de le faire, sans entrer dans le moindre détail qui pût être injurieux à mon maître ?

M. Forester n'avait guères moins d'empressement de son côté, d'apprendre pourquoi je me trouvais malheureux, et pourquoi, pendant les derniers jours de sa résidence chez nous, j'avais évité sa compagnie d'une manière aussi marquée que j'avais paru d'abord la rechercher. Je lui répondis qu'il ne pouvait attendre de moi sur cet article, qu'une satisfaction assez imparfaite, mais que je lui donnerais avec plaisir tous les éclaircissemens qui étaient en mon pouvoir. « Le fait est, poursuivis-je, que pour certaines raisons, » il m'est impossible d'avoir un seul » moment de tranquillité, tant que je » serai sous le même toît que M. Falkland. C'est une matière que j'ai » roulé cent fois dans ma tête en tous

» les sens possibles, et je suis à la fin
» convaincu que je me dois à moi-
» même de me retirer de son service. »
J'ajoutai que je me doutais bien que par cette demi-confidence, je m'exposais à me voir désapprouvé plutôt que soutenu par lui, mais je lui déclarai que j'étais fermement convaincu que s'il était possible qu'il fût tout ce dont il s'agissait, quelqu'étrange que ma conduite pût lui paraitre pour le moment, il ne manquerait pas d'applaudir à ma réserve.

Il parut rêver pendant un moment sur ce que je venais de lui dire, et puis me demanda quelle raison j'avais de me plaindre de M. Falkland? Je répliquai que je conservais le plus profond respect pour mon maître; que j'admirais ses rares et excellentes qualités; que je le regardais comme formé pour le bien de l'espèce humaine; que je serais à mes propres yeux le dernier des hommes, si je me permettais un seul mot

qui fût à son désavantage ; mais que tout cela ne servait à rien ; que je ne pouvais lui convenir ; que peut-être je ne valais pas assez pour lui ; et qu'enfin, quoi qu'on pût dire, j'étais certain d'être extrêmement malheureux tant que je resterais dans sa maison.

J'observai que M. Forester me fixait avec beaucoup de curiosité et de surprise, mais je ne m'arrêtai pas pour le moment à cette circonstance. Revenu à lui-même, il me demanda pourquoi la chose étant ainsi je ne quittais pas son service. Je lui répondis qu'il touchait là le point qui contribuait le plus de tous au malheur de ma position. Que M. Falkland n'ignorait pas combien mon sort actuel me déplaisait ; peut-être lui paraissais-je déraisonnable, injuste ; mais je savais très-bien qu'il n'en viendrait jamais à donner son consentement à ce que je m'en allasse de chez lui.

M. Forester m'interrompit alors, et me dit en souriant que je me créais des

fantômes, et que je m'exagérais mon importance, ajoutant qu'il se chargerait de lever la difficulté ainsi que de me procurer une place qui me fût plus agréable. Son offre m'allarma sérieusement. Je répliquai que je le suppliais de ne songer pour rien au monde, à s'ouvrir sur ce sujet à M. Falkland. J'ajoutai que peut-être ne faisais-je que montrer ma faiblesse, mais que dans la vérité, aussi peu au fait du monde et des affaires que je l'étais, malgré toute ma répugnance à garder ma place, je craignais de m'aller exposer, de propos délibéré, au ressentiment d'un homme aussi puissant que M. Falkland; que si lui, M. Forester, avait la bonté de m'aider de ses conseils dans cette circonstance, ou seulement qu'il me permît de compter sur sa protection, dans le cas de quelque événement que je ne prévoyais pas, c'était tout ce que j'osais lui demander; et qu'avec un tel encouragement je pourrais me hasarder à suivre mon penchant

avec plus d'assurance, et à travailler moi-même à recouvrer ma tranquillité.

Après que je me fus ainsi ouvert à ce généreux ami, autant que je pouvais le faire sans manquer aux convenances, et sans compromettre ma propre sûreté, il resta quelques momens en silence, et paraissant réfléchir profondément. A la fin m'adressant la parole avec un air de sévérité qui ne lui était pas ordinaire: « Jeune homme, me dit-il, j'ai peur » que vous ne fassiez pas assez d'atten- » tion à la nature des choses que vous » venez de me dire. Il y a là du mystère; » il y a quelque chose que vous ne » pouvez pas prendre sur vous de me » déclarer; le mystère suppose toujours » quelque grand tort d'une manière ou » de l'autre; que dois-je penser de vous? » Sentez-vous quelle prévention vous » faites naître vous-même contre vous » dans le début de votre carrière? »

Je répondis que quelle que pût être

cette prévention, j'étais forcé de m'y soumettre ; mais que la droiture et la pureté de son cœur me faisaient espérer qu'il ne donnerait pas une mauvaise interprétation à une réserve indispensable.

Il reprit : « Fort bien, fort bien, il » en sera ce que vous voudrez. il était » absolument nécessaire que je vous » donnasse cet avertissement. Je vous » déclare que je n'approuve nullement » cette conduite, et que je suis persuadé » qu'aucune explication possible ne sau» rait la justifier. Quelle bonne raison » pourriez-vous donner d'une aussi » étrange obstination ? Croyez que je » suis dans le cas d'en juger mieux que » vous, et je vous exhorte à agir tout » autrement. »

« Monsieur, répondis-je, ce n'est » qu'après y avoir bien réfléchi que je » vous parle ainsi. Je vous ai fait con» naître la résolution que j'ai prise, et » quelles qu'en soient les conséquences,

» je ne dois pas m'en départir. Si, dans le
» malheur que j'éprouve, vous me re-
» fusez vos secours, tout est dit ; cette
» ouverture de ma part ne m'aura servi
» à rien qu'à vous déplaire et à vous
» donner de moi une mauvaise opinion.»

« Non, non, reprit-il, tout n'est pas
» dit pour cela. Vous avez une fort
» mauvaise tête, et il faut que j'aie l'œil
» sur vous. Je ne puis avoir en vous
» autant de confiance que j'en ai eu
» jusques à présent ; mais je ne vous
» abandonnerai pas pour cela. En dépit
» de tous mes principes, la balance
» penche encore pour vous. Combien
» de temps s'y tiendra-t-elle ; c'est ce que
» je ne saurais dire ; car vous lui avez
» donné une furieuse secousse. Je ne
» m'engage à rien ; mais j'ai pour règle
» d'agir exactement comme je suis af-
» fecté. Je ferai donc pour le moment
» ce que vous désirez de moi : Dieu
» veuille que ce soit pour le mieux. Soit
» à présent, soit dans un autre temps,

» je vous recevrai dans ma maison avec
» la confiance que je n'aurai pas lieu
» de m'en repentir, et que tout ceci
» s'éclaircira aussi favorablement que
» peut le désirer l'homme le plus jaloux
» de votre bien-être. »

Nous en étions ainsi à traiter cette matière si importante pour ma tranquillité, avec tout l'intérêt qu'elle méritait, quand un événement, le plus cruel de tous ceux que j'aurais pu redouter, vint nous interrompre. Sans se faire annoncer, et comme si la foudre l'eût vomi sur nous, M. Falkland parut dans la chambre. J'appris ensuite que M. Forester était venu jusqu'à cet endroit pour aller à la rencontre de M. Falkland, avec lequel il avait rendez-vous à la poste voisine. M. Forester avait été retenu dans l'auberge où nous étions, par notre conversation, qui lui avait fait un moment oublier son rendez-vous, tandis que M. Falkland, ne le trouvant pas au lieu indiqué, avait toujours été en avant sur

la route de la maison de son frère. Mais, pour moi, cette rencontre était alors la chose la plus inexplicable du monde.

En un instant je prévis l'affreuse complication de malheurs que renfermait cet événement. Aux yeux de M. Falkland l'entrevue d'entre moi et son parent devait paraître l'effet non du hasard, mais d'un projet concerté. J'étais totalement hors de la route du lieu où il m'avait envoyé; j'étais dans un chemin qui conduisait directement à la maison de M. Forester. Que devait-il penser de ceci? Pour quel motif me pouvait-il supposer en cet endroit? Que j'eusse dit la vérité, c'est-à-dire que j'étais venu là sans dessein et simplement parce que je m'étais égaré, j'aurais eu l'air de débiter un mensonge le plus impudent qu'on eût jamais inventé.

Me voilà donc pris sur le fait, et en relation avec l'homme dont la société m'avait été si sévérement interdite. Mais, dans la circonstance, cette relation avait

un caractère bien différent de celle qui avait déjà causé tant d'inquiétudes à M. Falkland. Alors elle avait lieu ouvertement et sans mystère ; ainsi la présomption était qu'elle n'avait pour objet rien qui fût dans le cas d'être caché. Mais l'entrevue actuelle, en la supposant concertée, avait, au dernier dégré, tous les caractères de la clandestinité. Et non-seulement elle était clandestine, elle était encore de ma part une entreprise excessivement périlleuse. C'était avec les plus terribles menaces qu'une relation avec M. Forester m'avait été défendue, et M. Falkland n'ignorait pas quelle profonde impression ces menaces avaient faites sur mon imagination. Ainsi une telle rencontre ne pouvait pas avoir été concertée pour un objet ordinaire, pour un objet dont la seule pensée ne le mît pas au supplice. Tel était mon crime ; telle était l'angoisse affreuse que devait causer ma présence en ce lieu ; et il était raisonnable de supposer que la peine

qui m'était réservée y serait proportionnée. Les menaces de M. Falkland retentissaient encore à mon oreille, et j'étais dans un vrai délire de terreur.

La conduite du même homme est souvent si différente d'elle-même, dans certaines circonstances, qu'elle est impossible à expliquer. Dans cette crise si terrible pour lui, M. Falkland ne parut pas le moins du monde agité par ses passions. Il fut un moment muet de surprise; ses yeux furent comme éblouis de ce qu'ils voyaient, mais la minute d'après, pour ainsi dire, il fut parfaitement calme et maître de lui-même. S'il en eut été autrement, je ne doute pas que je n'eusse osé entreprendre une explication, et y mettre tant de franchise et d'assurance qu'elle n'eût pu produire qu'un très-bon effet pour moi. Mais, dans cet état de choses, je me laissai subjuguer; je cédai, comme j'avais déjà fait, à l'influence accablante de la surprise. A peine osais-je souffler; je regar-

dais tous les objets d'un air inquiet et stupide. M. Falkland, tranquillement, m'ordonna de retourner au logis et de prendre avec moi le valet qu'il avait amené avec lui. J'obéis sans dire un mot.

J'ai su par la suite qu'il s'était informé de M. Forester, dans le plus grand détail, des circonstances de notre rencontre, et que celui-ci voyant que le fait était découvert, et se laissant aller à cette habitude de franchise si difficile à contraindre quand elle a bien pris racine dans un caractère, avait raconté à M. Falkland tout ce qui s'était passé, sans taire même les observations que ma confidence lui avait fait faire. M. Falkland avait répondu à cette communication par un silence étudié et équivoque, qui n'avait nullement opéré à mon avantage sur l'esprit déjà prévenu de M. Forester. Ce silence était en partie une suite de l'état d'attention et d'anxiété où était son esprit; peut être aussi était-

il

il en partie calculé pour l'effet qu'il devait naturellement produire ; M. Falkland n'étant nullement éloigné d'encourager des préventions contre la réputation d'un homme qui pouvait quelque jour attaquer la sienne.

Quant à moi, je repris le chemin du logis, car il n'y avait pas à résister. M. Falkland, avec un dessein auquel il avait su donner adroitement l'apparence d'un hasard, avait eu soin d'envoyer avec moi un garde pour accompagner son prisonnier. Il me semblait que j'étais conduit à l'une de ces forteresses fameuses dans l'histoire du despotisme, où le sort de la malheureuse victime reste inconnu pour jamais ; et quand j'entrai dans ma chambre, je me regardai comme dans un cachot. Je songeai que j'étais à la merci d'un homme dont ma désobéissance avait exaspéré la cruauté déjà exercée par des meurtres successifs. Quelquefois je m'étais bercé des plus brillantes chimères, j'avais rêvé

les plaisirs, l'autorité, les honneurs m'environnant au milieu de ma carrière. Eh! qui n'en a fait autant? sur-tout quand on est né avec une imagination aussi active et une ame aussi ardente que la mienne? Ces riantes perspectives se fermaient pour jamais; je tombais à l'entrée de cette carrière que j'avais parcourue si long-temps en idée, avec d'inexprimables délices; ma mort pouvait n'être différée que de quelques heures. J'étais la victime sacrifiée au tourment d'une conscience coupable, aussi incapable de repos qu'insatiable de crimes; j'allais être effacé de la liste des vivans, et mon sort resterait enseveli dans un secret éternel; l'homme qui allait ajouter mon homicide à tous ses crimes passés, se montrerait le lendemain au public, et recevrait encore les applaudissemens et les témoignages de l'admiration des hommes.

Au milieu de toutes ces épouvantables images, une idée vint adoucir un peu

mes souffrances ; c'était le souvenir de cette tranquillité si étrange et si inexplicable qu'avait montrée M. Falkland au moment où il m'avait découvert en tête-à-tête avec M. Forester. Ce n'e t pas que j'y fusse trompé ; je savais fort bien que ce calme était passager et qu'il serait suivi d'une tempête horrible et d'un déluge des plus féroces passions. Mais un homme poursuivi par des terreurs telles que les miennes, s'accroche au moindre roseau. Je me dis à moi-même que cette tranquillité était un moment important à saisir ; que plus il devait être d'une courte durée, plus il fallait se hâter d'en profiter. Je ne pouvais pas supporter l'idée que ce serait peut-être par faute d'activité ou de hardiesse de ma part que les craintes dont j'étais assailli viendraient à se réaliser. En un mot, par la raison même que je redoutais déjà la vengeance de M. Falkland, je pris la résolution de risquer la possibilité de la rendre encore plus implaca-

ble et de terminer tout d'un coup mes affreuses incertitudes. Ajoutez à ceci, que j'avais déjà fait part à M. Forester de la position où j'étais, et qu'il m'avait donné une assurance positive de sa protection. Cette pensée revenait volontiers à mon esprit, qui y puisait encore de l'encouragement et de la consolation dans ma situation désespérée. Poussé par ces réflexions, je me mis à écrire la lettre suivante à M. Falkland.

Monsieur,

« J'ai formé le projet de quitter votre
» service; c'est une mesure que nous de-
» vons tous les deux désirer. Alors je re-
» deviendrai, comme il est juste, maître
» de mes actions, et vous vous serez
» délivré de la présence d'une personne
» dont vous ne supportez la vue qu'avec
» répugnance. »

« Pourquoi voudriez-vous m'assujet-
» tir à une pénitence éternelle? Pour-
» quoi voudriez-vous étouffer dans la

» souffrance et le désespoir toutes les
» espérances de ma jeunesse ? Consultez
» les principes d'humanité qui ont mar-
» qué le cours de toutes vos actions, et
» que je ne sois pas, je vous en supplie,
» l'objet d'une rigueur inutile. Mon
» cœur est pénétré de reconnaissance
» pour toutes vos bontés. Pardonnez à
» mon sincère repentir les fautes de ma
» conduite. Je regarde le traitement
» que j'ai reçu dans votre maison,
» comme une suite presque continuelle
» de bienfaisance et de générosité. Je
» n'oublierai jamais les obligations que
» je vous ai, et jamais je n'y serai in-
» fidèle.

» Je demeure, monsieur,

» Votre très-reconnaissant, très-
» respectueux et très-dévoué
» serviteur,

» Caleb Williams. »

Ce fut ainsi que j'employai la soirée

d'un jour à jamais mémorable dans l'histoire de ma vie. M. Falkland n'étant pas encore rentré, quoiqu'on l'attendît d'un moment à l'autre j'eus l'idée de me servir du prétexte de la fatigue, pour esquiver une entrevue avec lui. Je me mis au lit. Le lendemain matin j'appris qu'il n'était revenu que fort tard, qu'il m'avait fait demander, et qu'ayant su que j'étais au lit, il n'en avait pas dit davantage. Assez satisfait de ce rapport, je descendis au sallon du déjeûner, et j'y restai quelque temps à arranger des livres et à terminer quelques autres petites occupations, en attendant que monsieur Falkland parût. Au bout de quelques minutes, je reconnus son pas que je distinguais à merveille, dans le corridor du sallon. A l'instant même il s'arrêta, et je l'entendis qui parlait à quelqu'un, d'un ton assez délibéré quoiqu'en baissant un peu la voix; mais, par mon nom qu'il répéta à plusieurs fois, je compris qu'il s'informait de moi. Alors,

conformément au plan auquel j'avais cru devoir m'arrêter, je posai ma lettre sur la table à l'endroit où il avait coutume de s'asseoir, et je sortis par une porte au moment où il entrait par l'autre. Cela fait je me retirai, dans l'attente de l'événement, à une petite pièce qui formait cabinet au bout de la bibliothèque, et où je me tenais assez souvent.

Il n'y avait que trois minutes que j'y étais quand j'entendis la voix de M. Falkland qui m'appelait. Je vins à la bibliothèque, où il était. « Voici votre lettre », me dit-il, en la jetant devant moi. Il avait l'air d'un homme qui médite quelque chose de terrible, et qui cherche à se donner un extérieur d'indifférence et d'insensibilité. Je ne puis pas me faire l'idée d'une contenance plus propre à imprimer l'horreur ou à jeter l'alarme dans le cœur de la personne qui se trouvait être le second d'une pareille entrevue.

« Mon cher, continua-t-il, je crois

» que vous m'avez montré à-peu-près » tous vos tours, et que je sois damné, » si la farce n'est pas bientôt à sa fin. » Avec vos petites gentillesses et toutes » vos escapades, vous m'avez pourtant » appris quelque chose; c'est qu'au lieu » de me tourmenter comme j'ai fait, » pour éviter vos piqûres, je ne bron- » cherai pas, à présent, plus qu'un » éléphant. Je vous écraserai, au bout » de tout, avec la même indifférence » que je le ferais de tout autre mé- » chant petit insecte qui troublerait ma » tranquillité.

» Je crois que vous avez vous-même » prononcé sur votre sort. Je suis à-peu- » près sûr que vous ne serez pas con- » tent que vous ne m'ayez attiré tout » entier sur vous. Au reste, vous pou- » vez essayer. La seule chance qu'il y » ait pour vous est dans la patience à » endurer ce qui vous attend. Je suis » à présent parfaitement insensible à » tout ce que vous pouvez avoir à souf-

» frir, mais je n'y trouve aucun plaisir.
» Je vous laisserai là, s'il m'est pos-
» sible.

» Je ne sais ce qui a donné lieu à
» votre entrevue d'hier avec M. Fo-
» rester; c'est peut-être dessein ; c'est
» peut-être hasard ; mais que ce soit ce
» que cela voudra, je ne l'oublierai
» pas. Vous m'écrivez ici que vous avez
» envie de quitter mon service. A cela,
» ma réponse est bientôt faite : vous ne
» le quitterez qu'avec la vie. Si vous
» en faites seulement la tentative, c'est
» une sottise que vous aurez à maudire
» tant que vous existerez. C'est-là ma
» volonté; il n'y a pas à y résister. Le
» moment où vous me désobéirez sur
» cet article, comme sur tout autre,
» sera celui qui mettra fin pour jamais
» à vos extravagances. Il se peut que
» votre situation soit très-misérable ;
» c'est votre affaire. Tout ce que je
» sais, c'est qu'il ne tient qu'à vous
» d'empêcher qu'elle ne devienne pire.

» il n'y a ni chance, ni temps qui » puisse la rendre meilleure.

» N'allez pas croire que j'aie peur de » vous. Je porte une armure contre la» quelle tous vos traits sont impuissans. » J'ai creusé un abîme pour vous, et » de quelque côté que vous veuilliez » remuer, en avant ou en arrière, à » droite ou à gauche, il est tout prêt » à vous engloutir. Gardez-vous de faire » le moindre mouvement. Si une fois » vous y tombez, vous pourrez appeler » à vous si haut qu'il vous plaira, il » n'y aura pas d'homme sur terre qui » entende vos cris; arrangez une his» toire quelque plausible, quelque » vraie même qu'elle soit, le monde » entier vous aura en exécration comme » un vil imposteur. Votre innocence » ne vous servira à rien; je me ris d'une » aussi faible défense. C'est moi qui » vous dis cela; vous pouvez m'en » croire. Est-ce que vous ne savez pas, » misérable ver de terre », ajouta-t-il en

changeant de ton, tout-à-coup et en frappant la terre avec furie, « que j'ai » juré de conserver à tout prix ma ré- » putation, qui m'est plus chère que » l'univers et tous ses habitans pris en- » semble ? Et vous avez cru pouvoir y » toucher ! Allez, reptile ; cessez de » lutter contre un pouvoir insurmon- » table. »

Cet endroit de mon histoire est celui sur lequel je réfléchis avec moins de complaisance. Comment se fit-il que je fus encore une fois entièrement subjugué par le ton impérieux de M. Falkland, et que je n'eûs pas la force de proférer un mot ? Le lecteur aura occasion de s'apercevoir par la suite, en beaucoup de circonstances, que je ne manquais ni de facilité, pour imaginer des ressources, ni de courage pour entreprendre ma justification. La persécution a donné à la fin de la fermeté à mon caractère, et elle m'a appris à me comporter en homme. Mais dans la circonstance actuelle, je fus

étourdi, confondu, muet d'effroi et d'irrésolution.

Le discours que je venais d'entendre était dicté par la frénésie, et il fit naître en moi un transport du même genre. Il me détermina à faire la chose même qu'on m'interdisait avec des menaces si redoutables, et à fuir sur-le-champ de la maison de mon maître. Je ne pouvais pas m'expliquer avec lui; je ne pouvais pas non plus endurer le joug honteux qu'il m'imposait. Ce fut envain que la raison vint à mon secours, et m'avertit de la témérité d'une mesure prise sans maturité et sans préparation. J'étais dans un état où la raison n'avait plus de pouvoir. Il me semblait que j'aurais pû froidement examiner toutes les objections et les raisonnemens qui s'élevaient contre mon projet, apercevoir que la prudence, la vérité, le sens commun même étaient de leur côté, et dire au bout de tout cela: je suis entraîné par un guide plus énergique et plus puissant que vous.

Je ne fus pas long à mettre en exécution ce que j'avais si promptement résolu. Je fixai le soir même pour l'époque de mon évasion. J'avais peut-être, même dans un intervalle aussi court, assez de temps pour délibérer. Mais toute réflexion était inutile; mon parti était pris, et chaque moment qui s'écoulait ne faisait qu'ajouter à l'impatience inexprimable avec laquelle je brûlais de me mettre en liberté. Les heures s'observaient régulièrement dans la maison; et celle que je choisis pour mon entreprise, ce fut une heure du matin. Je descendis tranquillement de ma chambre, une lampe à la main; je suivis un passage qui conduisait à une petite porte donnant sur le jardin, ensuite je traversai le jardin jusques à une barrière qui séparait une allée d'ormes et un sentier du dehors de la maison.

A peine pouvais-je en croire ma bonne fortune quand je vis mon projet aussi avancé vers son exécution, sans qu'il se

fût présenté le moindre obstacle. Les images terribles que les menaces de M. Falkland me mettaient sans cesse devant les yeux, me faisaient craindre de me voir arrêté et découvert à chaque pas, quoique la passion qui m'entraînait me fît toujours avancer avec la résolution du désespoir. Apparemment qu'il comptait trop sur l'effet de l'avertissement qu'il venait de m'intimer d'un ton si impérieux et si significatif, pour juger nécessaire de prendre quelques précautions contre un pareil événement. Quant à moi, ravi de la manière favorable dont s'était terminée ma sortie, j'en tirai un excellent augure pour la réussite finale de mon entreprise.

CHAPITRE IX.

Le premier plan qui m'était venu à l'idée, c'était de gagner la grande route la plus voisine, et de prendre le premier carrosse public allant à Londres. J'imaginai que je serais là plus à l'abri des recherches, si la vengeance de M. Falkland le portait à me poursuivre, et je ne doutai pas de trouver bientôt parmi les ressources multipliées de la capitale, une manière avantageuse de placer ma personne et mes talens. Dans mon arrangement, je gardai M. Forester comme une dernière ressource, à laquelle je n'aurais recours que dans le cas où j'aurais besoin d'une protection directe contre les traits du pouvoir et de la persécution. Ce qui me manquait surtout, c'était cette expérience du monde qui peut seule nous rendre fécond en ressources, ou

au moins nous mettre à portée d'établir une juste comparaison entre celles qui s'offrent à nous.

Après avoir arrangé ma marche, le cœur rempli de joie, je poursuivis le sentier détourné dans lequel je me trouvais. Il faisait une nuit fort sombre, et il tombait une petite pluie très-fine; mais à peine m'en apercevais-je, jamais le ciel ne m'avait paru si serein et si brillant. Je ne touchais pas à terre. « Je suis » libre, me répétais-je mille fois à moi-» même. Qu'ai-je à démêler à présent » avec les dangers et les alarmes! Je sens » que je suis libre; je sens que je res-» terai toujours libre. Y a-t-il une puis-» sance capable de retenir dans les » chaînes une ame ardente et détermi-» née? Y a-t-il une puissance qui ait » le droit d'infliger la mort à un homme » quand toutes les facultés de son être » lui commandent de vivre? » Je ne reportais plus qu'un œil d'horreur et d'indignation sur le honteux assujettisse-

ment dans lequel j'avais été tenu. Je ne sentais pas de haine contre l'auteur de mes infortunes; la justice et la vérité ne me désavoueront pas ; je n'éprouvais que de la pitié pour la cruelle destinée à laquelle il semblait condamné. Mais ce n'était qu'avec un dégoût inexprimable que je pensais à ces erreurs qui font que chaque homme est réservé à être plus ou moins esclave ou tyran. Je ne pouvais revenir de l'aveuglement du genre humain, de ce qu'il ne se levait pas tout entier pour secouer le joug insupportable de la misère et de l'ignominie. Quant à moi, je pris bien la résolution ; et c'est un résolution à laquelle je n'ai jamais entièrement manqué, de me tenir toujours hors de cet odieux théâtre, et de ne jamais remplir le rôle d'opprimé ni d'oppresseur.

Pendant tout le cours de cette expédition nocturne, mon esprit demeura dans la chaleur de l'enthousiasme, plein de hardiesse et de confiance, et acces-

sible seulement à ce qu'il fallait de crainte pour le tenir dans une douce émotion, mais non pour me causer rien de pénible ou de douloureux. Après trois heures de marche j'arrivai sans accident au village où je comptais prendre une place pour la capitale. Si matin, tout était tranquille, aucun son de créature humaine ne frappa mon oreille. Ce ne fut qu'avec grande difficulté que je parvins à me faire introduire dans la cour d'une auberge où je trouvai un garçon d'écurie qui pensait ses chevaux. Je reçus de lui l'information peu agréable que le carrosse ne passant par cet endroit que trois fois par semaine, on ne l'attendait pas avant le lendemain six heures du matin.

Cette nouvelle commença à rabattre un peu les transports d'ivresse auxquels j'étais livré depuis l'instant où j'avais quitté la maison de M. Falkland. Toute ma fortune en argent comptant montait à environ onze guinées. J'en avais bien

à peu près cinquante de plus qui m'étaient venues de la succession de mon père; mais cette somme était placée de de manière à n'être pas à ma disposition pour l'instant, et je doutais même si je ne ferais pas mieux au bout du compte d'y renoncer tout-à-fait que de m'exposer en la réclamant à laisser un fil à mon persécuteur pour suivre mes traces, ce que j'avais le plus à redouter au monde. Il n'y avait rien que je désirasse aussi ardemment que d'anéantir tout moyen de communication entre nous pour l'avenir, de manière qu'il ne sût pas même si j'existais encore, et que de mon côté je n'entendisse pas seulement prononcer le nom de mon ancien maître.

Dans l'état où étaient mes affaires, je sentis que l'économie n'était pas une vertu à négliger, hors d'état, comme je l'étais, de prévoir les retards ou les obstacles qui pourraient contrarier mes projets quand une fois je serais arrivé à Londres. Pour cette raison et pour

d'autres encore, je crus devoir persister dans mon premier plan de voyager par le carrosse; la seule chose qui me restait à considérer, c'était de savoir comment je m'arrangerais pour qu'un délai de vingt-quatre heures ne devînt pas pour moi, par quelque fâcheuse rencontre, une nouvelle source de calamités. Il n'était nullement prudent de passer tout ce temps au village où je me trouvais; il ne me semblait même pas à propos de l'employer à continuer mon chemin à pied sur la grande route. En conséquence je me décidai à faire un circuit, dont la direction semblait d'abord s'écarter extrêmement de la route que je projettais; mais qui, rabattant tout d'un coup dans une autre chemin de traverse, me mettrait à même de gagner à la chute du jour une ville de marché plus voisine de douze milles de la capitale.

Après avoir ainsi fait mon arrangement pour la journée, et m'être bien

convaincu que c'était le plus convenable aux circonstances, je chassai de mon esprit toutes mes inquiétudes, et je me laissai aller à tous les différens sujets de distraction qui s'offraient à moi. Je m'arrêtais ou bien je poursuivais ma route, suivant l'impulsion du moment. Tantôt, couché sur un rivage, je restai plongé dans une douce rêverie; tantôt j'examinais en détail les différentes vues qui se succédaient les unes aux autres. Les brouillards du matin se dissipèrent, et firent place à un ciel pur et fortifiant. Avec cette ductilité d'esprit qui caractérise si bien la jeunesse, j'oubliai en un instant les alarmes qui étaient depuis long-temps mes compagnes inséparables, et je vis l'avenir se déployer devant moi sous mille formes toujours nouvelles. A peine si, dans tout le cours de mon existence, j'ai passé une journée de jouissances plus délicieuses et plus variées. Elle formait un contraste bien marqué et peut-être

assez salutaire avec les terreurs qui l'avaient précédée et les scènes terribles qui devaient la suivre.

J'arrivai le soir au lieu de ma destination; je m'informai de l'auberge où le carrosse avait coutume de loger. Comme j'entrais dans la cour je fus abordé par un homme à cheval qui y entrait au même instant, et qui me demanda si je ne m'appelais pas Williams.

Quoiqu'il fît déjà presque nuit quand j'avais gagné l'entrée de la ville, j'avais remarqué ce même homme qui venait en sens contraire au mien, et m'avait croisé à environ un demi-mille de là. Il m'avait lui-même observé avec un air de curiosité qui m'avait déplu, et autant que j'avais pu le distinguer, il m'avait paru d'assez mauvaise mine. Il n'y avait pas deux minutes qu'il m'avait dépassé, lorsque j'avais entendu le pas d'un cheval qui avançait lentement derrière moi. Cette circonstance m'avait causé quelque inquiétude. J'avais d'abord ralenti ma

marche, et ceci ne m'ayant servi de rien, je m'étais arrêté pour laisser passer le cavalier; ce qu'il avait fait. Un coup-d'œil que j'avais jeté sur lui, m'avait fait penser que c'était le même homme que j'avais déjà remarqué. Il avait pressé le pas de son cheval, et était entré dans la ville. J'avais continué, et peu de temps après, je l'avais vu à la porte d'un cabaret buvant un pot de bierre; ce que cependant je n'avais pu apercevoir à cause de l'obscurité, sinon à l'instant même que j'avais été tout près de lui. J'avais été toujours en avant et ne l'avais pas revu, si ce n'est, comme je l'ai déjà dit, quand il m'aborda dans la cour de l'auberge.

Cette aventure avait, pendant ma route, chassé la gaîté de mon esprit, et y avait fait naître mille idées sinistres. Cependant, en y pensant davantage, mes craintes m'avaient paru sans fondement; si j'étais poursuivi, il me semblait que ce devait être nécessairement par quel-

qu'un des gens de M. Falkland, et non pas par un étranger. Or, cet homme, j'étais bien sûr de ne l'avoir jamais vu de ma vie. Je m'étais cru dispensé même des préventions les plus simples, étant déjà presque nuit. Enfin, je m'étais déterminé à aller jusques à l'auberge pour y prendre les informations dont j'avais besoin.

Je n'eus pas plutôt entendu le bruit du cheval, à mon entrée dans la cour, ainsi que la question qui me fut faite par le cavalier, qu'aussitôt j'eus l'esprit frappé de l'affreuse certitude de tout ce que je craignais. Tout incident qui avait quelque liaison avec la situation à laquelle je venais d'échapper était fait pour me glacer d'effroi. Ma première idée fut de m'enfuir à travers champs, et de me fier pour ma sûreté à la vîtesse de mes jambes; mais la chose n'était guères praticable; je remarquai que mon adversaire était seul, et il me sembla que d'homme à homme je pouvais rai-
sonnablement

sonnablement espérer, de manière ou d'autre, de m'en débarrasser, soit par une ferme résolution, soit par les ressources de mon esprit.

Cette détermination prise, je lui répondis d'un ton brusque et résolu, que j'étais bien celui qu'il avait nommé. « Je » devine bien », ajoutai-je « pourquoi » vous venez, mais c'est inutile; vous » voudriez me ramener au château de » Falkland, mais on ne m'arrachera jamais en vie de cette place. Je n'ai » pas pris mon parti avant d'y avoir » bien réfléchi, ni sans avoir de fortes » raisons, et puisque je l'ai pris, l'univers entier ne me le ferait pas changer. Je suis Anglais, dieu merci, et » le privilége d'un Anglais, c'est d'être » seul maître et seul juge de ses actions. »

« Hé! là, là, me dit-il, calmez-vous » un peu. Pour quoi diable vous presser si fort de deviner mes intentions, » et de me dire les vôtres? Mais au reste, » vous avez deviné juste, et peut-être

» avez-vous à vous applaudir de ce
» qu'il n'y a rien de plus fâcheux pour
» vous dans ma commission. Ce qu'il
» y a de sûr, c'est que M. Falkland
» compte bien que vous allez revenir
» avec moi; et de plus, j'ai une lettre
» pour vous, et peut-être, quand vous
» l'aurez lue, ne serez-vous pas aussi
» obstiné. Si cela ne suffit pas, on verra
» après ce qu'on aura à faire. »

En disant ceci, il me donna la lettre; elle était de M. Forester, qu'il avait laissé, à ce qu'il me dit, à la maison de mon maître. Voici ce qu'elle portait:

WILLIAMS,

« Mon frère Falkland a envoyé le
» porteur de la présente pour vous
» chercher. Il s'attend que si on vous
» trouve, vous reviendrez à la maison.
» Je m'y attends aussi. Cela est de la
» dernière conséquence pour votre
» honneur et votre réputation. Quand
» vous aurez lu ceci, si vous êtes un

» bas et méprisable coquin, vous cher-
» cherez peut-être à vous enfuir. Si
» votre conscience vous dit que vous
» êtes innocent, il n'y a pas le moindre
» doute que vous reviendrez. Apprenez-
» moi si j'ai été votre dupe et si, au
» moment où je me laissais aller à votre
» extérieur de candeur et de simplicité,
» je n'étais que l'instrument d'un dé-
» terminé fripon. Si vous venez, j'en-
» gage ma foi que, pourvu que vous
» laviez votre réputation, non-seule-
» ment vous aurez la liberté d'aller par-
» tout où il vous plaira ; mais que vous
» aurez de moi tous les secours qui
» peuvent être en mon pouvoir. Pre-
» nez-y garde ! je ne m'engage à rien
» de plus. »

VALENTIN FORESTER.

Quelle lettre ! Pour une ame comme la mienne, brûlante de l'amour de la vertu, une pareille lettre était capable

de ramener, d'un bout du monde à l'autre, celui à qui elle était adressée. Les prisons, les tortures, les échafauds n'étaient rien auprès. Les idées qu'elle excita en moi remplirent toute la capacité de mon esprit, et fermèrent la porte à toute réflexion d'un autre genre.

Je repassais dans ma tête chaque incident remarquable qui avait pu m'arriver dans la maison de M. Falkland. Excepté l'affaire du coffre mystérieux, je ne me rappelais rien dont on pût faire sortir l'ombre d'une accusation de la nature de celle indiquée dans la lettre de M. Forester. Dans cette affaire, ma conduite, sans nul doute, avait été extrêmement répréhensible, et je n'y avais jamais repensé sans me la reprocher vivement. Mais je ne voyais pas que cette action fût de la nature de celles qu'on peut soumettre à la censure des lois. Bien moins encore pouvais-je me persuader que M. Falkland, que la seule possibilité de se voir découvert faisait

frissonner, et qui devait se regarder comme entièrement à ma discrétion, osât jamais mettre en avant un fait si étroitement lié avec la cause de son supplice continuel. En un mot, plus je méditais sur les expressions du billet de M. Forester, moins je pouvais m'imaginer la nature des scènes dont elles étaient en quelque sorte le prélude.

Toutefois l'impossibilité de pénétrer le mystère renfermé sous ces expressions n'était pas faite pour adoucir mes craintes. Elle ne servait, au contraire, qu'à rendre plus poignantes les alarmes dont j'étais rempli. Elle subjuguait toutes les facultés de mon ame, excepté mon courage. Quelles étonnantes ressources mon persécuteur avait il donc à son commandement? C'était maintenant que je commençais vraiment à le redouter. Toutes les terreurs qui jusqu'à présent avaient obsédé mon esprit, me semblaient des jeux d'enfans en comparaison de ce que j'éprouvais. Mais que

pouvais-je faire? C'était un ennemi qu'il fallait affronter et non pas fuir. « Dé-
» chire-moi en pièces, m'écriais-je,
» épouvantable et incompréhensible dé-
» mon ! Suspends ce corps misérable
» aux rayons d'un soleil brûlant qui le
» dessèche en poussière! Inflige-moi des
» tortures lentes et raffinées, inouies
» jusqu'à ce jour! tu le peux. Dans un
» coin ou dans un autre de la terre,
» tu peux m'atteindre! Mais mon hon-
» neur! mon honneur ne sera jamais ta
» victime! On m'entendra; on con-
» naîtra la vérité; tous les artifices de
» l'enfer ne sauraient l'empêcher. Je
» puis être le plus infortuné des hom-
» mes; mais mes persécuteurs eux-
» mêmes seront forcés de reconnaître
» mon innocence.

» Ami, dis-je au porteur de la lettre,
» après un long silence, vous avez rai-
» son. Vous m'avez remis une lettre bien
» extraordinaire, en vérité; mais j'y
» obéirai. Certainement je vous suivrai

» à présent, quelles qu'en soient les » conséquences. Jamais personne ne » pourra jeter de blâme sur moi, tant » qu'il sera en mon pouvoir de me laver » moi-même. »

Je sentis que dans la position où me mettait la lettre de M. Forester, il me convenait de montrer, non pas une simple volonté, mais l'empressement et l'impatience de retourner. Nous nous procurâmes un second cheval dans le village, et nous fîmes notre route, mon compagnon et moi, dans le plus parfait silence. Pendant ce temps j'avais l'esprit encore occupé à chercher l'explication de la lettre de M. Forester; mais tous mes efforts ne me conduisaient à rien de satisfaisant. Je connaissais bien toute la rigueur et l'inflexibilité de M. Falkland à poursuivre les desseins qu'il avait le plus à cœur; mais je savais aussi que tout principe de vertu et de magnanimité était naturel à son caractère.

Quand nous arrivâmes, il était plus de

minuit, et nous fûmes obligés de réveiller un des domestiques pour nous ouvrir. Je trouvai que M. Forester, dans l'idée que je pourrais arriver pendant la nuit, avait laissé un mot pour moi, dans lequel il me marquait de me mettre aussitôt au lit, et de prendre soin de n'être pas dans un état de fatigue ou d'épuisement pour l'affaire du lendemain. Je tâchai de me conformer à son avis, mais j'eus un sommeil fort agité et très-peu rafraîchissant. Cela ne me découragea pourtant pas; la singularité de ma situation, mes conjectures sur le présent, mes craintes sur l'avenir ne m'auraient pas même laissé la possibilité de m'abandonner à la langueur et à l'inactivité.

Le lendemain matin, la première personne que je vis, fut M. Forester. Il me dit qu'il ne savait pas encore ce que M. Falkland avait à alléguer contre moi, parce qu'il n'avait pas voulu le savoir. Il était venu le jour précédent

à la maison de son frère, où il avait rendez-vous pour régler quelques affaires indispensables, avec l'intention de repartir au moment où les affaires seraient terminées, sachant bien que cette façon d'agir serait la plus agréable à M. Falkand. Mais il n'était pas plutôt venu, qu'il avait trouvé toute la maison en alerte, parce qu'on venait d'avoir depuis quelques heures la première nouvelle de mon évasion. M. Falkland avait dépêché des domestiques à ma poursuite sur tous les points, et il en était revenu un, au moment de l'arrivée de M. Forester, portant la nouvelle qu'une personne conforme au signalement donné, avait été vue le matin à la ville, demandant le carrosse pour Londres.

M. Falkland avait paru extrêmement troublé de ce rapport, et s'était emporté contre moi avec la dernière âcreté, m'appelant le plus ingrat et le plus dénaturé coquin du monde.

« Monsieur, avait repris M. Forester,

» prenez un peu plus garde à ce que
» vous dites; c'est un terme bien dur
» que celui de *coquin*, et il ne faut pas
» s'en servir légèrement. Les Anglais
» sont libres, et un homme ne doit pas
» être appelé un *coquin* pour avoir
» voulu chercher une autre manière
» de gagner sa vie. »

M. Falkland avait secoué la tête, et avec un sourire plein d'amertume: « Mon
» frère, mon frère, avait-il dit, vous
» êtes la dupe de ses artifices. Pour moi,
» il m'a toujours été suspect, et je me
» doutais de la perversité de son ca-
» ractère, mais actuellement j'ai des
» preuves..... »

« Arrêtez, monsieur, avait inter-
» rompu M. Forester, je croyais, je
» l'avoue, que dans un moment d'ai-
» greur, vous employiez contre lui
» des expressions dures sans y attacher
» de sens déterminé; mais si vous avez
» quelque grief sérieux contre Wil-
» liams, je vous prie, qu'il n'en soit pas

» question entre nous avant que je sache
» si ce garçon est à portée d'être enten-
» du. Pour mon propre compte, je ne
» me soucie guères de l'opinion des
» autres. C'est une chose que le monde
» accorde ou retire avec si peu d'exa-
» men, qu'il est impossible de rendre
» la moindre raison des jugemens qu'il
» porte. Mais cette considération ne
» m'autorise pas à prendre légèrement
» une mauvaise opinion de quelqu'un.
» Le moins que je puisse faire en faveur
» de ceux qui sont assez malheureux
» pour encourir le mépris et la haine
» publique, c'est d'exiger qu'ils aient
» été préalablement entendus dans leur
» défense. Une règle très-sage dans nos
» lois veut que le juge monte sur le
» siége sans rien connaître du fonds de
» la cause sur laquelle il a à prononcer;
» et, comme particulier, je suis dé-
» cidé à me conformer à cette règle. Je
» trouve juste de procéder contre un
» coupable d'une manière sévère et in-

» flexible; mais plus je mettrai de ri-
» gueur dans les conséquences, plus je
» veux d'impartialité dans les préli-
» minaires. »

Pendant que M. Forester me rapportait ces détails, il me voyait prêt à l'interrompre à chaque mot, tant j'étais tourmenté du besoin d'exprimer une partie des sentimens qu'excitait en moi son récit; mais il ne voulut jamais me laisser parler: « Non, non, Williams,
» me dit-il, je n'ai pas voulu entendre
» M. Falkland contre vous; je ne veux
» pas non plus entendre votre défense.
» Dans ce moment-ci je suis venu pour
» vous parler, et non pas pour vous
» écouter. J'ai cru à propos de vous
» avertir de votre danger, mais je n'ai
» rien de plus à faire pour le présent.
» Réservez pour un autre moment ce
» que vous avez à dire; arrangez votre
» histoire du mieux qu'il vous sera pos-
» sible; vraie, si la vérité, comme je
» l'espère, peut vous amener à votre

» but, sinon la plus plausible et la plus
» ingénieuse que vous pourrez l'imagi-
» ner. Le soin de sa propre défense
» exige l'emploi de tous les moyens, et
» un homme qui se trouve mis en ju-
» gement a tout le monde contre lui,
» et a à se battre seul contre tous. Adieu,
» que le ciel vous envoie une heureuse
» délivrance, Si l'accusation de M. Fal-
» kland, quelle qu'elle soit, se trouve
» être l'effet de la précipitation, comp-
» tez sur moi comme sur un ami plus
» chaud que jamais; sinon, voici le
» dernier témoignage d'amitié que vous
» recevrez de moi. »

On peut croire que cette harangue si singulière, si grave, si chargée de menaces conditionnelles, n'était guères propre à adoucir l'anxiété de mon ame. J'ignorais totalement les griefs qu'on m'imputait, et ce n'était pas un petit sujet de surprise pour moi, tandis qu'il était en mon pouvoir d'être pour monsieur Falkland le plus formidable des

accusateurs, de voir cependant tous les principes de l'équité assez complètement renversés pour que l'homme innocent, et muni d'une arme aussi forte, fût la partie accusée et souffrante, au lieu d'avoir, comme il était juste, le véritable criminel à sa merci. J'étais encore plus étonné de cette puissance surnaturelle qui semblait être dans les mains de M. Falkland pour ramener ainsi, d'une manière irrésistible, dans la sphère de son autorité, l'objet de sa persécution, réflexion qui ne laissait pas de décourager un peu cette soif d'indépendance qui était alors la passion dominante de mon ame.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions. Pour l'homme opprimé et malheureux, le cours des événemens paraît être lancé hors de sa portée, tandis qu'entraîné lui-même avec eux par une force insurmontable, tous ses efforts ne peuvent les atteindre pour en modérer la rapidité. On me laissa seulement quel-

ques instans pour me recueillir, et on procéda à l'instruction de mon procès. Je fus conduis à la bibliothèque où j'avais passé tant de momens heureux dans les plus douces méditations. Là, je trouvai M. Forester et trois ou quatre des gens de la maison, déjà assemblés, et qui m'attendaient ainsi que mon accusateur. Tout était disposé de manière à me faire sentir que je n'avais à compter que sur la justice des parties intéressées, et que je ne devais rien attendre de leur merci. M. Falkland entra par une porte presqu'au moment où j'entrais par l'autre.

CHAPITRE X.

Monsieur Falkland prit la parole: « J'ai toujours eu pour maxime, dit-il, » de n'être pour aucune créature vi- » vante la cause volontaire d'un mal » quelconque; je n'ai pas besoin de dire » tout ce qu'il m'en coûte de me voir » obligé à me porter pour dénonciateur » d'une action criminelle. J'aurais bien » volontiers passé sous silence le tort qui » m'a été fait; mais je dois à la société » de dévoiler un coupable, et d'empê- » cher que les autres ne soient déçus, » comme je l'ai été moi-même, par une » apparence de probité. »

« Il serait mieux, interrompit M. Fo- » rester, d'en venir droit au fait. Nous » ne devons pas, dans un moment » comme celui-ci, en faisant notre apo- » logie, jeter, même sans le vouloir, » une prévention défavorable sur un

» individu contre lequel une accusa-
» tion criminelle ne forme déjà que
» trop de préjugé. »

« J'ai les plus violens soupçons, con-
» tinua M. Falkland, que ce jeune
» homme, qui a été l'objet particulier
» de ma bonté et de ma confiance, m'a
» fait un vol considérable. »

« Quels sont, reprit M. Forester,
» les motifs de vos soupçons ? »

— « Le premier motif, c'est la perte
» que je viens de faire en billets de
» banque, bijoux et argenterie. Il me
» manque pour 900 liv. sterling de
» billets, trois répétitions en or, d'un
» très-grand prix; une garniture com-
» plète de diamans qui me viennent de
» feue ma mère, et plusieurs autres
» effets. »

— « Et pourquoi », répliqua mon arbitre, dont la voix et le maintien annonçaient un effort extrême pour conserver son sang-froid, au milieu des émotions de la surprise et de la douleur,

« pourquoi désignez-vous ce jeune
» homme pour l'auteur de ce vol ?

— « En rentrant chez moi, un jour
» où le feu avait jeté l'alarme et le dé-
» sordre dans toute ma maison, je l'ai
» surpris sortant de la chambre où ces
» effets etaient déposés. Il a été con-
» fondu de me voir, et s'est retiré avec
» toute la précipitation possible. »

— « Ne lui avez-vous rien dit sur la
» confusion que lui avait causée votre
» apparition imprévue ?

— « Je lui ai demandé ce qu'il avait
» à faire en cet endroit. Il était telle-
» ment effrayé et hors de lui, qu'il n'a
» pu d'abord me répondre ; ensuite il
» m'a dit, en balbutiant, que tandis
» que tous les domestiques étaient oc-
» cupés à sauver mes effets les plus
» précieux, il était venu là dans le
» dessein d'en faire autant, mais qu'il
» n'avait encore rien emporté. »

— « Avez-vous sur-le-champ exami-
» né s'il ne vous manquait rien ? »

— « Non, j'avais l'habitude de me
» fier à son honnêteté, et cette fois je
» fus obligé, au moment même, d'aller
» donner mes soins à l'incendie qui
» faisait toujours du progrès; je ne fis
» donc que tirer la clef de la porte de
» la chambre, après l'avoir fermée, et
» quand je l'eus mise dans ma poche,
» je courus en hâte où ma présence était
» indispensablement nécessaire. »

— « Combien se passa-t-il de temps
» avant que vous vous soyez aperçu de
» vos effets. »

— « Je m'en aperçus le soir même;
» le désordre et le danger du moment
» m'avaient fait sortir entièrement de
» l'idée cette circonstance, jusqu'à ce
» que, en allant par hasard près de
» cette même chambre, tout ce qui
» s'était passé avec Williams, ainsi que
» sa conduite singulière et équivoque
» dans cette conjoncture me revinrent
» tout d'un coup à l'esprit. Aussitôt
» j'entrai, j'examinai le coffre où ces

» effets étaient renfermés, et, à mon
» grand étonnement, je trouvai la ser-
» rure brisée et les effets enlevés. »

— « Quelle démarche fîtes vous d'a-
» près cette découverte ? »

— « J'envoyai chercher Williams, et
» je lui parlai fort sérieusement sur cet
» objet; mais il avait eu le temps de se
» remettre parfaitement de son trouble,
» et il me nia très-ferme, et avec beau-
» coup de sang-froid, avoir la moindre
» connaissance de ce dont je lui parlais.
» Je lui remontrai toute l'énormité d'une
» pareille action; mais tout ce que je
» pus lui dire ne lui fit pas la plus lé-
» gère impression. Je n'aperçus en lui
» ni la surprise et l'indignation qu'on
» aurait pu attendre d'une personne
» entièrement innocente, ni en même
» temps cet embarras qui, en général,
» accompagne le crime: il se tint seu-
» lement sur la réserve et garda le si-
» lence; je lui déclarai ensuite que j'a-
» girais d'une manière à laquelle il ne

» s'attendait peut-être pas ; que je ne
» voulais pas, comme il n'est que trop
» ordinaire en pareils cas, faire faire
» des recherches générales, car j'aimais
» mieux perdre mes effets sans res-
» source que d'exposer une quantité de
» personnes innocentes à essuyer des
» inquiétudes et des injustices ; que
» mes soupçons se fixaient décidément
» sur lui pour le moment ; mais que
» dans une affaire de si grande consé-
» quence j'étais déterminé à ne pas agir
» sur un soupçon ; que je ne voudrais
» jamais courir le risque de le perdre,
» s'il était innocent, ni en même temps
» être cause que d'autres fussent expo-
» sés à ses friponneries, s'il était cou-
» pable ; que je me contenterais donc
» d'insister sur ce qu'il demeurât à mon
» service ; qu'il pouvait compter qu'il
» serait veillé de près, et que j'espérais
» que l'événement amènerait la décou-
» verte de la vérité ; que puisqu'il se
» refusait à un aveu dans ce moment-

» ci, c'était à lui à bien prendre garde
» jusques à quel point il pouvait comp-
» ter, jusques au bout, sur l'impunité;
» mais que j'étais bien déterminé à une
» chose; c'est qu'à la première tenta-
» tive qu'il ferait pour s'échapper, je
» la regarderais comme un indice de
» crime, et que j'agirais en consé-
» quence. »

— « Depuis cette époque jusques à présent que s'est-il passé? »

— « Rien dont je puisse inférer au-
» cune certitude du crime. Beaucoup
» de choses qui concourent à fortifier
» les soupçons. Depuis cette époque,
» Williams a toujours paru mécontent
» de sa situation, ayant toujours, comme
» on le voit bien aujourd'hui, un grand
» désir de me quitter; mais en même-
» temps n'osant pas risquer une telle
» mesure sans prendre des précautions.
» Ce fut peu de temps après cela que
» vous, M. Forester, vîntes passer quel-
» ques jours chez moi; je ne remarquai

» pas sans déplaisir ses relations toujours
» de plus en plus intimes avec vous,
» attendu l'opinion fort équivoque que
» j'avais de sa probité, et la crainte où
» j'étais qu'il ne parvînt à vous faire la
» dupe de son hypocrisie : en consé-
» quence je lui fis des menaces sévères,
» et je pense que vous avez dû remar-
» quer aussitôt après du changement
» dans sa manière de se conduire avec
» vous. »

— « Je l'ai remarqué, et cela me
» parut dans le temps assez extraordi-
» naire et assez difficile à expliquer. »

— « Quelque temps après, comme
» vous savez, il y eut une entrevue
» entre vous et lui; si le hasard vous fit
» rencontrer ensemble, ou si ce fut à
» dessein de sa part, c'est ce que je ne
» saurais dire: mais alors il vous déclara
» l'état de gêne et d'embarras où il se
» trouvait, sans vous en découvrir la
» cause; il vous proposa ouvertement
» de l'aider à s'enfuir de ma maison,

» et en cas de nécessité, de lui servir
» de protecteur contre mon ressenti-
» ment. Vous lui offrîtes, à ce qu'il me
» semble, de le prendre à votre service;
» mais rien ne pouvait l'accommoder,
» vous dit-il, sinon un lieu de retraite,
» où il me serait impossible de le dé-
» couvrir. »

— « Ne dut-il pas vous sembler ex-
» traordinaire qu'il pût espérer une
» protection réelle de ma part, tandis
» que vous aviez à tout moment entre
» vos mains les moyens de me con-
» vaincre combien il en était indigne? »

— « Peut-être se flattait-il que je ne
» ferais pas de démarche contre lui, au
» moins tant que le lieu de sa retraite
» me serait inconnu, et que par con-
» séquent l'événement de ces démarches
» serait douteux. Peut-être s'en fiait-il
» à ses moyens, qui ne sont pas à mé-
» priser, pour arranger une histoire
» plausible, surtout ayant pris soin
» d'avoir en sa faveur la première im-
» pression.

» pression. Au reste, cette protection de
» votre part n'était simplement qu'une
» dernière ressource dans le cas où les
» autres lui manqueraient. Il paraîtrait
» n'avoir eu à cet égard d'autre idée,
» si ce n'est que ses projets, pour se
» mettre hors de la portée de la justice,
» venant à ne pas lui réussir, il vau-
» drait mieux pour lui s'être assuré un
» titre à votre protection, que d'être
» dénué de toute espèce d'appui. »

Quand M. Falkland eut ainsi terminé sa déposition, il appela Robert, un de ses valets, pour confirmer ce qui avait rapport à la journée du feu.

Robert déclara qu'il lui était arrivé de passer par la bibliothèque ce jour-là, quelques minutes après que M. Falkland eut été rappelé chez lui par la vue du feu; qu'il m'y avait trouvé debout, immobile, et avec tous les signes possibles de trouble et d'effroi; qu'il avait été si frappé de la figure que je faisais en ce moment, qu'il n'avait pu s'empêcher de

s'arrêter pour m'observer, qu'il m'avait parlé deux ou trois fois sans que je lui eusse fait aucune réponse, et que tout ce qu'il avait pu tirer de moi à la fin, c'est que j'étais la plus malheureuse créature du monde.

Il ajouta de plus que le soir du même jour, M. Falkland l'avait fait venir dans la petite pièce attenant à la bibliothèque, et lui avait commandé d'apporter un marteau et des cloux; qu'ensuite M. Falkland lui avait fait voir un coffre qui était dans la chambre, dont la serrure et la garninure étaient brisées, et lui avait recommandé de bien observer, et de se rappeler ce qu'il voyait, mais de n'en parler à personne. Qu'alors il ne savait pas quel était l'objet des ordres de son maître; mais qu'il n'avait pas de doute que la garniture du coffre n'eût été rompue et arrachée par l'effet d'un ciseau ou de quelqu'autre instrument pareil qu'on avait glissé sous le couvercle de ce coffre pour le forcer.

M. Forester observa sur cette déposition qu'à l'égard de ce qui s'était passé le jour du feu, elle paraissait à la vérité fournir de puissans motifs de soupçon, et que ce soupçon se trouvait singulièrement fortifié par les circonstances survenues depuis; que néanmoins, comme il ne fallait négliger aucun des moyens propres à éclaircir la vérité, il proposait de visiter mes malles, pour voir si on n'y trouverait pas d'indices de nature à confirmer l'accusation. M. Falkland traita fort légèrement cette idée, en disant que si j'étais le voleur, j'avais sans doute pris mes précautions pour ne pas laisser subsister contre moi des preuves aussi palpables. M. Forester répliqua que dans les actions et la conduite des hommes, la conjecture la plus raisonnable ne se trouvait pas toujours réalisée, et il donna ordre d'apporter mes malles et cassettes dans la bibliothèque. Les deux premières qu'on ouvrit ne contenaient rien qui pût faire preuve

contre moi ; mais dans la troisième on trouva une montre et plusieurs bijoux, qu'on reconnut aussitôt pour appartenir à M. Falkland. Un témoignage aussi décisif en apparence excita dans tous les assistans une émotion de surprise et de peine ; mais personne ne fit paraître autant d'étonnement que M. Falkland.

Le reste des spectateurs ne voyait autre chose en moi qu'un coupable surpris et convaincu ; mais de tous ceux qui étaient présens à cette scène, j'étais dans la réalité le plus embarrassé de deviner à quoi devait aboutir ce fil d'étranges événemens qui se déroulait successivement devant moi, et personne n'avait l'air plus stupéfait et plus interdit à chaque mot qui se disait. Cependant l'horreur et l'indignation prenaient alternativement le dessus sur la surprise; d'abord je ne pus m'empêcher de faire à plusieurs fois des efforts pour interrompre, mais je fus toujours réprimé par M. Forester, et je sentis alors com-

bien il importait à ma tranquillité future de rassembler toutes les facultés de mon ame pour repousser l'accusation et établir mon innocence.

Tout ce qu'il était possible de produire contre moi étant sous les yeux de l'assemblée, M. Forester se tourna vers moi, avec un regard plein de douleur et de pitié, et me dit que si j'avais quelque chose à alléguer pour ma défense, c'était le moment de le faire. Sur cette invitation je pris la parole à-peu-près en ces termes :

« Je suis innocent ; c'est envain que
» les circonstances semblent s'accumu-
» ler contre moi. Il n'y a personne au
» monde moins capable que je ne le
» suis de la chose dont on m'accuse.
» J'en appelle à mon cœur ; j'en ap-
» pelle à l'innocence peinte sur mon
» visage ; j'en appelle à tout ce qui est
» sorti de ma bouche jusques à pré-
» sent. »

Je crus m'apercevoir que la chaleur avec laquelle je m'exprimais faisait impression sur tous ceux qui m'écoutaient; mais en un moment leurs yeux s'étant reportés sur les effets exposés devant eux, il se fit un changement dans leur figure. Je continuai :

« J'affirme encore quelque chose de » plus ; M. Falkland n'est pas dans l'er- » reur ; il sait parfaitement que je suis » innocent. »

A peine ces derniers mots furent-ils proférés, qu'un cri général d'indignation s'éleva de tous les coins de la salle. M. Forester, se tournant vers moi de l'air le plus sévère :

« Jeune homme, me dit-il, prenez » bien garde à ce que vous faites; c'est » le privilége de l'accusé de dire tout » ce qu'il juge propre à sa défense, et » j'aurai soin que vous jouissiez de ce » privilége dans toute son étendue; mais

» vous imaginez-vous que des assertions
» aussi impudentes et aussi insoute-
» nables puissent tourner sous aucun
» rapport à votre avantage ? »

— « Je vous rends grâces du plus
» profond de mon cœur, lui repli-
» quai-je, de l'avertissement que vous
» me donnez ; mais je sais ce que je fais.
» J'affirme ce que j'ai avancé, non pas
» seulement parce qu'il est de toute
» vérité, mais parce qu'il est insépara-
» blement lié à ma défense. Je suis ac-
» cusé, et l'on me dira que je ne puis
» espérer d'être cru sur une simple dé-
» claration de mon innocence ; je n'ai
» pas d'autres témoins à produire, j'en
» appelle donc à M. Falkland ; c'est son
» témoignage que j'invoque ; je lui de-
» mande :

» Ne vous êtes-vous pas vanté à moi
» en particulier que vous aviez le pou-
» voir de me perdre ? Ne m'avez-vous
» pas dit que *dans ce cas j'aurais beau*
» *préparer une histoire*, *quelque plau-*

» *sible, quelque vraie même qu'elle*
» *pût être, vous sauriez bien faire*
» *en sorte que le monde entier m'eût*
» *en exécratiou comme un vil impos-*
» *teur?* Ne sont-ce pas-là vos propres
» termes? N'avez-vous pas ajouté *que*
» *mon innocence ne me servirait à rien*,
» et *que vous vous ririez d'une si faible*
» *défense?* Je vous demande de plus:
» le matin même du jour de mon dé-
» part, n'avez-vous pas reçu de moi
» une lettre dans laquelle je vous de-
» mandais votre consentement pour
» m'en aller? Aurais-je fait cette dé-
» marche si ma fuite eût été celle d'un
» voleur? Je défie qui que ce soit
» de concilier les expressions de ma
» lettre avec une telle accusation? Au-
» rais-je commencé par vous déclarer
» que *j'avais formé le projet de quit-*
» *ter votre service*, si les motifs de ce
» projet eussent été tels que vous les
» supposez maintenant? Aurais-je osé
» vous demander *pourquoi vous vouliez*

» *m'assujettir à une pénitence éter-*
» *nelle ?* »

En disant ceci, je tirai de ma poche une copie de ma lettre, et la posai sur la table.

M. Falkland ne fit aucune réponse à mes interpellations. M. Forester se tourna vers lui, en disant : « Hé bien, mon-
» sieur, que répondez-vous au défi que
» vous porte votre domestique ? »

M. Falkland répondit : « Un pareil
» genre de défense ne mérite presque
» pas de réplique ; mais voici ma ré-
» ponse : Jamais je n'ai eu cette conver-
» sation ; jamais je ne me suis servi de
» ces expressions ; jamais je n'ai reçu
» cette lettre. A coup sûr, pour faire
» tomber une accusation, il ne suffit
» pas au criminel de la repousser avec
» une grande volubilité de langue et
» une contenance intrépide ? »

M. Forester se tourna ensuite vers moi : « Si c'est sur la vraisemblance de
» vos assertions, me dit-il, que vous

» vous fondez pour votre justification,
» il faut au moins faire en sorte qu'elles
» soient conséquentes et qu'elles ré-
» pondent à tout. Vous ne nous avez
» pas dit quelle était la cause de l'in-
» quiétude et de l'embarras que Robert
» déclare avoir remarqués en vous;
» pourquoi vous étiez si impatient de
» quitter le service de M. Falkland; et
» enfin, comment il se fait qu'une par-
» tie de ses effets se soit trouvée dans
» une de vos malles? »

« Toutes ces circonstances, mon-
» sieur, sont vraies, repartis-je. Il y a
» des choses que je n'ai pas dites. Si je
» les disais, elles seraient à l'avantage
» de ma cause, et feraient paraître en-
» core bien plus étonnante l'accusation
» qui m'est intentée. Mais il m'est im-
» possible, au moins quant à présent,
» de prendre sur moi de les mettre au
» jour. Est-il nécessaire de donner des
» motifs précis et particuliers du désir
» que j'ai manifesté de changer de con-

» dition ? Vous connaissez tous la mal-
» heureuse situation de M. Falkland ;
» vous savez combien il a de morgue et
» d'austérité dans les manières. Quand
» je n'aurais pas eu d'autres motifs, cer-
» tainement il m'était bien permis de
» désirer une autre place, sans donner
» lieu à aucune présomption défavo-
» rable contre moi.

» La question de savoir comment ces
» effets de M. Falkand se trouvent au-
» jourd'hui mêlés parmi les miens, est
» d'une nature plus sérieuse. Mais c'est
» une question à laquelle je ne saurais
» répondre. Je m'attendais au moins
» aussi peu qu'aucune autre personne
» de l'assemblée à les trouver là. Tout
» ce que je puis dire, c'est qu'ayant la
» plus parfaite assurance que M. Fal-
» kland a la conviction intime de mon
» innocence (car, observez bien que
» je ne me départs point de cette asser-
» tion), je réitère ici avec une nou-
» velle confiance ce que j'ai affirmé à

» cet égard; en conséquence, je crois
» fermement que ces effets ne se trou-
» vent ainsi placés que par le fait de
» M. Falkland lui-même. »

Je n'eus pas plutôt prononcé ces derniers mots que je fus encore interrompu par une exclamation involontaire de tous ceux qui étaient présens. Ils me lancèrent tous des regards furieux, comme s'ils eussent voulu me déchirer en pièces. Je continuai :

« J'ai répondu à tout ce qui est al-
» légué contre moi.

» M. Forester, vous êtes ami de la
» justice; je vous conjure de ne pas la
» violer en ma personne. Vous êtes un
» homme plein de lumières et de péné-
» tration. Regardez-moi bien; trouvez-
» vous rien en moi qui décèle un cou-
» pable. Rappelez-vous tout ce que vous
» avez pu y remarquer. Annonce-t-il
» une ame capable de ce qu'on m'im-
» pute ? Un vrai criminel se montrerait-
» il aussi ferme, aussi calme, aussi

» inébranlable que je l'ai paru devant
» vous ?

» Mes compagnons de service ! M. Falkland est un homme de rang et de fortune ; il est votre maître. Moi, je suis un pauvre garçon de village, sans un ami dans le monde. Ce sont des causes qui établissent entre nous deux, jusqu'à un certain point, une différence réelle ; mais ce ne sont pas des causes suffisantes pour renverser les principes de la justice. Ne perdez pas de vue les conséquences de la situation où je me trouve ; songez qu'une décision donnée contre moi dans une affaire où je proteste si solennellement devant vous de mon innocence, tend à me priver pour jamais de ma réputation et de mon repos, à conjurer contre moi la haine et le mépris du monde entier, et à décider peut-être irrévocablement de ma liberté et de ma vie. Si votre conscience, si vos yeux, si les faits que vous connaissez

» vous disent que je suis innocent, parlez pour moi. Ne souffrez pas qu'une timidité pusillanime vous empêche de sauver de l'abîme un de vos semblables, qui ne mérite pas d'avoir une seule créature humaine pour ennemi. Pourquoi la faculté de parler nous est-elle donnée, si ce n'est pour communiquer aux autres nos sentimens ? Je ne croirai jamais qu'un homme plein de la conviction de son innocence, ne puisse pas faire apercevoir aux autres que ce sentiment est dans son cœur. Est-ce que vous n'entendez pas toutes les puissances de mon ame qui me crient que je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse ?

» Vous, M. Falkand, je n'ai rien à vous dire. Je vous connais, et sais jusqu'à quel point vous êtes impénétrable. Dans ce moment même où vous me chargez d'imputations aussi odieuses, vous admirez ma résolution

» et ma grandeur d'ame. Mais je n'ai
» rien à espérer de vous. Vous pouvez
» contempler d'un œil inaccessible au
» remords ou à la pitié la ruine de
» votre victime. La plus grande de mes
» infortunes, c'est d'avoir à combattre
» un adversaire tel que vous. Vous me
» forcez à dire de vous des choses pé-
» nibles à entendre; mais j'en appelle à
» votre cœur, si j'ai mis dans mes pa-
» roles de l'exagération ou de l'ani-
» mosité. »

Tout ce qu'il était possible d'alléguer de part et d'autre étant dit, M. Forester commença des observations sur toute l'affaire. « Williams, dit-il, il y a une
» masse énormes de charges contre vous;
» les preuves directes sont fortes, les
» circonstances qui viennent à l'appui
» sont nombreuses et frappantes. Je
» conviens que vous avez mis dans vos
» réponses une adresse extrême; mais,
» jeune homme, vous apprendrez à vos
» dépens que l'adresse, quelle qu'elle

» puisse être, ne saurait tenir contre la
» force insurmontable de la vérité. Il
» est heureux pour les hommes que
» l'empire du talent ait ses bornes, et
» qu'il ne soit pas au povoir de l'esprit
» le plus subtil de renverser les distinc-
» tions du juste et de l'injuste. Croyez-
» moi, le mérite de la cause contre la-
» quelle vous avez à lutter est trop fort
» pour que tout l'art des sophismes
» puisse le détruire; la justice prévau-
» dra, et la malignité impuissante sera
» vaincue.

» Pour vous, M. Falkland, la société
» vous est redevable pour avoir mis
» dans son véritable jour cette mons-
» trueuse affaire. Ne permettez pas que
» les traits envenimés, dirigés contre
» vous par une main criminelle, portent
» atteinte à votre tranquillité. Croyez
» bien que tout le monde saura les ju-
» ger. Je n'ai pas le moindre doute que
» tous ceux qui les ont entendus n'en
» ayent conçu autre chose qu'une plus

» haute estime pour vos vertus. Nous » sentons tous le malheur de votre si- » tuation, d'avoir à entendre de pa- » reilles calomnies d'une personne cou- » pable envers vous de la plus honteuse » des bassesses. Mais considérez-vous à » cet égard comme un martyr de la » cause publique. La pureté de vos » motifs et les qualités de votre cœur » sont hors de l'atteinte de la plus noire » méchanceté ; la vérité et la justice » réservent inévitablement l'infamie à » votre calomniateur ; à vous, l'amour » et l'approbation générale.

» Vous entendez, Williams, ce que » je pense de votre affaire ; mais je n'ai » pas le droit d'être votre juge en der- » nier ressort. Quelque désespérée que » me paraisse votre cause, je veux vous » donner un avis, comme si j'étais choisi » pour vous assister en qualité de con- » seil. Retranchez de votre défense tout » ce que vous y avez mis d'injurieux » contre M. Falkland. Défendez-vous

» de votre mieux, mais n'attaquez pas
» votre maître. Vous ne devez rien né-
» gliger pour faire naître de la préven-
» tion en votre faveur dans l'esprit de
» ceux qui vous entendent; mais la ré-
» crimination à laquelle vous avez eu
» recours n'excitera jamais que de l'in-
» dignation. Un crime contre la probité
» peut quelquefois trouver de l'indul-
» gence; la méchanceté froide et déli-
» bérée que vous avez fait voir est mille
» fois plus atroce. Elle prouve que vous
» avez non-seulement l'ame basse, mais
» infernale. Toutes les fois qu'il vous
» arrivera de répéter de pareilles noir-
» ceurs; tous ceux qui vous entendront
» vous réputeront coupable par cela
» seul, et quand même l'insuffisance
» des autres indices serait clairement
» démontrée. Si vous voulez donc bien
» consulter votre intérêt, qui me paraît
» être la seule considération qui vous
» touche, il est important pour vous de
» vous rétracter sur ce point au plutôt,

» et par tous les moyens possibles. Si
» vous voulez qu'on vous croye hon-
» nête, il faut commencer par faire
» voir que vous êtes en état de sentir et
» de juger la vertu dans les autres. Ce
» que vous pouvez faire de mieux pour
» le bien de votre causé, c'est de de-
» mander pardon à votre maître, et de
» rendre hommage à la probité et au
» mérite, même quand ils demandent
» vengeance contre vous. »

On concevra facilement que la décision de M. Forester me porta un coup terrible, mais quand je l'entendis m'inviter à me rétracter et à m'humilier devant mon accusateur, je sentis mon ame toute entière se soulever d'indignation. Je répondis :

« Je vous ai déjà dit que je suis in-
» nocent. Je ne me crois pas capable,
» s'il en était autrement, de l'effort
» qu'exige l'invention d'une défense
» plausible. Vous venez de dire qu'il
» n'était pas au pouvoir de l'esprit le

» plus subtil de renverser les distinc-
» tions du juste et de l'injuste, et dans
» ce moment même je les vois renver-
» sées. C'est en vérité un moment bien
» épouvantable pour moi. Jeune et sans
» expérience, je ne connais rien des
» affaires du monde que ce qu'on m'en
» a pu dire, et ce que j'en ai lu dans
» les livres. Mes premiers pas ont été
» accompagnés de cette ardeur et de
» cette confiance inséparables de mon
» âge. Dans chacun de mes semblables
» j'ai cru voir un ami. Je n'ai pas l'ha-
» bitude des détours en usage parmi les
» hommes, et je ne sais pas jusqu'où
» va leur injustice. Je n'ai rien fait pour
» mériter leur haine; mais si j'en juge par
» ce que je viens de voir et d'entendre,
» je suis destiné à perdre pour jamais
» les avantages de l'honneur et de la
» probité. Je me vois enlever l'amitié
» de tous ceux que j'ai connus jusques
» à présent, et fermer tous les moyens
» d'acquérir celle des autres. Je suis

donc réduit à chercher en moi seul la source de mon bonheur. Comptez-bien que je ne commencerai pas cette carrière par de lâches et honteuses concessions. Si je n'ai plus rien à espérer de la bienveillance des autres, au moins saurai-je maintenir l'indépendance de mon ame. M. Falkland est mon implacable ennemi. Quelque mérite qu'il puisse avoir sous d'autres rapports, ses procédés envers moi sont sans humanité, sans principes, sans remords. Pensez-vous que j'irai jamais faire des soumissions à celui qui me traite avec tant dinjustice, que j'irai tomber aux pieds d'un homme qui est une furie pour moi, et baiser une main toute fumante de mon sang? »

— « A cet égard, reprit M. Forester, faites comme vous le jugerez à propos. J'avoue que votre fermeté et votre obstination me confondent. Vous ajoutez à l'idée que je m'étais faite des facultés de l'homme; peut-être, tout

» bien considéré, avez-vous choisi le
» rôle qui va le mieux à votre but,
» quoique pourtant je pense que plus
» de modération vous aurait amené à
» une issue plus favorable. Votre exté-
» rieur d'innocence pourra, j'en con-
» viens, ébranler les personnes qui
» auront à décider sur votre sort; mais
» il ne l'emportera jamais sur des faits
» clairs et incontestables. Pour moi, je
» n'ai plus rien à vous dire. Vous me
» montrez un nouvel exemple de l'abus
» qu'on fait si généralement de ces ta-
» lens qu'admire une aveugle multi-
» titude. Je ne vous vois qu'avec hor-
» reur. Tout ce qui me reste à faire à
» votre égard pour m'acquitter de mon
» devoir, c'est de vous livrer à la jus-
» tice de votre pays, comme un monstre
» de scélératesse.

» Non pas, reprit M. Falkland, je
» ne consentirai jamais à cela. Je me
» suis contenu jusqu'ici, parce qu'il
» était juste de laisser à la vérité le temps

» de s'établir. J'ai fait violence à mes
» habitudes et à mes sentimens, parce
» que le bien public exigeait que l'hy-
» pocrisie fût démasquée. Mais je ne
» puis me contraindre plus long-temps.
» L'emploi de toute ma vie a été de
» protéger ceux qui souffrent, bien
» loin d'ajouter à leurs peines; et dans
» cette circonstance j'agirai encore de
» même. Ces attaques impuissantes con-
» tre mon honneur n'excitent pas en moi
» le plus léger ressentiment; je me ris
» de la malignité qui les a dictées, et
» elles n'ont diminué en rien les senti-
» mens de bienveillance que j'ai tou-
» jours eus pour celui qui en est l'au-
» teur. Qu'il dise tout ce qu'il voudra,
» il ne saurait m'atteindre. Il était à
» propos qu'il fût couvert d'une igno-
» minie publique, afin que d'autres ne
» pussent être trompés par lui, comme
» nous l'avons été nous-mêmes. Mais il
» n'y a pas de nécessité d'aller plus
» avant, et j'insiste pour qu'il lui soit

» permis de se retirer partout où bon
» lui semblera. Je suis seulement fâché
» que, pour l'intérêt de la société, il
» ait fallu dévouer sa destinée à une
» aussi affreuse perspective que celle
» qui l'attend. »

« M. Falkland, répliqua M. Forester,
» ces sentimens font honneur à votre
» humanité ; mais il m'est impossible
» de m'y rendre. Ils ne servent qu'à
» faire ressortir encore davantage la
» noirceur de ce reptile envenimé, de
» ce monstre d'ingratitude qui, après
» avoir volé son bienfaiteur cherche
» encore à l'outrager. Méchant que vous
» êtes, rien ne peut donc vous émou-
» voir ? Vous êtes donc inaccessible
» aux remords ? Quoi ! vous n'êtes pas
» confondu de tant de bontés si peu
» méritées ! Vil calomniateur ! vous êtes
» l'exécration de la nature, l'opprobre
» de l'espèce humaine, et le moment où
» vous serez exterminé, délivrera la
» terre d'un fardeau qu'elle ne supporte
» qu'avec

» qu'avec horreur. Souvenez-vous, » monsieur, que ce monstre, au mo- » ment même où vous exercez envers » lui un acte inoui de clémence et de » bonté, ose bien vous accuser de le » poursuivre pour un crime dont vous » le savez innocent; et même bien plus, » d'avoir exprès glissé parmi ses hardes » des effets prétendus volés, à dessein » de le perdre. Cette scélératesse sans » exemple vous fait un devoir de dé- » livrer le monde d'une telle peste; et » pour votre propre intérêt, vous oblige » à ne pas vous relâcher de vos pour- » suites, de peur que votre indulgence » pour lui ne donne du crédit à ses » abominables mensonges. »

« Je ne m'inquiète pas des consé- » quences, reprit M. Falkland, j'obéis » à l'impulsion de mon cœur. Je ne con- » courrai jamais personnellement à ré- » former l'espèce humaine par les haches » et les gibets; je suis convaincu que les » choses n'iront jamais bien que lorsque

» l'honneur et non la loi sera l'arbitre
» souverain du monde; que lorsque le
» vice aura appris à reculer devant
» l'irrésistible puissance de la dignité
» innée, et non pas devant les froides
» et mesquines formalités d'un code;
» si mon calomniateur était digne de
» mon ressentiment, ce serait mon épée
» et non pas la main du magistrat qui
» me ferait justice de son insolence;
» mais ici je ris de sa malice, je me
» résous à l'épargner comme le magna-
» nime roi des forêts, laisse vivre l'in-
» secte qui ose attenter à son repos. »

« Vous tenez là des discours roma-
» nesques, dit M. Forester, au lieu de
» parler le langage de la raison. Cepen-
» dant il m'est impossible de ne pas être
» vivement frappé du contraste dont je
» suis témoin entre l'élévation sublime
» de la vertu, et l'injustice opiniâtre et
» inébranlable du crime. Tandis que
» votre cœur déploie un excès de bonté,
» rien ne peut toucher l'ame de cet in-

» trépide scélérat. Je ne me pardonnerai
» jamais de m'être laissé abuser un ins-
» tant par ses détestables artifices. Ce
» n'est pas ici le moment de discuter la
» cause d'entre la chevalerie et la loi.
» Tout ce qu'il y a, c'est que, comme
» magistrat, ayant fait l'information
» du délit, j'insiste sur ce qui est de
» mon devoir, c'est-à-dire, sur ce que
» la justice ait son libre cours, et que
» l'accusé soit traduit dans la prison du
» comté. »

Après quelques débats encore de part et d'autre sur le même point, M. Falkland trouvant M. Forester obstiné et intraitable, retira son opposition. En conséquence on manda un officier de justice du village voisin, le décret fut délivré, et une des voitures de M. Fal kland fut préparée pour me conduire en lieu de sûreté. On peut aisément s'imaginer combien cette décision fut pénible pour moi. Je jetais les yeux autour de moi sur les domestiques qui

avaient été spectateurs de l'information; mais pas un d'eux, ni par parole ni par geste, ne donna le moindre signe de compassion pour mes malheurs. Le vol dont j'étais accusé leur semblait atroce, à cause de son énormité, et quand même quelques étincelles de commisération auraient pu s'échapper de leurs ames simples et ingénues, elles auraient été totalement étouffées par l'indignation, à cause de la noirceur qu'ils voyaient dans ma récrimination contre leur digne et excellent maître. Mon sort étant ainsi décidé, et un des gens ayant été dépêché vers l'officier, M. Forester et M. Falkland se retirèrent, et me laissèrent à la garde de deux autres domestiques.

L'un de ceux-là était le fils d'un fermier du voisinage qui avait été longtemps l'intime ami de mon père. J'avais envie de connaître précisément le fond de l'ame de ceux qui avaient été témoins de cette scène, et qui avaient eu occasion d'observer auparavant mes

mœurs et ma conduite. Je cherchai donc à entrer en conversation avec celui-ci. « Hé bien, mon bon Thomas, » lui dis-je en hésitant, et avec un accent plaintif, ne suis-je pas une bien » malheureuse créature ? »

— « Ne me parlez pas, maître Williams ; allez, vous m'avez donné une » telle secousse que je n'en serai remis » de long-temps. Vous avez été couvé » par une poule, comme on dit, mais » il faut que vous soyez sorti de l'œuf » d'un basilic. Je suis vraiment bien-» aise que l'honnête fermier Williams » soit mort ; car votre coquinerie lui » ferait maudire le jour où il est né. »

— « Je suis innocent, Thomas ! je le » jure par l'être suprême qui doit me » juger un jour, je suis innocent. »

— « Ne jurez pas, je vous en prie, » pour l'amour de Dieu, ne jurez pas ! » votre pauvre ame est déjà bien assez » damnée sans cela. Ma foi, grâce à » vous, mon garçon, je ne me fie plus

» jamais à personne, ni je ne crois plus
» aux apparences, quand ce serait un
» ange. Bonté divine! comme vous nous
» en avez débité, comme vous avez la
» langue dorée! A l'entendre on l'aurait
» cru innocent comme l'enfant qui
» vient de naître; mais, à d'autres. Vous
» ne ferez pas croire aux gens que le
» noir est blanc; pour mon compte,
» c'est bien fini avec vous. Je vous ai-
» mais hier tout comme si vous aviez été
» mon frère. Aujourd'hui j'ai tant d'a-
» mitié pour vous, que je ferais de tout
» mon cœur dix milles à pied pour vous
» voir pendre. »

— « Bon dieu, Thomas, pouvez-
» vous me dire cela! Quel changement
» dans votre cœur à mon égard! Je
» prends Dieu à témoin que je n'ai rien
» fait pour le mériter. Quel monde que
» celui où nous vivons!

— « Arrêtez donc votre langue mau-
» dite! les cheveux me dressent à la
» tête seulement de vous entendre. Pour

» tout l'or du monde je ne passerais pas
» une nuit sous le même toit que vous.
» Je craindrais à tout moment de voir
» tomber la maison pour vous écraser!
» Je m'étonne que la terre ne s'ouvre
» pas pour vous engloutir tout vivant.
» C'est un poison rien que de vous re-
» garder seulement! Si vous allez ce
» train-là, je crois, Dieu me pardonne,
» que les gens à qui vous parlerez fini-
» ront par vous déchirer par morceaux,
» et qu'ils ne vous laisseront jamais le
» temps de gagner la potence. Oh, oui,
» je vous le conseille, plaignez-vous.
» Le pauvre petit innocent! C'est dom-
» mage qu'il crache du venin tout au-
» tour de lui comme un crapaud, et
» qu'il empoisonne la terre par-tout où
» il passe. »

Quand je vis que celui à qui je parlais était aussi inaccessible à tout ce que je pouvais dire; considérant que même en venant à bout de le ramener de sa prévention, je n'en tirerais pas grand

avantage, je me conformai à son avis et gardai le silence. Il ne se passa pas beaucoup de temps sans que tout fût disposé pour mon départ, et on me conduisit à la même prison qui avait renfermé peu auparavant les innocens et malheureux Hawkins. Ils avaient été aussi les victimes de M. Falkland. Je voyais en lui une image fidelle, quoiqu'en raccourci, de ce que sont les monarques qui comptent les prisons d'Etat au nombre des instrumens de leur pouvoir.

CHAPITRE XI.

Pour moi, je ne savais ce que c'était qu'une prison, et, comme la grande majorité de mes frères, je n'avais guères songé à m'informer quel était le sort de ceux qui avaient commis des offenses contre la société, ou qui avaient encouru ses soupçons. Oh! combien est désirable, en comparaison de ces tristes enceintes, le plus pauvre des abris où le journalier va se reposer de ses fatigues!

Tout était nouveau pour moi; ces portes massives, ces verroux et ces serrures retentissantes, ces passages sombres, ces fenêtres chargées de barreaux et les regards si caractéristiques des géoliers, où se peignent l'habitude du refus, et le triple airain qui défend leurs cœurs contre tout sentiment de tendresse et de pitié. La curiosité et un désir de con-

naître ma situation me portèrent à fixer mes yeux sur leurs figures, mais le moment d'après je les détournai avec un dégoût insurmontable. Il est impossible de dépeindre le genre de puanteur et de malpropreté qui distingue ces affreuses demeures. J'avais bien vu, dans ma vie, des logemens négligés et malpropres, habités par des hommes dont la personne n'était pas mieux soignée, mais leur visage néanmoins portait l'empreinte de la santé, et on y lisait l'insouciance plutôt que le malheur. Mais la malpropreté d'une prison attriste l'ame et a déjà un caractère d'infection et de putridité.

On me retint pendant plus d'une heure dans la chambre du geolier, tandis que les guichetiers survenaient les uns après les autres pour se familiariser avec ma personne. On me regardait déjà comme coupable d'un crime capital d'une grande importance : en conséquence on me fit subir une perquisition rigou-

reuse, et on me prit un canif, une paire de ciseaux et tout ce que j'avais de monnaie d'or. On délibéra si ces objets ne seraient pas mis sous un scellé, pour m'être rendus, disait-on, aussitôt que je serais acquitté ; et si je n'avais pas fait voir dans mes remontrances une vigueur et une fermeté à laquelle ils ne s'attendaient guères, telle était la marche qu'ils allaient continuer de suivre. Quand j'eus essuyé ces cérémonies, on me poussa dans une chambre où étaient assemblés tous ceux détenus pour crime capital, au nombre de onze. Chacun d'eux était trop occupé de ses réflexions pour faire attention à moi. De ces onze prisonniers, deux étaient là pour volde chevaux, trois pour avoir volé un mouton, un pour avoir forcé une boutique, un autre pour fausse monnaie, deux pour vol de grand-chemin, et deux pour vol avec effraction.

Les voleurs de chevaux étaient à faire une partie de cartes, qui fut interrom-

pue par un différend survenu entre eux, accompagné de grandes vociférations et d'appels qu'ils faisaient aux uns et aux autres, pour décider le coup, mais fort inutilement, car l'un ne les écoutait pas, et l'autre les laissait au milieu de leur récit, pour aller porter, loin de leur tapage, le tourment intérieur de son ame.

C'est la coutume parmi les voleurs de former entre eux une espèce de tribunal burlesque dont chacun va prendre la décision pour savoir s'il sera acquitté, s'il aura répit ou grâce, ainsi que pour essayer la manière la plus adroite d'établir sa défense. Un des voleurs avec effraction, qui avait déjà passé par cette épreuve, était à se promener fièrement en long et en large dans la chambre, avec un air de bravade, en criant à son camarade qu'il était aussi riche que le duc de Bedfort; qu'il possédait cinq guinées et demie, ce qui était bien tout ce qu'il pourrait dépenser dans le

mois, et que quant à ce qui arriverait après cela, c'était l'affaire de *Jacques Ketche* (1) et non la sienne. En disant cela il se jeta brusquement sur un banc qui était près de lui, et parut s'endormir un moment; mais son sommeil était agité, sa respiration était embarrassée, et ressemblait de temps en temps à une sorte de gémissement. Un jeune homme de l'autre côté de la chambre s'en vint doucement avec un grand couteau dans sa main à l'endroit où celui-ci était couché, la tête pendante sur un des côtés du banc, et lui appuya sur le cou le dos de la lame avec tant de force, que ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts que l'autre put venir à bout de se relever. « Ma foi, Jacques, dit l'auteur de ce grossier badinage, encore un peu et ton » affaire était faite » ; celui-ci, sans témoigner le moindre ressentiment: « Dieu » te damne, lui dit-il d'un ton chagrin,

(1) Le bourreau.

» pourquoi diable n'as-tu pas pris le
» tranchant, c'aurait été le meilleur ou-
» vrage que tu eusses fait depuis long-
» temps! (1) »

Il y avait une des personnes détenues pour vol de grand chemin, dont le cas était assez extraordinaire. C'était un simple soldat, de la physionomie la plus intéressante, âgé de vingt-deux ans. Le plaignant qui avait été volé un soir en revenant très-tard du cabaret, et à qui on avait pri, trois schelings, avait affirmé que ce jeune homme était son voleur. Il était difficile de trouver personne d'une réputation plus intacte que ce prisonnier. Son état ne l'avait pas empêché de cultiver son esprit; la lecture de Virgile et d'Horace était son amusement favori. Il passait pour avoir une grande probité. Une dame l'avait une

---

(1) Un ami de l'auteur a été témoin, à Newgate, il y a quelques années, d'un fait absolument semblable à celui-ci.

fois employé pour porter une somme de mille livres à quelqu'un à plusieurs milles de distance ; une autre fois un particulier lui avait confié, pendant son absence, la garde de sa maison et de son mobilier, qui valait au moins cinq fois cette somme. Dans sa manière de penser il avait toujours montré un grand amour de la justice, beaucoup de candeur et de sagesse. Il avait gagné quelqu'argent à fourbir les armes de ses officiers, métier pour lequel il avait un talent particulier ; mais il avait refusé le grade de sergent ou de caporal qui lui avait été offert, disant qu'il n'avait pas besoin d'argent, et que dans ce nouveau poste il aurait moins de loisir à donner à l'étude. Il avait aussi refusé constamment des présens que voulaient lui faire des personnes frappées de son mérite ; non que ce fût de sa part orgueil ou fausse délicatesse, mais parce que, disait-il, il ne croyait pas devoir en conscience accepter des choses dont

il ne sentait nullement avoir besoin. Cet aimable jeune homme mourut pendant que j'étais en prison. Je reçus son dernier soupir (1).

J'étais obligé de passer la journée entière dans la compagnie de ces hommes dont quelques-uns avaient réellement commis les crimes dont ils étaient accusés, et les autres avaient été exposés au soupçon par le malheur de leur condition. Le tout composait un spectacle de misère dont il est impossible de se former une idée, à moins de l'avoir sous les yeux. Les uns étaient extrêmement bruyans, et cherchaient à s'étourdir, par un faux air de courage sur l'idée de leur état; tandis que les autres, incapables même d'un tel effort, sentaient aggraver le tourment intérieur de leur esprit par le tumulte et le fracas continuel qui se faisait autour d'eux. Les figures de ceux

---

(1) On trouve une histoire toute semblable dans le *Journal de Newgate*, vol. I, page 382.

qui affectaient le plus de résolution offraient encore un front sillonné par les soucis et les chagrins, et, au milieu de leur gaîté forcée, de noires pensées, qui survenaient à tout moment, leur renversaient les traits, et faisaient prendre à chaque muscle de leur visage l'expression de la douleur la plus cuisante. Pour les habitans de cette triste enceinte le retour du soleil n'était pas celui de la joie. Un jour succédait à l'autre, mais leur déplorable condition était invariable. L'existence n'était pour eux qu'une longue scène de tristesse continue; chaque moment était un moment d'angoisse, et cependant ils cherchaient encore à le prolonger, dans la crainte que l'instant d'après ne vînt leur apporter une destinée plus affreuse. Le souvenir du passé était accompagné de regrets insupportables, et chacun d'eux eût sacrifié avec plaisir un de ses bras pour avoir encore le choix de cet état de paix et de liberté qu'une folle conduite lui avait fait alié-

ner. Nous parlons d'instrumens de torture; les Anglais tirent vanité d'avoir banni de leur île fortunée cet usage monstrueux ? Hélas ! celui qui a pu voir l'intérieur d'une prison peut dire si toute l'activité des fouets et toute l'industrie des questionnaires saurait jamais infliger de torture comparable à l'agonie lente et silencieuse dans laquelle un prisonnier traîne son intolérable existence.

Tels étaient nos jours. Au soleil couché paraissaient nos geoliers, qui ordonnaient à chacun de se retirer pour être enfermé dans son cachot. C'était une circonstance qui aggravait cruellement notre sort, que d'être sous la discipline arbitraire de ces êtres durs et despotiques. Jamais hommes ne furent aussi étrangers à toute idée de sensibilité et de commisération. Ils prenaient un plaisir barbare à donner leurs ordres détestés, et à observer la répugnance avec laquelle on y obéissait. Quand ils avaient parlé, il n'y avait pas à répli-

quer ; les fers, le pain et l'eau étaient la suite immanquable de la moindre résistance. Leur tyrannie n'avait d'autres bornes que leurs caprices. A qui en appellerait le malheureux prisonnier? Ira-t-il se plaindre, quand il a la certitude que ses plaintes ne seront pas entendues? Une histoire de rebellion et la nécessité de prendre des précautions sont pour le geolier un infaillible refuge, et forment une barrière insurmontable contre toute espèce de réparation.

Nos cachots étaient des cellules de sept pieds sur six, creusées plus bas que la terre, humides, sans aucune ouverture pour l'air ou la lumière, si ce n'est quelques trous pratiqués dans la porte. Dans quelques-uns de ces affreux receptacles on entassait trois personnes ensemble pour dormir (1). Je fus assez heureux pour en avoir un à moi seul. Nous étions à l'approche de l'hiver. On ne nous per-

---

(1) *Voyez* Howard, *sur les Prisons.*

mettait pas d'avoir de chandelle, et, comme je l'ai dit, on nous enfermait dès le soleil couché, et on ne nous délivrait que le lendemain au jour. C'était-là notre situation pendant quatorze ou quinze heures sur vingt-quatre. Je n'avais, dans aucun temps, été accoutumé à dormir plus de six ou sept heures, et alors j'avais moins de penchant au sommeil que jamais. Ainsi j'étais réduit à passer la moitié de ma journée dans cette effroyable demeure, et dans une obscurité complète; ce qui ne laissait pas d'ajouter à la dureté de mon sort.

Au milieu de mes sombres réflexions, j'exercais ma mémoire à compter les portes, les ferrures, les verroux, les chaînes, les murs épais, les barreaux et les grilles qui se trouvaient entre moi et la liberté. « Voilà donc, me disais-je, les instru- » mens que la tyrannie, dans le recueil- » lement de ses froides méditations, se » plaît à inventer. Voilà l'empire que » l'homme exerce sur l'homme. C'est

» ainsi que l'on tient dans les liens et
» dans la torpeur un être né pour dé-
» velopper et agrandir toutes ses facul-
» tés. Qu'il doit être dépravé ou stupide
» celui qui ose soutenir ce systême d'op-
» pression, où la santé, la gaîté, la sé-
» rénité de l'homme vont se perdre sous
» la fétidité mortelle d'un cachot et sous
» les rides profondes des ennuis et du
» désespoir ! »

Grâces au ciel, dit l'Anglais, nous n'avons pas de Bastille ! grâces au ciel, chez nous aucun homme n'est puni, s'il n'est criminel ! Misérable insensé ! est-ce une terre de liberté que celle où des milliers d'hommes languissent dans les cachots et dans les chaînes ? Vas, vas, ignorant enthousiaste, vas t'instruire dans nos prisons. Apprends à connaître leur insalubrité, leur puanteur, la tyrannie de ceux qui les gouvernent, la misère de ceux qui les habitent. Reviens après ce spectacle, et montre moi quelqu'un assez éhonté pour dire encore,

d'un air triomphant : *l'Angleterre n'a pas de Bastille !* Y a-t-il une accusation si légère, si frivole, qui n'expose un homme à être plongé dans ces épouvantables demeures ? Y a-t-il quelque basse noirceur qui n'ait pas été mise en œuvre par les officiers de justice et par les accusateurs ? Mais, peut-être, m'allez-vous dire, contre toutes ces injures on obtient des réparations. Des réparations ! Ce mot même est le comble de l'insulte ! Quoi, ce malheureux réduit au dernier désespoir, qui ne s'est vu acquitter qu'au moment où la langueur et la misère allaient éteindre en lui les restes de la vie, ira poursuivre des réparations ? Où trouvera-t-il assez de loisir, et sur-tout assez d'argent pour salarier les agens et les ministres de la loi, et pour payer ce remède si lent et toujours si chèrement acheté ? Non, non, il est trop heureux de laisser derrière lui son cachot et l'affreux souvenir des momens qu'il y a passés ; la même suite d'oppression et

d'injustice sera l'héritage de l'infortuné qui vient prendre sa place.

Pour moi, je contemplais les murs tout autour de moi, et ma pensée devançait déjà la mort prématurée que tout me présageait ; je redescendais au fond de mon cœur; je n'y trouvais rien que de l'innocence, et je me disais : « Voilà » donc ce que c'est que la société. Voilà » cette distribution de justice, qui est » le but de la raison humaine ! Voilà le » fruit des méditations des sages, l'ou- » vrage auquel ils ont consacré tant de » veilles ! Le voilà ! »

Le lecteur me pardonnera de m'être écarté du principal sujet de mon histoire par cette digression. S'il trouvait que je me suis laissé aller à des remarques générales, qu'il se souvienne que celles-ci sont le résultat d'une expérience chèrement payée. C'est de la plénitude d'un cœur qui ne peut plus se contenir, que l'invective coule de ma plume. Ce ne sont pas les déclamations

d'un homme qui prétend à l'éloquence. Cet esclavage de fer a pesé de tout son poids sur mon ame.

Je ne pouvais pas croire qu'un lot aussi complet de misère et d'infortune, fût jamais tombé en partage à aucune créature humaine. Je me rappelais avec surprise mon empressement puérile à faire juger ma conduite et à démontrer mon innocence. Je le détestais comme l'effet de la plus sotte et de la plus insoutenable pédanterie. Je m'écriais, dans l'amertume de mon cœur : « Hé, qu'est-» ce donc que la réputation ? C'est » un hochet d'enfant pour amuser les » hommes. Si j'avais su mépriser cette » chimère, je pourrais jouir de la tran-» quillité de mon cœur, goûter les biens » de la paix et de la liberté, et entrete-» nir dans de douces occupations l'ac-» tivité de mon esprit. Et pourquoi » soumettre mon bonheur à l'arbitrage » des autres ? » Mais quand même une bonne réputation serait un bien de la

plus

plus haute valeur, un pareil moyen de la recouvrer ne serait-il pas réprouvé par le sens commun ? Le langage que ces institutions tiennent à l'infortuné qui les invoque n'est-il pas celui-ci: *Allons, sois privé de la lumière du jour, associes-toi à ceux que la société a marqués comme les objets de son exécration; rends-toi l'esclave des geoliers; laisse-toi charger de chaînes, ensuite tu pourras espérer d'être purgé d'une injuste accusation, et de recouvrer l'honneur et la réputation?* Tels sont donc les moyens de consolation qu'offre la loi à ceux que la méchanceté ou la sottise, une animosité privée ou une assertion indiscrète font gémir, sans le plus léger fondement, sous le poids de la calomnie! Pour mon compte, j'étais bien certain de mon innocence, et l'examen m'a bientôt fait voir que les trois quarts de ceux qui sont habituellement assujettis à un traitement semblable sont des personnes contre lesquelles nos cours

de justice, malgré leur morosité et leur précipitation, ne trouvent pas assez de preuves pour opérer une conviction. Il faut donc qu'un homme soit bien mal instruit ou bien dépourvu de jugement pour commettre aux hasards d'une telle protection, son honneur et sa destinée.

Mais je me trouvais dans un cas encore bien plus désespéré. J'étais intimement convaincu qu'un examen tel que ces institutions peuvent le faire, devait répondre dignement à ses odieux préliminaires. Après les souffrances que j'endurais, quelle chance avais-je pour espérer d'être acquitté ? Quelle probabilité y avait-il que les juges, devant lesquels j'aurais à paraître, m'écouteraient plus favorablement que ceux qui avaient déjà prononcé sur ma cause dans la maison de M. Falkland ? Non, non, je voyais déjà ma condamnation prononcée.

Ainsi, dépouillé de tous les biens que donne l'existence, déchu de ces belles

espérances auxquelles je m'étais si souvent livré, arraché de cette carrière l'honneur et de vertu au-devant de laquelle mon ame ardente aimait tant à s'élancer; tout ce que m'offrait l'avenir, c'était quelques semaines consommées dans ce lieu misérable, pour aller ensuite recevoir la mort des mains de l'exécuteur public. Il n'y a pas de langage pour exprimer l'indignation et le dégoût intolérable que ces idées excitaient dans mon ame. Mon ressentiment ne s'arrêtait pas à mon persécuteur, il s'étendait à la machine sociale toute entière. Je ne pouvais croire que tout ce qui m'arrivait fût le résultat d'institutions inséparables du bien général. Toute l'espèce humaine me paraissait composée de questionnaires et de bourreaux. Je les regardais tous comme conjurés pour me déchirer en pièces; et cet immense théâtre d'une persécution inexorable me jetait dans un état d'angoisse impossible à décrire. J'examinais tour à tour ma

situation sous ces deux faces. J'étais innocent; j'avais droit à l'assistance des hommes; mais je ne voyais pas un cœur qui ne fût endurci contre moi, pas un bras qui ne fût prêt à précipiter ma ruine. Un homme qui n'a pas senti, dans les plus grands intérêts de sa vie, la justice, l'éternelle vérité, l'inaltérable équité, liées inséparablement à sa cause, et d'un autre côté la force brutale, l'opiniâtrete stupide, et l'inaccessible insolence conjurées contre lui, ne peut pas imaginer ce qui se passait en moi. Je voyais la perfidie et le mensonge rayonnans d'honneur et de gloire; je voyais la faible innocence broyée en poussière sous la main toute-puissante du crime.

Où pouvais-je chercher du soulagement à tant de maux? Etait-ce au milieu de ce chaos de licence et d'exécration où je passais la journée, et où chaque figure me réfléchissait l'image d'une angoisse qui ne le cédait qu'à la mienne?

Celui qui voudrait se former une idée des régions infernales, n'aurait besoin que d'assister pendant quelques heures à l'affreux spectacle que j'ai eu sous les yeux pendant plusieurs mois. Il ne m'était pas permis de me soustraire un moment à cette complication d'horreurs, ni de me réfugier dans le calme de la méditation. L'air, l'exercice, l'attention, la variété d'objets, tous ces grands mobiles de l'activité de l'homme m'étaient interdits pour toujours par l'inexorable tyrannie qui me tenait en son pouvoir. La solitude de mon cachot nocturne n'était pas moins insupportable. Je n'y avais pas d'autre meuble que la paille qui servait à mon repos. Il était étroit, humide et mal-sain. Un esprit excédé comme le mien par la plus accablante uniformité, auquel ne s'offrait jamais ni amusement ni occupation pour tromper l'ennui de ses pénibles heures, ne pouvait trouver qu'un sommeil court, agité et peu propre à

rafraîchir les sens. La perplexité et le désordre de mon imagination me tourmentaient encore plus dans mes rêves que dans les pensées de mes veilles. A ces intervalles de sommeil succédaient les heures que le régime de la prison m'obligeait de passer, quoique éveillé, dans ces ténèbres solitaires. Là, je n'avais ni livres, ni plumes, ni rien propre à fixer mon attention ; c'était l'uniformité du néant. Quel supplice pour un esprit actif et infatigable ! Je ne pouvais pas le plonger dans la léthargie ; je ne pouvais pas le distraire de mes malheurs ; cette horrible image me pour uivait sans relâche avec la malignité d'une furie. Barbare, inexorable politique des institutions humaines, qui condamne un homme à des tourmens aussi douloureux, qui les sanctionne au moins par sa coupable indifférence, qui dédaigne de descendre à ces détails, qui ose nommer ceci le creuset de l'innocence et la sauve-garde de la liberté ! Mille fois j'au-

rais brisé ma tête proscrite contre les murs de mon cachot ; mille fois j'ai soupiré après la mort, et j'ai embrassé avec une ardeur inexprimable l'espoir de trouver un terme à mon horrible martyre ; mille fois j'ai formé le projet de porter sur moi-même une main homicide, et j'ai délibéré, dans l'amertume de mon ame, sur les différens moyens de secouer le fardeau de l'existence. Qu'avais-je à faire avec la vie ? J'en avais assez vu pour ne la plus regarder qu'avec horreur. Pourquoi attendrais-je les lentes formalités du despotisme légal ? N'oserais-je donc mourir qu'au moment et de la manière décrétée par ses odieux ministres ? Cependant une puissance inexplicable retenait mon bras. Avec l'ardeur du désespoir je m'accrochais encore à ce fantôme d'existence, à son charme incompréhensible et à ses vaines illusions.

CHAPITRE XII.

Telles étaient les réflexions qui me poursuivirent pendant les premiers jours de ma prison, que je passai ainsi dans un état d'angoisse continuel. Mais après quelque temps, la nature excédée de détresse refusa de plier plus long-temps sous le fardeau; la pensée, qui varie sans cesse, amena une suite de réflexions totalement différentes.

Je sentis mon courage revivre. La sérénité et la bonne humeur avaient été les compagnes de toute ma vie, et elles revinrent encore me visiter au fond de mon cachot. Je ne m'apperçus pas plutôt de ce changement dans mes idées, que j'entrevis la possibilité et l'avantage de regagner la tranquillité et la paix de l'ame; et que j'entendis au-dedans de moi même une voix secrette qui me suggérait de me montrer, dans cet état d'a-

bandon et d'infortune, au-dessus de mes persécuteurs. Heureuse innocence! la conscience de mon intégrité, cette satisfaction intérieure de moi-même était comme un soleil bienfaisant qui perçait à travers toutes les barrières de mon cachot, et qui portait dans mon cœur mille fois plus de chaleur et de joie que la splendeur réunie de la fortune et des honneurs n'en donnera jamais aux esclaves du vice.

Je trouvai le secret de tenir mon esprit occupé. Je me disais : « Je suis en-
» fermé pendant la moitié de la journée
» dans une obscurité totale, et sans au-
» cune source extérieure de dissipation ;
» l'autre moitié, je la passe au milieu du
» tumulte et du fracas. Hé bien ! Ne
» puis-je pas chercher de l'amusement
» dans les propres ressources de mon
» esprit ? N'est-il pas pourvu d'une
» grande variété de connaissances ? De-
» puis mon enfance, tous mes momens
» n'ont-ils pas été employés à satisfaire

» une insatiable avidité de m'instrûire ?
» Quand pourrais-je mieux qu'à pré-
» sent tirer parti de ces avantages ? » En conséquence, je me mis à exercer l'activité de mon imagination. Je m'amusai à repasser l'histoire de ma vie. Successivement je vins à me rappeler une infinité de petites circonstances qui auraient été perdues sans cet exercice. Je retraçais à mon esprit des conversations tout entières ; je repensais d'abord au sujet sur lequel elles avaient roulé, puis à leur marche, à leurs incidens ; et j'allais souvent jusqu'à en retrouver les propres mots. Je demeurais sur ces idées jusqu'à ce que je fusse totalemet absorbé par me méditations. Je me les répétais jusqu'à ce que je sentisse naître la chaleur de l'enthousiasme. J'avais mes occupations différentes ; les unes propres à ma solitude nocturne, dans laquelle je pouvais donner pleine carrière aux impulsions de mon ame ; les autres, arrangées pour le chaos de la journée, où

mon objet était tout-à-fait sourd au tumulte qui m'environnait.

Par degrés j'en vins à quitter mon histoire, et à m'amuser d'aventures imaginaires. Je me figurais toutes les positions dans lesquelles je pouvais être placé, et je me traçais la conduite à suivre dans chacune. Ainsi, je me rendis familières toutes sortes de scènes d'offense et de danger, de bienfaisance et d'oppression. Je me portais souvent, en imagination, jusqu'au moment terrible où la nature touche à sa dissolution. Dans quelques-unes de mes rêveries, mon sang bouillonnait avec toute l'impétuosité du courroux et de l'indignation; dans d'autres, je recueillais avec constance toutes les forces de mon ame, pour quelque assaut périlleux à soutenir. Je maniais les armes diverses de l'éloquence, convenablement à ces diverses situations; et dans la solitude de mon cachot, je fis plus de progrès dans l'art oratoire que je n'en aurais

peut-être fait au milieu du plus vivant et du plus nombreux théâtre. J'arrivai enfin à disposer de mon temps avec autant de méthode qu'un homme dans son cabinet, qui passe des mathématiques à la poésie, et de la poésie à l'étude du droit des nations, dans les différentes parties de sa journée; et je n'étais pas moins exact que lui à ne pas m'écarter du plan que je m'étais fait. Les matières de mon travail n'étaient pas non plus moins nombreuses que les siennes. A l'aide de ma seule mémoire, je parcourus dans ma prison, une partie considérable d'Euclide, et je retraçai, jour par jour, les suites de plusieurs faits et incidens de l'histoire, tels qu'ils sont rapportés par nos plus célèbres auteurs. Je devins aussi poète; je me mis à décrire la magnificence et la fécondité de la nature, à exprimer les grands traits des passions, et à partager, avec tout le feu de l'enthousiasme, les élans d'une ame généreuse; trompant ainsi le dé-

goût et l'ennui de ma solitude, et parcourant en idée toutes les scènes du monde. Quant à ce besoin qu'éprouve toujours l'esprit humain de se retracer à lui-même ses progrès, je trouvai facilement des expédiens pour y suffire, à défaut de plumes et de livres.

Au milieu de ces occupations, je voyais, avec un transport de joie et de triomphe, jusqu'à quel point l'homme est indépendant des faveurs ou des rigueurs capricieuses de la fortune. J'étais hors de la portée de ses coups, car elle ne pouvait me mettre plus bas. Aux yeux de tout le monde je semblais être dans un état de détresse et de misère, tandis que, dans la réalité, je n'éprouvais pas un besoin. Ma nourriture était grossière, mais je jouissais d'une bonne santé. Mon cachot était infect, mais mes sens s'y étaient accoutumés. Si l'exercice en plein air m'était interdit, je savais en prendre dans mon cachot, de manière même à provoquer la sueur. Je n'avais

aucun moyen de délivrer ma personne d'une compagnie qui ne pouvait inspirer que de l'aversion et du dégoût, mais j'eus porté bientôt jusqu'à la perfection l'art d'y soustraire mes pensées; ensorte que je ne voyais ni n'entendais les gens qui m'entouraient que précisément aussi peu que je le voulais.

Tel est pourtant l'homme considéré en lui-même ; tant la nature est simple, tant ses besoins sont peu nombreux. Que l'homme artificiel de la société est différent ! De vastes palais s'élèvent pour le recevoir, mille voitures différentes sont imaginées pour ses promenades et ses exercices ; des provinces entières sont rançonnées pour contenter son appétit, et tout le globe est mis à contribution pour lui fournir ses vêtemens et ses meubles. Que de dépenses pour payer des chaînes ? Sa santé et son repos se trouvent dans la dépendance d'une foule d'accidens ; son corps et son ame sont à la merci de quiconque promettra de sa-

tisfaire ses insatiables et impérieux besoins.

Aux désavantages de ma situation présente se joignait encore l'affreuse perspective d'une mort ignominieuse. Hé bien ? tout homme est fait pour mourir. Personne ne sait l'heure où la mort viendra le visiter. A coup sûr il n'est pas plus fâcheux d'avoir à affronter cette ennemie formidable, quand on est en pleine santé, et pourvu de tous les moyens de force et de courage, que d'essuyer ses attaques au moment où nous sommes déjà à moitié défaits par la maladie et les souffrances. Au moins, étais-je bien décidé à jouir pleinement des jours que j'avais encore à vivre, et c'est cette faculté qui est particulière à l'homme dont la santé se prolonge jusqu'au dernier moment de son existence. Pourquoi m'abandonner à d'inutiles regrets ? Il n'y avait pas au-dedans de moi un sentiment de fierté, ou plutôt d'indépendance et de justice qui ne criât

à mon persécuteur : *Tu peux m'ôter l'existence , mais tu ne saurais troubler la paix de mon ame.*

CHAPITRE XIII.

Au milieu de ces réflexions, une autre idée qui ne m'avait pas encore frappé, vint se présenter à mon esprit. « Je » triomphe, me disais-je, et avec rai- » son, de l'impuissance de mon persé- » cuteur. Mais cette impuissance n'est- » elle pas encore plus grande que je ne » l'ai cru jusqu'à présent ? Je dis qu'il » peut *m'ôter l'existence*, *mais non* » *pas troubler la paix de mon ame.* » Rien n'est plus vrai ; mon ame, ma » présence d'esprit, la fermeté de mon » caractère sont hors de sa portée ; mais » ma vie n'y serait-elle pas également, » si je le voulais ? Quels sont les obs- » tacles matériels que l'homme ne soit » pas parvenu à vaincre ? Est-il une en- » treprise si difficile dont on ne soit » venu à bout ? Et si d'autres l'ont fait, » pourquoi ne le ferais-je pas ? Etaient-

» ils excités par des motifs plus puis-
» sans que les miens ? L'existence leur
» était-elle plus précieuse, ou avaient-
» ils en eux plus de moyens pour l'ani-
» mer et l'embellir ? Certainement je
» l'emporte, à cet égard, sur la plupart
» de ceux qui ont déployé le plus de
» persévérance et d'intrépidité. Pour-
» quoi serais-je moins entreprenant ? Un
» esprit hardi et contemplatif sait don-
» ner au diamant et à l'acier la ductilité
» de l'eau ? La puissance de l'esprit hu-
» main ne connaît pas de bornes, et se
» rit de la vigilance des tyrans. » Je repassais cent fois ces idées dans ma tête; et après quelques instans de contemplation, échauffé par l'enthousiasme, je m'écriais : *Non, je ne mourrai pas !*

Dans ma première jeunesse, j'avais lu toutes sortes de livres. Il m'était tombé entre les mains des histoires de ces hommes pour qui les serrures, les verroux n'étaient qu'un jeu, et qui, pour faire montre de leur habileté, avaient fait

l'expérience d'entrer dans la maison la plus fortement barricadée, avec aussi peu de bruit et presque aussi peu de peine que d'autres auraient levé un loquet. Il n'y a rien qui intéresse autant un jeune homme que le merveilleux ; il n'y a rien qu'il ambitionne plus vivement que le pouvoir d'étonner les spectateurs par des tours prodigieux de force ou d'adresse. Sans suivre d'autre guide que le cours de mes réflexions, je concevais dès-lors que l'ame était essentiellement libre, susceptible seulement des atteintes du raisonnement, mais destinée par la nature à ne jamais être soumise à la force. Comment pourrait-il être au pouvoir d'un homme de me retenir par contrainte ? Pourquoi, si ma volonté était de me soustraire à sa violence, ne serais-je pas en état d'éluder les recherches les plus actives ? Ces membres et ce tronc sont à la vérité pour la partie pensante une charge lourde et importune qu'elle a à traîner avec soi; mais pour-

quoi la partie pensante ne viendrait-elle pas à bout d'alléger cette charge, de manière à ne la plus sentir ? Ces réflexions des premiers temps de ma jeunesse n'étaient nullement étrangères à l'objet actuel de mes recherches.

Dans la maison de mon père, nous avions pour plus proche voisin un charpentier. Tout plein du genre de lecture dont je viens de parler, j'étais extrêmement curieux d'examiner ses outils, leurs effets et leur usage. Ce charpentier était doué d'une singulière capacité, et ses facultés n'ayant eu guères à s'exercer que dans sa profession, il était devenu fertile en inventions, et raisonnait sur son métier d'une manière fort ingénieuse. Je trouvais donc avec lui beaucoup de satisfaction, et mon esprit travaillant d'après les lumières qu'il me fournissait, perfectionnait même quelquefois les idées de mon maître. Sa conversation me plaisait infiniment ; je me mis d'abord à travailler avec lui pour

mon amusement, et ensuite pendant quelque temps comme son compagnon. J'étais d'une constitution vigoureuse; et par l'habitude du travail j'ajoutai à l'avantage abstrait de la force celui de savoir l'appliquer avec dextérité, quand je voulais, de manière à ce qu'il n'y en eût pas une seule partie qui ne fît son effet.

C'est une chose étrange, quoique assez ordinaire, que les ressources même qui nous seraient le plus utiles dans une situation critique, quelque familières qu'elles nous soient, ne viennent pas s'offrir à notre esprit quand il s'agirait de les mettre en œuvre. Ainsi, depuis ma détention, mon esprit avait déjà parcouru deux cercles d'idées extrêmement différens, avant que ce moyen de libération se fût présenté à lui. Dans le premier, mes facultés avaient été accablées, dans l'autre elles avaient été exaltées au dernier point; mais dans l'une et l'autre de ces situations, je re-

gardais comme une chose décidée la nécessité de me soumettre passivement au bon plaisir de mes persécuteurs.

Pendant le temps que j'avais passé dans cet état d'indécision, et après un peu plus d'un mois de captivité arrivèrent les assises, qui se tenaient deux fois l'année, dans la ville où j'étais prisonnier. Cette fois, mon affaire ne leur fut point présentée, et se trouva dès-lors remise à six mois. J'aurais eu, pour espérer d'être acquitté, d'aussi fortes raisons que j'en avais pour attendre une condamnation, que la chose eût toujours été la même. Quand j'aurais été détenu pour la cause la plus frivole pour laquelle jamais juge de paix ait décrété un malheureux mendiant, il n'en aurait pas moins fallu que j'attendisse environ cent soixante-dix jours avant que mon innocence fût légalement reconnue, tant il y a encore d'imperfection dans les lois de ce pays si vanté, où les législateurs restent assemblés près de six

nois par année ! Je n'ai jamais pu savoir au juste si ce délai fut l'effet de quelque démarche faite par mon persécuteur, ou s'il fut tout naturellement une suite des formes de l'administration de la justice, trop graves, trop solennelles pour se plier aux droits ou aux besoins d'un obscur individu.

Mais ce ne fut pas-là le seul événement survenu pendant ma détention, dont je ne pourrais pas donner de solution satisfaisante. A-peu-près à la même époque le geolier commença à changer de conduite à mon égard. Un matin, il me fit venir dans la partie du bâtiment destinée à son usage, et après avoir un peu cherché ses paroles, il me dit qu'il était fâché de ce que je n'avais pas été placé plus commodément, et il me demanda si je m'arrangerais mieux d'avoir une chambre dans sa propre habitation? Frappé d'une question à laquelle je m'attendais si peu, je voulus savoir de lui si quelqu'un lui avait fait pour moi cette

demande; il me répondit que non, mais que les assises étaient passées, qu'il avait moins de prisonniers sur les bras, et un peu plus de temps pour se reconnaître. Il ajouta qu'il me croyait une bonne pâte de jeune homme, et qu'il m'avait pris en amitié. A ce mot je le fixai: je ne découvris rien sur son visage qui portât l'empreinte ordinaire d'un pareil sentiment; il m'avait l'air d'un homme jouant un rôle qui ne va pas à sa figure, et qui lui donne de la contrainte et de la gaucherie. Il en vint toutefois à me faire l'offre de manger à sa table, ajoutant que, si cela me convenait, il n'en ferait pas plus gros ordinaire, et n'entendait pas qu'il m'en coûtât rien de plus pour cela; qu'à la vérité, pour lui, il avait toujours tant d'affaires qu'il n'avait pas un moment de reste; mais que sa femme et sa fille Peggy seraient enchantées d'entendre causer un homme d'esprit, comme il savait que j'étais, et que peut-être moi-

même

même je ne trouverais pas leur compagnie désagréable.

Je réfléchis sur cette proposition, et je ne fis pas de doute, quoique cet homme m'eût fort assuré le contraire, qu'elle ne procédait pas d'un mouvement spontané d'humanité de sa part; mais que, pour parler le langage des gens de la sorte, il avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Je m'épuisais en conjectures sur l'auteur de cet acte d'attention et d'indulgence. Les deux personnes qui se présentaient à mon esprit étaient M. Falkland et M. Forester: je connaissais celui-ci pour un homme austère et inexorable envers ceux qu'il avait une fois jugés vicieux: il se piquait d'être inaccessible à ces mouvemens de pitié qui ne sont bons, disait-il, qu'à nous faire manquer à notre devoir. M. Falkland, au contraire, était de la plus exquise sensibilité; c'était là la source de ses plaisirs et de ses peines, de ses vertus et de ses vices. Quoiqu'il fût l'en-

nemi le plus cruel que j'eusse à redouter, et quoique aucuns sentimens d'humanité ne fussent capables de l'arrêter ou de le détourner le moins du monde de la marche qu'il s'était tracée, avec cela je le crus bien plus porté que son frère à s'occuper de ma captivité, et à vouloir alléger mes souffrances.

Cette conjecture n'était pas de nature à mettre du baume sur mes plaies. Je ne pensais à mon persécuteur qu'avec un mouvement de colère. Comment aurais-je pu voir d'un autre œil l'homme qui, pour contenter sa passion dominante, ne comptait pour rien ni mon honneur ni ma vie? Je le voyais détruisant l'un et se jouant de l'autre avec un sang-froid et une tranquillité que je ne pouvais me rappeler qu'avec horreur. Je ne savais pas quels étaient ses projets à mon égard; je ne savais s'il prenait seulement la peine de former un vœu stérile pour la conservation de celui dont il avait flétri l'avenir avec tant d'ini-

quité. Jusques à ce moment j'avais gardé le silence sur mon grand moyen de récrimination ; mais il n'était pas très-certain que je consentisse à périr en silence, victime des artifices et de l'endurcissement d'un tel homme. De quelque côté que j'interrogeasse mon cœur, je le trouvais par-tout ulcéré d'un sentiment profond de l'injustice de mon oppresseur, et mon ame se révoltait à l'idée d'une lâche et imbécille pitié, au moment même où son inexorable vengeance me broyait en poudre.

Ces sentimens dictèrent ma réponse au geolier, et je trouvai un secret plaisir à les laisser s'exhaler dans toute leur amertume. Je le regardai avec un sourire sarcastique, et lui dis que j'étais ravi de le voir devenu tout-à-coup aussi humain, que pourtant je savais un peu lire dans l'humanité d'un geolier, et que je devinais bien comment la sienne lui était venue; mais qu'il pouvait dire à celui qui le mettait en œuvre qu'il pre-

nait une peine inutile; que je n'accepterais jamais rien d'un homme qui avait machiné ma perte, et que j'avais assez de courage pour endurer mon mal à l'avenir comme à présent. Le geolier me considéra d'un air étonné, puis, en faisant une pirouette sur le talon. « A » la bonne heure, mon brave, s'écria- » t-il, vous n'en avez pas tant appris » pour rien, à ce que je vois; c'est » fort bien d'avoir du cœur; mais il y » a temps pour tout, mon garçon; je » crois que vous auriez mieux fait de » garder votre courage pour le moment » où vous en aurez besoin. »

Les assises, qui se passèrent sans que j'eusse à m'en ressentir, opérèrent une grande révolution parmi mes camarades de prison. Je séjournai assez long-temps dans cette demeure pour y voir renouveler tous ses habitans. Un des voleurs avec effraction (le rival du duc de Bedford) et le faux monnayeur furent pendus: deux autres furent condamnés

à la déportation, et le reste fut acquitté. Les déportés restèrent avec nous, et quoique la prison se trouvât ainsi allégée par-là de neuf de ses pensionnaires, il y avait au sémestre suivant des assises, autant de personnes, à-peu-près, que j'en avais trouvé en entrant.

Le soldat dont j'ai parlé vint à mourir, le soir même de l'arrivée des juges, d'une maladie causée par sa prison. Telle fut la justice que trouva dans son pays un être fait pour orner son siècle; le plus doux, le plus sensible des hommes, celui dont les mœurs étaient les plus simples et les plus aimables, dont la vie était la plus pure; il se nommait Brightwell. Si ma plume pouvait immortaliser ce nom, je ne pourrais pas remplir de tâche plus douce pour mon cœur. Il avait le jugement sain et plein de pénétration, sans faiblesse ni confusion dans les idées, et en même temps il régnait dans toute sa personne une franchise si naturelle et si confiante, qu'un obser-

vateur superficiel l'aurait jugé fait pour se laisser prendre au premier piége dressé contre lui. J'ai bien sujet de me rappeler sa mémoire avec affection. Il fut le plus chaud, je dirais presque, hélas! le dernier de mes amis, et à cet égard je ne fus pas en reste avec lui. Dans le fait, il y avait, si j'ose le dire, une grande conformité entre nos deux caractères, si ce n'est que je ne saurais prétendre l'égaler pour la capacité de son esprit, ni même me comparer à lui pour l'extrême pureté de sa conduite. Je lui racontai mon histoire, du moins ce que je crus pouvoir lui en apprendre; il l'écouta avec intérêt, il l'examina avec une véritable impartialité, et s'il conçut quelques doutes au premier moment, les fréquentes occasions qu'il eut de m'observer dans les instans où j'étais le moins sur mes gardes, lui apprirent bientôt à m'accorder une confiance sans réserve, et lui donnèrent une parfaite conviction de mon innocence.

Il parlait sans amertume de l'injustice dont nous étions victimes l'un et l'autre, et il prédisait qu'il viendrait un temps où la possibilité même d'une oppression aussi intolérable n'existerait plus; mais c'était un bonheur, disait-il, réservé à la postérité; nous ne pouvions pas espérer d'en jouir nous-mêmes. Il trouvait quelque consolation à penser qu'il n'y avait pas dans toute sa vie passée un moment dont il pût, d'après son jugement, désirer un meilleur emploi. Il pouvait dire avec autant de raison que beaucoup d'autres hommes qu'il avait rempli ses devoirs; mais il prévoyait ne pas survivre à son infortune actuelle. C'étaient-là ses discours quand il avait encore toute sa présence d'esprit; car on peut dire, dans un sens, que ses malheurs lui avaient fait perdre courage; mais au moins, si on peut lui appliquer cette expression, il faut convenir que jamais désespoir ne fut plus calme ni plus résigné que le sien.

Dans tout le cours de ma vie je n'ai pas éprouvé de choc plus douloureux qu'à la mort de cet infortuné jeune homme. Les circonstances de son sort se présentèrent à mon esprit dans toute leur complication de dureté et d'injustice. Après avoir chargé d'exécrations tout gouvernement humain qui pouvait être l'instrument d'un aussi abominable forfait, je me reportai sur moi-même. Je voyais d'un œil d'envie la fin de mon ami Brightwell. Mille fois je désirai que mon corps fut froid et insensible à la place du sien; je n'étais conservé à la vie, à ce que je me persuadais, que pour endurer des maux inexprimables. Dans peu de jours il aurait été acquitté, il aurait recouvré sa liberté, sa réputation; peut-être que les hommes, touchés des injustices qu'il avait eues à essuyer, se seraient montrés empressés à réparer ses infortunes, et à effacer jusques au souvenir de son traitement ignominieux. Mais il venait de mourir, cet infortuné,

et moi je restais ! Moi, victime d'une iniquité non moins révoltante ; mais qui ne pouvais espérer de réparation, qui étais marqué d'infamie pour toute la durée de ma triste existence, et qui devais emporter en mourant le mépris et l'exécration de mes semblables !

Telles furent en partie les premières réflexions que me fit naître le sort de ce martyr de nos barbares institutions. D'un autre côté, cependant, mes relations avec le malheureux Brightwell ne laissaient pas de m'avoir fourni quelques motifs de consolation. Je me disais : « Il a vu au travers de ces voiles de calomnie qui m'enveloppent ; il a reconnu mon cœur, et m'a donné son amitié. Pourquoi désespérer ? Ne pourrai-je pas rencontrer par la suite des ames aussi libérales que la sienne qui me rendront justice et compatiront à mes malheurs ? Que j'aie ce bonheur et je serai content. Je me réfugierai dans les bras de l'amitié, et j'y ou-

» blierai la méchanceté des hommes.
» Je vivrai satisfait au sein d'une paisible obscurité, en cultivant les jouissances du cœur et de l'esprit, et en me livrant dans un petit cercle aux douceurs de la bienfaisance. » Ainsi mon ame s'excitait au projet que j'allais entreprendre.

Je n'eus pas plutôt conçu l'idée d'une évasion, que pour m'en faciliter les préparatifs, je me déterminai au plan que voici. Je résolus de me mettre dans les bonnes graces du concierge. Dans le monde, en général, j'ai trouvé toutes les personnes qui étaient au fait des dehors de mon histoire, disposées à ne me regarder qu'avec une sorte de dégoût et d'horreur qui les portait à me fuir, comme si j'eusse été frappé de la peste. La supposition que j'avais d'abord volé mon maître, et qu'ensuite, pour me laver, je l'avais accusé lui-même de subornation, me mettait dans une classe particulière et infiniment plus odieuse que les

criminels ordinaires. Mais cet homme-ci était trop vieux routier dans sa profession pour entretenir de l'aversion contre un de ses semblables pour de pareils motifs. Il considérait les personnes commises à sa garde comme autant de corps humains dont il était responsable, et qu'il était tenu de représenter en temps et lieu; mais quant à la différence de l'innocent et du coupable c'était une affaire qu'il jugeait au-dessous de son attention. Ainsi, en cherchant à me faire bien venir de lui, je n'avais pas à lutter contre ces préventions que j'ai trouvées, dans une foule d'autres cas, si cruellement enracinées. Ajoutez que dans cette circonstance j'avais encore pour moi l'influence de ce même motif, quel qu'il pût être, qui l'avait rendu si généreux dans ses offres à mon égard.

Je lui parlai de mon talent pour la menuiserie, et je m'offris de lui faire une demi-douzaine de jolies chaises, s'il voulait me procurer les moyens et les

outils nécessaires; car il ne fallait pas espérer, sans son consentement, de pouvoir exercer paisiblement une industrie de ce genre, quand même mon existence en eût entièrement dépendu. Il me regarda d'abord fixement, comme cherchant en lui-même ce que voulait dire cette nouvelle proposition; ensuite, prenant un air gracieux, il me dit qu'il était ravi de me voir ainsi m'humaniser un peu avec les gens, et qu'il verrait ce qu'il pouvait faire. Deux jours après il me signifia qu'il m'accordait ma demande. Il ajouta que quant au présent que je voulais lui faire, il n'avait rien à me dire là-dessus, que je ferais comme il me plairait; mais que je pouvais compter sur lui pour toutes les douceurs qu'il pourrait me procurer sans se compromettre, pourvu que quand il se montrerait civil envers moi je ne m'avisasse pas une seconde fois de le rebuter et de lui répondre par de mauvais propos.

Ce préliminaire ainsi gagné, j'amas-

sai successivement des outils de différentes espèces, tarières, perçoirs, ciseaux, etc. Aussitôt je me mis à l'ouvrage; les nuits étaient longues, mon geolier, malgré son ostentation de générosite, était excessivement pressé. Je sollicitai donc encore, et j'obtins un bout de chandelle pour pouvoir m'amuser à travailler une heure ou deux, après que j'etais enfermé dans mon cachot. Néanmoins je ne travaillais pas constamment à l'ouvrage que j'avais entrepris, et mon geolier laissait percer à tout moment des signes d'impatience. Peut être avait-il peur que je n'eusse pas le temps de finir avant que d'aller au gibet. J'insistai toutefois sur la liberté de travailler à mon loisir et quand il me plairait, ce qu'il n'osa pourtant pas me contester expressément. Pour surcroît de bonne fortune, je parvins à me procurer secrettement une forte pince, par le moyen de miss Peggy, qui venait de temps en temps à la geole examiner les prison-

niers, et qui paraissait m'avoir pris particulièrement en amitié.

Dans cette marche, il est facile de reconnaître comment le vice et la duplicité naissent nécessairement de l'injustice. Je ne sais si mes lecteurs me pardonneront le profit peu délicat que je comptais tirer de l'indulgence inexplicable de mon geolier envers moi. Mais je ne dois pas taire mes faiblesses; c'est mon histoire et mon apologie que j'ai voulu écrire; et je ne me sentais pas préparé à conserver dans ma conduite une franchise invariable, au prix du coup prématuré qui menaçait mon existence.

Mon plan était tout fait. Je pensai qu'à l'aide de la pince il me serait aisé de soulever sans beaucoup de bruit la porte de mon cachot hors de ses gonds, ou bien, qu'en cas de nécessité, je pourrais couper la place de la serrure. Cette porte donnait dans un passage étroit, où était d'un côté la filé des cachots, et de l'autre les logemens du geolier et des gui-

chetiers, au-delà desquels était l'entrée ordinaire de la rue. Je n'o ais pas tenter cette sortie, de peur de reveiller les personnes à la porte desquelles il m'aurait fallu nécessairement passer. Je me déterminai donc à choisir la porte de l'autre extremité du passage, qui etait barricadée, qui donnait sur une espèce de jardin appartenant au concierge. Je n'étais jamais entré dans ce jardin, mais j'avais eu occasion de le voir de la fenêtre de notre chambre commune qui donnait de ce côté, la chambre même étant immédiatement au-dessus des cachots. Je m'étais aperçu qu'il était borné par un mur très-elevé qui terminait le bâtiment de ce côté, à ce que j'avais appri, par mes camarades de prison, et au-delà duquel était une ruelle assez longue qui aboutissait à une des extrémités de la ville. Après avoir bien examiné le l cal, et avoir long-temps réfléchi sur ce sujet, il me sembla que si une fois je pouvais gagner le jardin il

me serait facile, à l'aide de perçoirs et d'autres outils fichés à des distances convenables, de me faire une espèce d'échelle avec laquelle j'escaladerais le mur, et reprendrais bientôt possession de ma chère liberté. Je préferai ce mur à celui qui bornait immédiatement mon cachot, parce que celui-ci donnait sur une rue très-peuplée.

Je laissai écouler deux jours depuis le moment où j'eus tout-à-fait digéré mon plan; et puis, dans le milieu de la nuit, je commençai à me mettre à l'exécution. Je trouvai infiniment de difficulté à venir à bout de la première porte; mais enfin je surmontai cet obstacle. La seconde était fermée en dedans, ainsi il me fut très-facile d'en repousser les verroux. Mais la serrure qui en faisait dès-lors la principale sûreté, et qui en conséquence était très-forte, fermait à double tour, et la clef était ôtée. J'essayai avec mon ciseau de repousser le pène, mais vainement. Alors je me mis

à démonter les vis de la serrure, et étant parvenu à l'enlever, la porte ne m'opposa plus de résistance.

Jusques-là mes tentatives avaient été suivies du plus heureux succès; mais tout près de la porte, de l'autre côté, il y avait une loge avec un énorme mâtin, dont je n'avais pas la moindre connaissance. Quoique je prisse les plus grandes précautions en marchant, néanmoins le chien m'entendit et se mit à aboyer. Je fus extrêmement déconcerté, mais je tâchai d'adoucir cet animal par des caresses et je réussis. Je revins alors sur mes pas le long du passage pour écouter si le bruit du chien n'avait pas réveillé quelqu'un, résolu, si cela était, de rentrer dans mon cachot, et de tâcher de remettre les choses dans le premier état. Mais tout me parut parfaitement tranquille, ce qui m'encouragea à poursuivre mon entreprise.

J'avais déjà gagné le mur, et j'étais même monté presque à la moitié de sa

hauteur, quand j'entendis une voix qui criait de la porte du jardin : *Holà! Qui est-là? Qui a ouvert la porte?* L'homme qui criait ne reçut point de réponse, et la nuit était trop noire pour qu'il pût distinguer les objets à une certaine distance. En conséquence, à ce que je m'imaginai, il retourna sur ses pas pour prendre de la lumière. Pendant ce temps-là, le chien, qui comprit le ton sur lequel ces questions étaient faites, recommença à aboyer plus fort que jamais. Il n'y avait plus moyen de songer à faire retraite, et je n'étais pas sans espoir de pouvoir encore venir à bout de mon dessein, et de franchir le mur. Mais tandis que cet homme avait été quérir sa lanterne, il en survint un second, et comme pendant ce temps j'avais atteint le sommet du mur, je me trouvai dans le cas d'être aperçu de ce dernier. Celui-ci, dès qu'il me vit, poussa un grand cri et me lança une énorme pierre qui me rasa de fort près.

Dans une situation aussi critique, je ne vis pas d'autre ressource que de me laisser aller de l'autre côté, sans prendre les précautions nécessaires, et dans ma chute je me démis presque la cheville du pied.

Il y avait dans le mur une porte dont je n'avais aucune connaissance, et au moyen de laquelle les deux hommes furent en un moment de l'autre côté avec la lanterne. Ils n'avaient pas autre chose à faire que de courir le long de la ruelle jusqu'à l'endroit par où j'étais descendu. Je voulus me relever; mais la douleur de ma chute était si vive, que je pouvais à peine me soutenir debout; et après m'être traîné l'espace de quelques pas, je sentis mon pied fléchir sous moi, et je retombai par terre. Il n'y avait plus de remède, et il fallut tranquillement me laisser reprendre.

CHAPITRE XIV.

On me conduisit pour cette nuit dans la chambre du concierge, et les deux hommes y restèrent avec moi. On me fit mille questions, auxquelles je ne répondis guères, mais je me plaignis beaucoup de ma jambe. Je ne pus obtenir à cet égard aucune satisfaction, si ce n'est qu'on me dit : « Tenez-» vous en repos, mon gars ; allez, si » ce n'est que cela, nous vous don-» nerons un onguent pour vous guérir ; » nous y mettrons une bonne emplâtre » de fer. » Dans le fait, ils étaient de fort mauvaise humeur contre moi, pour avoir troublé leur sommeil et leur avoir causé tant d'embarras. Dès le matin ils me tinrent parole; sans avoir égard à l'enflure excessive de ma jambe, ils me mirent les fers aux deux pieds, et m'attachèrent à un anneau sur le plancher

de mon cachot avec une chaîne fermée d'un cadenat. Je leur fis de vives remontrances contre un pareil traitement; je leur dis que la loi n'avait pas encore prononcé sur moi, et que parconséquent, à ses yeux, j'étais réputé innocent. Mais ils me dirent de garder tout ce verbiage pour d'autres, qu'ils savaient bien ce qu'ils faisaient, et qu'ils étaient bons pour en répondre devant toutes les cours de justice d'Angleterre.

La douleur que me causaient les fers était insurmontable. J'essayai tous les moyens pour me soulager, et même pour dégager secrettement ma jambe; mais plus elle était enflée, moins la chose devenait possible. Il fallut donc me résoudre à endurer mon mal avec patience; mais plus il allait, plus il augmentait. Après avoir laissé passer deux jours et deux nuits dans cet état de souffrance, je suppliai le guichetier de me faire venir le chirurgien habituel de la prison, pour qu'il vît ma jambe, ne

doutant pas que si on la laissait sans y rien faire, la gangrène ne vînt à s'y mettre. Mais il me regarda d'un air insolent, en me disant: « Mort de ma » vie! je voudrais le voir. La gangrène » serait encore une trop belle mort pour » un pareil vaurien! » J'avais déjà la masse du sang allumée par la fièvre que la douleur m'avait causée, ma patience était tout-à-fait épuisée, et je fus assez sot pour m'irriter au dernier point de ces grossières impertinences. « M. le gui- » chetier, lui dis-je, prenez-y garde. » Il y a certaines choses qui sont per- » mises aux gens de votre espèce, et » d'autres qui ne le sont pas. Vous êtes » ici pour veiller à ce que nous ne puis- » sions nous échapper; mais il ne vous » appartient pas de nous maltraiter par » des injures. Si je n'étais pas enchaîné » par terre, vous n'oseriez pas, sur les » yeux de votre tête, me tenir un pa- » reil langage; et vous pourriez vivre » encore assez pour vous repentir de

» votre insolence, c'est moi qui vous
» le dis. »

Pendant que je parlais ainsi, cet homme me considérait avec de grands yeux. Il était si peu accoutumé à de pareilles réprimandes, qu'il pouvait à peine en croire ses oreilles; et le ton dont je lui parlais était si ferme, qu'il parut oublier un moment que je n'avais pas la liberté de me remuer. Mais aussitôt qu'il eût le temps de se remettre, il ne daigna pas même se mettre en colère. Il me regarda avec un sourire de mépris, et puis, faisant claquer ses doigts devant moi en signe de mocquerie, et tournant sur son talon: « Bien dit, mon poulet,
» s'écria-t-il, chantez, chantez tout
» votre saoul; prenez-garde seulement
» de vous étrangler! » et il ferma la porte sur moi, en contrefaisant la voix de l'animal auquel il me comparait.

Cette réplique me rappela aussitôt à moi-même, et me fit voir toute l'impuissance de mon ressentiment. Mais

s'il était venu à bout par-là de refroidir mon accès de colère, les tortures de mon corps étaient toujours de plus en plus cruelles. Je me déterminai donc à tenter un autre genre d'attaque. Le même guichetier revint au bout de quelques minutes, et comme il m'approchait pour poser à terre quelque nourriture qu'il avait apportée, je lui glissai un schelin dans la main, en disant : « Mon cher ca-
» marade, pour l'amour de Dieu, appe-
» lez un chirurgien ; je suis sûr que
» vous ne voudrez pas me laisser périr
» faute de secours. » Le drôle mit le schelin dans sa poche, me jeta un regard assez dur, et sortit en secouant la tête et sans proférer une syllabe. Le chirurgien parut aussitôt ; et trouvant la partie malade fort enflammée, il indiqua les remèdes qu'il fallait appliquer, et donna l'ordre exprès qu'on ne me remît plus de fers à cette jambe pendant tout le temps de la cure. Il se passa un mois entier avant que mon mal fût

parfaitement

parfaitement guéri, et que ma jambe fût redevenue aussi ferme et aussi flexible que l'autre.

Je me trouvai, après cette tentative, dans une situation totalement différente de celle qui avait précédé. J'étais toute la journée enchaîné dans mon cachot, sans autre adoucissement à mon sort, si ce n'est qu'on laissait la porte ouverte quelques heures de l'après-midi, pendant lequel temps les prisonniers venaient me voir et causer avec moi, particulièrement un qui était, il est vrai, bien loin de me tenir lieu de mon pauvre ami Brightwell, mais qui avait néanmoins d'excellentes qualités. Ce n'était autre que ce même particulier renvoyé il y avait quelques mois par M. Falkland sur une accusation de meurtre. Son courage était abattu; le chagrin et la misère l'avaient entièrement défiguré. C'était encore une victime innocente de nos institutions, un homme plein de droiture et de bonté.

Il finit, je crois, par être acquitté, et il alla traîner par le monde, dans le malheur et l'obscurité, les restes de son existence. Mes travaux mécaniques avaient cessé ; toutes les nuits on faisait la recherche dans mon cachot, et on écartait de moi avec le plus grand soin toute espèce d'outil. La paille qu'on m'avait jusqu'alors accordée, m'avait été ôtée sous prétexte qu'elle était propre à cacher des objets défendus, et les seules commodités qu'on daigna me laisser étaient une chaise et une couverture.

J'entrevis au bout de peu de temps la perspective de quelque soulagement ; mais le mauvais sort qui me poursuivait fit évanouir cette faible espérance. Le concierge vint encore une fois me voir, avec cet air équivoque d'humanité si étranger à sa figure. Il feignit d'être surpris de me voir ainsi manquer de tout. Il me réprimanda fort sévèrement de la tentative que j'avais faite, et il observa qu'il fallait absolument renoncer dans son état à avoir de bons

procédés pour les gens, si, au bout du compte, ils ne sentaient pas le bien qu'on leur faisait. Que dans pareil cas il y avait bien force de laisser aller le cours de la justice, et qu'il serait fort ridicule à moi de me plaindre si j'étais jugé dans les formes, et que les choses vinssent à tourner mal pour moi. Qu'il cherchait tous les moyens de me faire voir qu'il était mon ami, pourvu que de mon côté . . . Il était au milieu de cette circonlocution de son préambule quand on l'appela pour quelque affaire relative à son office. Je me mis alors à méditer sur ces ouvertures, et quoique je détestasse la source dont je les supposais provenir, je ne pouvais cependant m'empêcher de songer jusqu'à quel point il me serait possible d'en tirer parti pour une nouvelle évasion. Mais mes spéculations furent vaines de ce côté là. Le concierge ne reparut pas du reste de la journée, et le lendemain il survint un incident qui mit fin à toutes les espé-

rances que je pouvais fonder sur ses bonnes dispositions.

Quand un esprit actif s'est une fois attaché à une idée, il lui est difficile de se décider à l'abandonner. J'avais étudié mes chaînes pendant les douleurs extrêmes que me causait la pression du fer sur la cheville qui avait été foulée; et quoique l'enflure et la sensibilité de la partie malade eussent rendus impraticables tous les efforts que j'avais tentés pour me soulager, cependant mon attention tendue continuellement sur cet objet m'avait fait acquérir un autre avantage peut-être plus important en lui-même. Pendant la nuit, mon cachot était dans une obscurité complette, mais quand la porte était ouverte, ce n'était pas tout-à-fait la même chose. Il est vrai que le passage sur lequel elle donnait était si étroit, et la muraille vis-à-vis était si proche qu'il ne pénétrait dans ma niche qu'une faible et triste lueur, même en plein midi, et quand la porte

était toute grande ouverte. Mais, après deux ou trois semaines d'exercice, mes yeux s'accommodèrent si bien aux circonstances, que j'appris à distinguer jusqu'aux moindres objets. Un jour que j'étais alternativement à méditer et à examiner autour de moi, j'eus le bonheur d'apercevoir un clou enfoncé dans la terre de mon plancher à peu de distance de moi. Je conçus aussitôt le désir de me rendre possesseur de cet instrument; mais, de peur de surprise à cause des gens qui passaient et repassaient continuellement, je me contentai pour le moment d'observer bien exactement la place où il était, afin de pouvoir le retrouver aisément dans l'obscurité. En conséquence ma porte ne fut pas plutôt fermée que je me saisis de ce nouveau trésor, et l'ayant façonné pour l'usage que j'en voulais faire, je trouvai que je pouvais, par son moyen, ouvrir le cadenas qui me retenait à mon anneau sur le plancher. L'avantage que je venais d'obtenir ne laissait pas que d'être

important; indépendamment du secours dont il devait m'être pour mon grand objet. Ma chaîne ne me laissait la liberté de me mouvoir que de dix-huit pouces environ, à droite et à gauche, et ayant eu à supporter cette contrainte pendant plusieurs semaines, la misérable consolation de pouvoir parcourir à mon aise, dans toute son étendue, le trou dans lequel j'étais claque-muré, faisait sauter mon cœur de joie. Cet événement avait précédé de quelques jours la dernière visite du concierge.

Depuis cette époque, j'avais eu constamment la coutume de me mettre en liberté chaque nuit, et de ne replacer les choses en leur premier état, que lorsque je me réveillais le matin, ce qui était le moment où le guichetier ne tardait guères à paraître. La sécurité engendre la négligence. Le matin qui suivit ma conférence avec le geolier, soit que j'eusse dormi plus tard qu'à l'ordinaire, soit que le guichetier eût fait sa ronde plus matin, je ne fus réveillé que

par le bruit qu'il fit en ouvrant le cachot qui touchait au mien ; et avec toute la diligence que je pus y mettre, comme il me fallait tâtonner dans l'obscurité pour retrouver tous mes matériaux, je n'eus jamais le temps de rattacher ma chaîne à l'anneau, avant le moment où il entra comme de coutume avec sa lanterne. Il fut extrêmement surpris de me trouver détaché ; et appela aussitôt le geolier en chef; on me questionna sur les moyens que j'avais employés, et comme je vis bien que la dissimulation ne servirait qu'à occasionner des recherches plus exactes, et une surveillance plus rigoureuse, je leur déclarai la vérité. L'illustre personnage qui avait le gouvernement de la place, ne tint pas à cette dernière hardiesse de ma part, et entra sérieusement en colère contre moi. L'adresse et les belles paroles ne pouvoient plus servir à rien. Avec des yeux enflammés de rage, il s'écria qu'il était bien convaincu à présent, de la sottise qu'il y avait à montrer

de la bonne volonté à des vauriens comme moi qui étaient l'écume de la terre ; et que le diable l'étranglât, si jamais on l'y rattrapait ; que je l'en avais guéri pour jamais ; qu'il était étonné que les lois n'eussent pas établi quelque supplice particulier pour les voleurs qui cherchaient à tromper leurs geoliers ; que la potence était cent fois trop bonne pour moi !

Après avoir ainsi exhalé sa bile, il se mit à donner des ordres tels que les instigations réunies de la colère et de la crainte purent lui suggérer. On me changea de logement. Je fus conduit à une chambre qu'on nommait chambre *de la force*, dont la porte ouvrait dans le cachot du milieu. Elle était plus bas que terre comme tous les cachots, et située sous cette chambre commune dont j'ai déjà parlé. Elle était sombre et spacieuse. Il y avait plusieurs années qu'on n'en avait ouvert la porte ; l'air en était infect, et les murs couverts de moisissures. J'eus comme auparavant les fers, le ca-

denas et la chaîne; mais on y ajouta les menottes. Pour ma première provision, le geolier ne m'envoya qu'un morceau de pain noir et moisi, et un peu d'eau puante et bourbeuse. Je ne sais à la vérité, si je dois regarder ceci comme un acte gratuit de tyrannie du chef du geolier; la loi ayant, dans sa sagesse, décrété que dans certains cas, l'eau qui serait fournie aux prisonniers, serait prise *dans l'égoût ou la mare la plus voisine de la geole* (1). Il fut ordonné de plus qu'un des guichetiers passerait la nuit dans le cachot ou cabinet qui formait une sorte d'antichambre de mon logement. Bien qu'on eût pourvu cette petite pièce de toutes les commodités convenables pour y recevoir un personnage d'une dignité si supérieure au malheureux qu'il était chargé de garder, il ne laissa pas de témoigner beaucoup

(1) En cas de *peine forte et dure*. Voyez les procès des criminels d'Etat, *vol. I, année* 1615.

de mécontentement d'une pareille mission ; mais il n'y avait pas d'alternative.

La nouvelle situation dans laquelle on venait de me mettre, semblait la plus fâcheuse qu'il fût possible d'imaginer ; mais je ne me décourageai point. Il y avait déjà quelque temps que j'avais appris à ne plus juger sur les apparences. Le logement était sombre et mal sain ; mais j'avais acquis le secret de braver ces inconvéniens. Ma porte était fermée continuellement ; et tout commerce avec les autres prisonniers m'était interdit. Mais s'il y a du plaisir à entretenir des relations avec nos semblables, la solitude d'un autre côté ne laisse pas d'avoir ses charmes. Nous pouvons y suivre sans trouble le cours de nos pensées, et j'avais mille moyens de chasser l'ennui par les plus agréables rêveries. Outre cela, pour quelqu'un qui méditait des projets de la nature de ceux que je roulais dans ma tête, la solitude a des avantages particuliers. A peine fus-je laissé à moi-

même, que je me mis à faire l'expérience d'une idée qui m'était venue pendant le temps qu'on m'attachait les menottes; et simplement avec mes dents, je me délivrai de cette entrave. Les heures auxquelles les geoliers me visitaient étaient fixes, et j'avais soin de me tenir sur mes gardes. Ajoutez à cela, que j'avais une fenêtre grillée fort étroite, près du plafond, de neuf pouces environ de hauteur perpendiculaire, et d'un pied et demi de large, qui, toute petite qu'elle était, me donnait beaucoup plus de jour que je n'avais été accoutumé d'en avoir pendant plusieurs semaines. Au moyen de cela, je ne me trouvais presque jamais dans une obscurité totale, et j'étais plus à l'abri des surprises que dans ma situation précédente. Toutes ces idées se présentèrent à moi aussitôt après mon entrée dans ma nouvelle demeure.

Il y avait très-peu de temps qu'on m'avait changé de local, lorsque je reçus une visite bien inattendue, celle de Thomas, ce domestique de M. Falkland,

dont j'ai déjà eu occasion de parler dans le cours de mon histoire. Un des gens de M. Forester était par hasard venu à la ville de ma prison, peu de semaines auparavant, dans le temps où j'étais incommodé de la blessure de ma chûte, et il avait demandé à me voir. Le rapport qu'il avait fait de ma situation, avait été pour Thomas une source de mille sensations pénibles. La première visite avait été une affaire de pure curiosité; mais Thomas n'était pas un domestique de la classe ordinaire. Il fut singulièrement frappé de l'état ou il me vit. Quoique j'eusse alors l'esprit calme et la santé passablement bonne, cependant je n'avais plus ce teint fleuri qu'il m'avait vu; la vie dure que je menais, et l'habitude du courage avait fait contracter à mes traits une sorte de rudesse bien différente de cette fraîcheur, et de cette douceur de physionomie que j'avais dans mes beaux jours. Les regards de Thomas se portaient alternativement sur ma figure, sur mes mains et sur mes

pieds; ensuite il poussa un profond soupir, et après une pause:

— « Bonté divine! » s'écria-t-il d'un ton qui annonçait assez les sentimens de commisération dont son cœur était plein; « Est-ce bien vous? »

— « Pourquoi, non, Thomas? Vous » saviez bien que j'avais été envoyé en » prison, n'est-ce pas?

— » En prison! Et il faut que les » gens qui sont en prison soient en- » chaînés et garottés de cette façon-là?... » Et où couchez-vous donc les nuits? »

— « Ici. »

— « Ici! Et il n'y a pas de lit! »

« — Non, Thomas, on ne me donne » pas de lit. J'avais autrefois de la paille, » mais on me l'a ôtée. »

— « Mais on vous débarrasse de tous » ces fers pendant la nuit? »

— « Non; on me laisse pour dormir, » précisément comme vous me voyez. »

— « Pour dormir! Bon dieu, je » croyais que nous étions dons un pays » de chrétiens; mais on n'aurait pas le

» cœur de traiter un chien de cette
» façon-là ? »

— « Il ne faut pas dire cela, Tho-
» mas. Ce sont des choses que le gou-
» vernement a réglées ainsi dans sa sa-
» gesse. »

— « Pardieu, j'ai été bien pris pour
» dupe, toujours ! Ils ne font que nous
» dire que c'est une si belle chose que
» d'être Anglais ! avec leurs grands mots
» de *liberté*, de *propriété* et ce qui
» s'ensuit, je vois que tout cela, c'est
» autant de chansons. Seigneur dieu !
» Que nous sommes de vrais sots ! Voilà
» ce qui se passe pourtant sous notre
» nez, et nous n'en savons seulement
» rien, pendant qu'un tas de péda-
» gogues, avec un air capable, viennent
» nous jurer que ces choses-là n'arrivent
» jamais qu'en France et dans d'autres
» pays semblables ! . . . Mais enfin, vous
» avez été jugé, n'est-ce pas ? »

— « Non. »

— « Et qu'est-ce que cela signifie
» donc d'être jugé, quand on com-

» mence d'abord par faire à un homme
» pis que de le pendre ? Ma foi, tenez,
» maître Williams, vous avez été bien
» vicieux, il faut en convenir, et je
» crois, dieu me pardonne, que j'au-
» rais eu du plaisir à vous voir aller à
» la potence. Mais je ne sais comment
» cela se fait ; avec le temps, le cœur
» se ramollit malgré qu'on en ait, et la
» pitié finit par prendre le dessus. Cela
» ne devrait pas être, j'en conviens ;
» mais, diantre, quand je parlais de
» vous voir pendre, je n'entendais pas
» que vous auriez encore toutes ces
» choses là à souffrir par-dessus le
» marché. »

Thomas me quitta aussitôt après cette conversation. L'idée de la liaison qui avait eu lieu si long-temps entre nos familles, revenait à sa mémoire, et il avait le cœur plus navré que moi-même de mes souffrances. Je fus surpris de le revoir dans l'après-midi. Il me dit que je ne lui sortais pas de l'esprit, et qu'il espérait que je ne serais pas fâché s'il

était revenu pour me dire adieu. Je crus voir qu'il avait quelque chose à me dire dont il ne savait comment se débarrasser. Chaque fois qu'il était venu, un des guichetiers l'avait accompagné, et n'avait pas quitté la chambre. Cependant je ne sais quelle affaire, un bruit, je crois, qu'on faisait dans le passage ayant excité la curiosité de notre argus, il s'avança jusques à la porte pour voir ce que c'était, et Thomas qui épiait le moment, me glissa dans la main un ciseau, une lime et une scie, en me disant d'un air affligé : « je sais bien que » je fais mal; mais si on me pend aussi, » je ne saurais qu'y faire; c'est plus fort » que moi. Pour l'amour de dieu, tirez- » vous d'ici; je ne peux pas y tenir » seulement que d'y penser. . . » Je reçus avec une grande joie son présent, que je serrai bien vîte dans mon sein, et aussitôt qu'il fut parti, je cachai le tout dans la paille de ma chaise. Pour lui, dès qu'il avait eu rempli l'objet de sa visite, il avait pris congé de moi.

Le lendemain, les geoliers, je ne sais pourquoi, mirent plus de soin que de coutume dans leurs perquisitions, disant, sans pourtant donner aucun motif de leurs soupçons, qu'ils étaient sûrs que j'avais en ma possession quelque instrument qui ne devrait pas y être; mais le lieu que j'avais choisi pour mon dépôt échappa à leur vigilance.

Depuis ce jour-là, je laissai passer la plus grande partie de la semaine, pour attendre un beau clair de lune. Il me fallait nécessairement travailler pendant la nuit, et il n'était pas moins indispensable que toutes mes opérations fussent consommées dans l'intervalle d'entre la dernière visite du soir de mes geoliers et la première du lendemain, c'est-à-dire, entre neuf heures du soir et sept du matin. Dans mon cachot je passais, comme je l'ai déjà dit, de quatorze à seize heures sur vingt-quatre, sans être dérangé; mais depuis que je m'étais acquis une réputation par mon industrie, on avait fait pour moi une

exception aux règles générales de la prison.

Il était dix heures, quand je mis la main à l'œuvre pour ma grande entreprise. La chambre dans laquelle j'étais renfermé était assurée par une double porte. Cette précaution était absolument superflue, puisqu'il y avait un homme qui faisait sentinelle à l'extérieur; mais elle était très-heureuse pour mon projet, parce que ces deux portes empêchaient la communication du bruit, et me garantissaient assez du danger d'être entendu, en prenant un peu de soin. Je commençai par me délivrer des menottes. Ensuite je me mis à limer mes fers, et en fis bientôt autant à trois des barreaux de fer qui défendaient ma fenêtre à laquelle je grimpai en partie par le moyen de ma chaise, et en partie à l'aide de quelques inégalités du mur. Tout ceci fut l'ouvrage de plus de deux heures. Quand les barreaux furent limés, il me fut aisé de les forcer un peu hors de la ligne perpendiculaire,

et de les tirer ensuite l'un après l'autre de dedans le mur où ils n'étaient enfoncés que d'environ trois pouces, et où ils avaient été plantés tout droit sans aucune autre précaution pour les assurer. Mais l'ouverture ne se trouva pas assez large pour pouvoir passer mon corps. Il fallut donc que je me misse, partie avec mon ciseau, partie avec un des barreaux, à élargir la croisée en démolissant la maçonnerie, et quand je fus ainsi venu à bout de détacher quatre ou cinq briques, je redescendis et les entassai sur le plancher. Je répétai cette opération trois ou quatre fois. Alors l'espace se trouva assez grand pour mon dessein, et m'étant glissé à travers l'ouverture, je m'avançai jusques sur une espèce de hangard qui était en dehors.

Je me trouvais alors placé dans une cour étroite entre deux murs, savoir celui de la chambre commune des criminels, et le mur de clôture de la prison. Mais je n'avais pas, comme l'autre fois, des instrumens pour m'aider à

escalader ce mur qui était d'une hauteur considérable. En conséquence il n'y avait pour moi d'autre ressource que celle de faire une brêche suffisante dans le bas du mur qui ne laissait pas d'être fort, étant de pierres à l'extérieur et revêtu de briques en dedans. Les chambres des prisonniers pour dettes formaient angle droit avec le bâtiment dont je venais de m'évader, et comme la nuit était extrêmement éclairée, j'eus un moment la crainte d'être découvert par eux, particulièrement dans le cas où j'aurais fait quelque bruit, plusieurs de leurs croisées donnant sur cette cour. Dans cet état, je me déterminai à me servir du hangard, comme d'un abri pour me cacher. Il était fermé à clef, mais avec un des anneaux rompus de mes fers que j'avais eu la précaution de porter avec moi, je n'eus pas beaucoup de peine à ouvrir la serrure. Dès-lors j'avais un moyen suffisant de me mettre hors d'état d'être vu, pendant que je travaillais à ma besogne, et le

seul inconvénient que je trouvais, c'était d'être obligé de laisser la porte que j'avais forcée, un peu ouverte, pour avoir de la clarté. Au bout de quelque temps, j'étais déjà venu à bout de démolir une partie assez considérable de la couche de brique du mur; mais quand j'en vins à la pierre, l'entreprise me parut infiniment plus difficile. Le mortier qui liait la maçonnerie s'était presque pétrifié par le laps du temps, et il ne cédait pas plus à mes premiers efforts, que n'eût fait un rocher du diamant le plus dur. Il y avait déjà six heures que j'étais à travailler sans relâche; à la première tentative que je fis contre ce nouvel obstacle, mon ciseau se brisa dans mes mains, et restant ainsi entre la fatigue que j'avais déjà endurée, et la difficulté invincible en apparence qui se trouvait devant moi, je conclus qu'il fallait m'arrêter où j'en étais, et abandonner toute idée d'aller plus loin. En même temps, la lune, dont la lumière m'avait été d'un si

grand secours, vint à se coucher, et je demeurai dans une obscurité totale.

Toutefois après un répit de dix minutes, je revins à la charge avec une nouvelle vigueur. Il ne me fallut pas moins de deux heures pour pouvoir arracher la première pierre. En une heure de plus, l'ouverture fut assez grande pour me permettre le passage. Le tas de brique que j'avais laissé dans la chambre *de la force* était considérable, mais ce n'était rien en comparaison des décombres que j'avais abattus du mur extérieur de la prison. Je suis parfaitement sûr que l'ouvrage que j'avais fait, aurait été l'affaire de deux ou trois jours pour un ouvrier ordinaire qui aurait été muni de tous les outils convenables.

Mais les difficultés, au lieu d'être à leur fin, semblaient ne faire que commencer pour moi. Le jour vint à paraître avant que j'eusse achevé l'ouverture, et dans dix minutes encore les geoliers allaient vraisemblablement en-

trer dans ma prison, et apercevoir tout le dégât que j'avais fait. La ruelle qui joignait le côté de la prison par où je m'étais échappé, avec la campagne adjacente, était formée principalement par deux murs de clôture, avec des écuries de côté et d'autre, quelques magasins et un petit nombre de maisons occupées par des gens de la dernière classe du peuple. Je n'avais rien de mieux à faire pour ma sûreté, que de traverser la ville le plutôt possible et de chercher mon salut en pleine campagne. J'avais les bras enflés et meurtris par le travail, de manière à ne pouvoir les endurer, et toutes mes forces étaient épuisées. Je sentais l'impossibilité de soutenir une course un peu rapide, et quand je l'aurais pu, à quoi m'eût servi toute ma vîtesse, avec un ennemi qui me serrait de si près ! Il me semblait que je me retrouverais à-peu-près dans la même situation où j'avais été cinq ou six semaines auparavant, lorsqu'après avoir achevé tout-à-fait mon évasion,

je m'étais vu obligé de me rendre sans résistance à ceux qui me poursuivaient. Je n'étais pas pourtant actuellement hors d'état de marcher comme alors; il me restait encore quelque force à employer, sans pouvoir dire jusques où elle me ménerait; enfin je sentais très-bien que si je venais à échouer une seconde fois dans mon dessein, la difficulté en augmenterait d'autant pour toutes les nouvelles tentatives que je voudrais faire par la suite. Telles furent les considérations qui se présentèrent à moi, sur les risques de mon évasion; et quand même je serais venu à bout de surmonter tous ces obstacles, j'avais encore à compter parmi ceux qui me restaient à vaincre, le dénuement absolu de toute espèce de ressource, ne possédant pas un schelin dans le monde.

Fin du second Volume.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

TOME II.

Page 134, *ligne* 9, fût, *lisez* : sût.

Page 251, *ligne* 1re, mon objet était tout-à-fait sourd, *lisez* : mon objet était de me rendre tout-à-fait sourd.

Page 267, *ligne* 18, sarcastique, *lisez* : moqueur.

Page 278, *ligne* 11, et mon apologie, *lisez* : et non mon apologie.

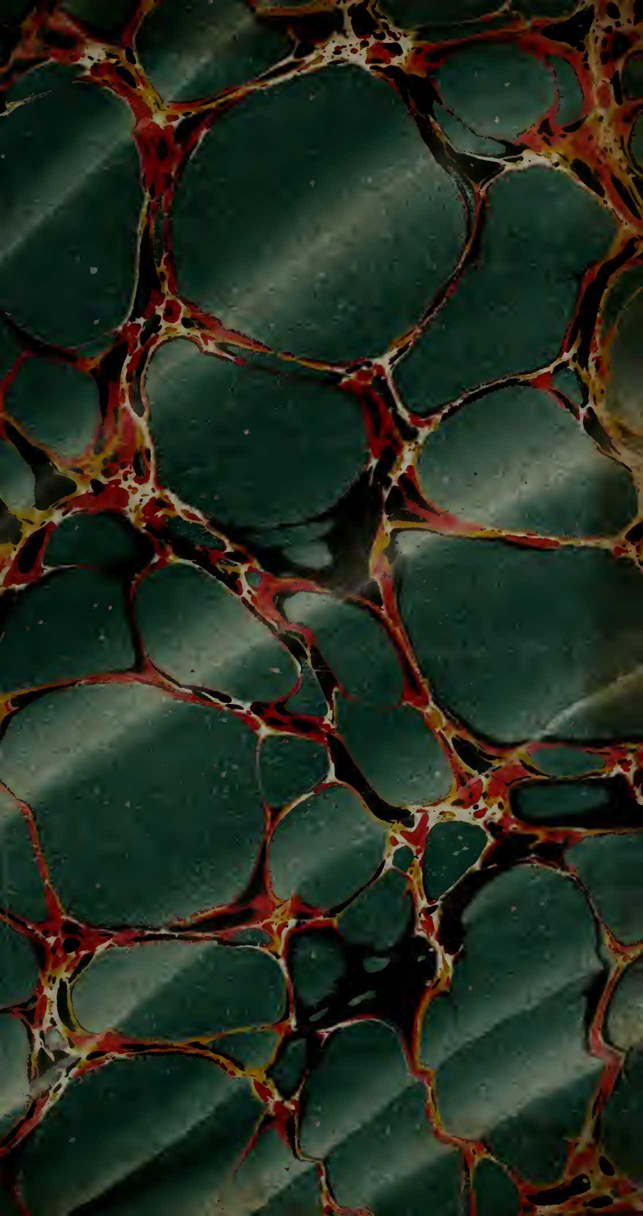
TOME III.

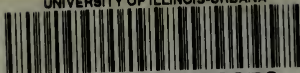
Page 108, *ligne* 7, prolonger, *lisez* : plonger.

Page 224, *ligne* 19, infamie, *lisez* : insomnie.

Page 277, *ligne* 8, la précipitation, *lisez* : dans la précipitation.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 045858278